septembre 1971 **FICTION** n° 213

NOUVELLES

CHRONIQUE

RUBRIQUE

Couverture de Lacroix



FICTION

***Directeur de la Publication* : M. DOMANGE**
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX

Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96 rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).

Vente et abonnements :
24 rue de Mogador, Paris-9e (874 40-56).

La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous,

EDITION FRANÇAISE
DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U.S.A.)

Le no : France 4 F ; Suisse 4 FS ; Algérie 4 DA ; Belgique : 40 FB.

TARIF DES ABONNEMENTS

	Pays destinataire		6 mois	1 an
FRANCE	Ordinaire	F.	21,80	43,20
	Recommandé	F.	30,80	61,20
Pays Etrangers				
	Ordinaire	F.	24,20	48.00
	Recommandé	F.	42,20	84,00
BELGIQUE	Ordinaire	F.B.	216	428
	Recommandé..........	F.B.	387	768
SUISSE	Ordinaire...............	F.S.	18,75	37.20
	Recommandé..........	F.S.	32,75	65,20

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 196 av. de Messidor, BRUXELLES 18 - C.C.P. 3.500.41.

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56 bd de Saint-Georges, GENEVE - C.C.P. 12.6112.

Adressez vos règlements aux Editions OPTA
24 rue de Mogador, PARIS-9e (C.C.P. 31.529.23 La Source)



Voici, dans le cadre de la collection
«Aventures fantastiques»,
deux œuvres majeures du grand
Abraham Merritt
LES HABITANTS DU MIRAGE
SEPT PAS VERS SATAN
Hors de l'espace normal, quelque part à côté du réel, deux séjours d'aventures merveilleuses et de noire terreur, deux créations de l'auteur du Gouffre de la lune et du Monstre de métal...
Un volume de 490 pages, relié pleine soie « vieil or » avec fers originaux argent. Gardes et hors-texte de Michel Desimon. Tirage limité et numéroté. Prix : 44 F
EDITIONS OPTA
club du livre d'anticipation
24, rue de Mogador - Paris 9e tél. 874 40-56

BON DE COMMANDE "F"

à adresser aux Editions OPTA — 24, rue de Mogador — Paris 9e

Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré

			FF	FB	FS
☐	12	LES ROIS DES ETOILES RETOUR AUX ETOILES par Edmond Hamilton	32	286	25
☐	13	LES AMANTS ETRANGERS L'UNIVERS A L'ENVERS par Philip José Farmer	32	286	25
☐	14	A LA POURSUITE DES SLANS LA FAUNE DE L'ESPACE par A.E. van Vogt	32	286	25
☐	HS2	DRACULA par Bram Stoker	42	375	32,60
☐	17	CRISTAL QUI SONGE LES PLUS QU'HUMAINS par Theodore Sturgeon	37	330	28,70
☐	18	RETOUR A L'AGE DE PIERRE TERRE D'EPOUVANTE par Edgar Rice Burroughs	33	295	25,50
☐	HS3	LA POUPEE SANGLANTE LA MACHINE A ASSASSINER par Gaston Leroux	37	330	28,70
☐	19	AU-DELA DU NEANT DESTINATION UNIVERS par A.E. van Vogt	34	304	26,40
☐	20	LES ENFANTS D'ICARE LA CITE ET LES ASTRES par Arthur C. Clarke	34	304	26,40
☐	HS4	ELRIC LE NECROMANCIEN par Michael Moorcock	41	366	31,80
☐	21	LE LIVRE DE MARS par Leigh Brackett	38	340	29,50
☐	22	AGENT DE L'EMPIRE TERRIEN par Poul Anderson	38	340	29,50
☐	23	LES CAVERNES D'ACIER FACE AUX FEUX DU SOLEIL par Isaac Asimov	38	340	29,50
☐	24	DOCTEUR BLOODMONEY LE MAITRE DU HAUT CHATEAU par Philip K. Dick	37	330	28,70
☐	25	CEUX DE NULLE PART LES ROBINSONS DU COSMOS par Francis Carsac	38	340	29,50
☐	HS5	LE CYCLE DES EPEES par Fritz Leiber	44	394	34,30
☐	26	L'HOMME DANS LE LABYRINTHE LES MASQUES DU TEMPS par Robert Silverberg	37	330	28,70
☐	27	GENOCIDES CAMP DE CONCENTRATION par Thomas M. Disch	38	340	29,50
☐	28	ROUTE DE LA GLOIRE par Robert Heinlein	36	321	27,90
☐	29	REVOLTE SUR LA LUNE par Robert Heinlein	39	348	30
☐	30	LES FURIES PAVANE par Keith Roberts	41	366	31,80
☐	HS6	LA MAISON AU BORD DU MONDE par William Hodgson	44	394	34,30
☐	31	LES LOUPS DES ETOILES par Edmond Hamilton	41	366	31,80
☐	HS7	LES HABITANTS DU MIRAGE SEPT PAS VERS SATAN par Abraham Merritt	44	394	34,30

Franco de port. Supplément de 1 F 50 pour envoi recommandé.

NOM .... PRENOM ....

ADRESSE ....

Mon règlement ci-joint est effectué par :
— chèque bancaire — mandat-poste — mandat-lettre
— virement-postal — C.C.P. Editions OPTA 31.529.23 La Source

(Rayer les mentions inutiles)

Pour la Belgique : M.Duchâteau - 196, Av. de Messidor - BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500.41
Pour la Suisse : M. Vuilleumier - 56, Bd de St-Georges - GENEVE - C.C.P. 12.6112

Textes déjà parus des auteurs de ce numéro

JEAN-PIERRE ANDREVON	174	La Réserve
	191	Le miroir de Persée
	198	Impossible amour
	200	Le lointain voyage
	207	Le château du dragon
	210	La peau d'un chien et les yeux d'une femme
	S. 18	Adaptation
LESTER DEL REY	55	L'enfant qui n'était pas là
	71	La déesse vierge
	76	La fille de l'espace
	81	Cher vieux robot
	S. 9	Par-dessus bord
	187	L'enfant qui ne grandirait jamais
	S. 17	Les eaux tranquilles
	211	Car je suis un Dieu jaloux
SERGE NIGON	179	Incandescence
	192	L'hosite
JAMES WHITE	S. 3	Cénotaphe
	118	Mystère au rayon des jouets
	130	Le pilote

LESTER

DEL REY

L'idéaliste

Il s'éveilla, étreint par un sentiment de peur. Il tenta de se replonger dans l'état d'inconscience absolue qu'avait été son sommeil, mais ne put y parvenir. Son esprit palpitait et tressautait. Il lui semblait ressentir de la douleur, mais il s'agissait plus d'un vague souvenir que d'une souffrance réelle. Il sentait qu'il retenait sa respiration puis laissait lentement l'air sortir de sa bouche, attendant l'explosion de la violence.

Il baignait dans un silence opaque, que troublait à peine un tic-tac qui était trop lent pour être celui d'une montre. Aucun bruit ne s'élevait de la station.

La station ! Il chassa la pensée de son esprit, le contraignant à un vide total. Ceci ne pouvait être la station. Il se trouvait en terre inconnue, d'où toute pesanteur était absente. Il lui semblait flotter dans le vide, avec pour toutes sensations la caresse d'un

léger souffle d'air sur une partie de son visage, et la faible pression de quelque chose de chaud sur le reste de son corps.

Puis il eut conscience de la faible odeur qui régnait dans l'air et sut qu'il se trouvait dans une chambre d'hôpital. La chaleur qui enveloppait le haut de sa tête devint celle de bandages. Cette sensation d'absence de poids devait être un effet des drogues qu'on lui avait administrées. Tout comme la profondeur de son sommeil et cette peur de quelque chose d'imprécis mais de terrible. Alors, son attente d'une explosion de violence devait être une séquelle de l'accident qui...

Sa mémoire l'abandonna au moment précis où quelque chose la touchait. C'était comme si elle avait heurté un mur de pierre et rebondi en arrière. Le terrible mot *amnésie* se forma dans son esprit, mais il se rassura presque immédiatement. Il était Paul Fenton, qui achèverait quelque jour ses études d'ingénieur et à qui l'on donnerait une chance de travailler sur les fusées qui propulseraient un jour les hommes jusqu'aux autres planètes. Il appartenait à l'Armée de l'Air, premier dans son groupe, anxieux de délivrer le monde de la menace qui planait sur lui avant de retourner à ses études. Il avait simplement été affecté à...

Il y eut à nouveau un glissement dans sa mémoire, mais cela n'avait pas d'importance. Il savait qu'il était sain d'esprit, affamé et brûlant de soif. La douleur le gênait toujours, mais elle s'éloignait lentement de lui.

Il essaya de s'asseoir, mais quelque chose l'en empêcha. Ses yeux s'ouvrirent lentement, et il vit le sac garni de sangles qui enveloppait son corps. Il en rayonnait de minces liens élastiques dont l'extrémité était attachée aux murs — les murs métalliques d'une minuscule pièce blanche où tout semblait être fixé solidement. Il y avait une chaise au plafond et des appareils contre deux des murs. Une bouteille flottait librement dans le léger courant d'air provoqué par un petit ventilateur.

L'espace ! Ce n'était pas une hypothèse, mais une certitude. Il se trouvait dans un vaisseau spatial, en état d'apesanteur. L'idée délirante d'une race extra-terrestre s'évanouit avant de s'être entièrement développée dans son esprit. Les objets qu'il pouvait voir étaient indiscutablement de fabrication humaine — et il savait depuis le premier instant qu'il fallait que cela fût humain.

A son bras était fixé un tube, qu'un mince tuyau reliait à la machine qui produisait le tic-tac, et sur laquelle un index marquait

zéro. Un produit médicamenteux avait dû couler goutte à goutte dans ses veines jusqu'à épuisement du liquide.

— « Docteur ! » Sa voix se répercuta en échos creux contre les murs métalliques. Il attendit un moment puis cria à nouveau : « Docteur ! Infirmière ! Quelqu'un ! »

Le vaisseau était silencieux, et seuls étaient perceptibles le tic-tac de la machine et le faible bourdonnement du ventilateur. D'une secousse, Fenton arracha l'aiguille que maintenait un bandage et entreprit de se dégager de son cocon. Il réussit à mouvoir son corps sans trop de difficultés. Contre un des murs était plaqué un sac de plastique contenant un étrange uniforme vert. Lorsqu'il l'enfila, il constata que les vêtements étaient parfaitement à sa taille. Il tira la fermeture-éclair de la veste et sa main alla automatiquement chercher une cigarette qu'il alluma. La fumée lui ôta un peu de sa tension, jusqu'à ce qu'il remarque les lettres *P.F.* gravées sur le briquet. Elles surmontaient un symbole, la représentation stylisée d'un vaisseau spatial fonçant vers ce qui ne pouvait être qu'une station orbitale.

Il continua à aspirer la fumée, se demandant pourquoi ses initiales étaient gravées sur le briquet et pourquoi l'uniforme semblait être taillé à ses mesures. Puis il se rappela brusquement qu'il n'avait pas le souvenir d'avoir appris à fumer.

Il fureta dans la pièce et finalement découvrit sur un appareil une surface unie qui pouvait servir de miroir. Un nouveau choc le secoua. C'était bien son visage, sous le pansement qui lui recouvrait tout le sommet de la tête — mais un visage vieilli, sévère, avec d'amères pattes d'oie qui s'étiraient de part et d'autre des yeux. Son corps s'était empâté, et le peu de cheveux bruns qu'il pouvait voir se mêlait de touches grises. C'était le corps d'un homme de trente-cinq ans qu'il contemplait, et non celui du jeune homme de dix-huit ans qu'il se rappelait.

Le sentiment des années perdues le frappa là où rien d'autre n'avait eu d'effet. Il cria et se jeta contre la porte de la petite pièce. Elle s'ouvrit brutalement sous sa poussée sur un long conduit tubulaire. « Docteur ! A l'aide ! »

Mais la seule réponse qu'il obtint fut l'écho de sa voix rebondissant contre les parois métalliques du conduit. Le vaisseau, ou quoi que ce pût être, était une chose morte. Il appela longtemps, jusqu'à ce que ses poumons lui fassent mal, mais rien ne lui répondit.

Doucement. Du calme. Il pensa les mots, mais son cœur accéléra ses battements tandis qu'une sueur visqueuse jaillissait de ses pores, lui causant une démangeaison sous ses bandages. Il plongea désespérément en avant, flotta tout au long du conduit et freina avec les mains et les pieds en atteignant la porte située à son autre extrémité. Il s'immobilisa un instant, conscient d'une modification. Il comprit automatiquement que le poids de son corps se rétablissait à mesure qu'il s'éloignait du centre de la station pivotante, mais il n'avait pas le temps d'analyser cette bizarre découverte.

Il ouvrit brutalement la porte, la franchit et se retrouva dans une pièce remplie de réservoirs contenant des plantes vertes. Il cria à nouveau, poussant des hurlements frénétiques qui rebondissaient sauvagement contre les cloisons de métal.

Mais c'était inutile. La station était aussi silencieuse que les plantes chargées d'assurer le renouvellement de l'oxygène de l'air.

L'instinct fit mouvoir ses jambes, qui le conduisirent jusqu'à l'autre porte de la pièce. Il allait l'atteindre lorsque quelque chose le fit trébucher. Il tomba en avant sur les mains et sur les genoux, dérapant en avant sous l'effet de la légère pseudo-gravité.

C'était un cadavre, celui d'un lieutenant. Il portait sur l'épaule le symbole stylisé des officiers du Corps des Hydroponiques, mais au-dessus il n'y avait plus qu'une partie de sa tête. Fenton s'arracha vivement au contact de son sang coagulé, puis vit que l'angle de l'un des bacs en était éclaboussé. La tête de l'homme l'avait heurté avec une violence inouïe, et le métal du réservoir avait supporté le choc mieux que son crâne.

Il y avait d'autres marques de violence. Certains des bacs étaient renversés et le sol autour d'eux était encore humide. D'autres avaient été brisés sous quelque choc. Certaines des plantes qui gisaient sur le sol étaient encore intactes ; d'autres étaient déchirées et comme écrasées.

Fenton se releva, en proie à une nausée croissante, et ouvrit la porte avec quelque difficulté car elle s'était déformée et coincée. Derrière, le spectacle était pire que ce qu'il venait de voir.

Le corps mutilé d'une jeune fille gisait contre un des murs, et l'odeur fade et écœurante du cadavre, qui en cet endroit n'était pas en partie masquée par celle dégagée par les plantes, indiquait

qu'elle était morte depuis plusieurs jours. Avant de sortir, Fenton vit encore le corps recroquevillé d'un homme, la poitrine traversée par une barre métallique.

La pièce suivante ne contenait rien, sinon des éléments de machinerie détruite. Mais l'autre, qui avait été un dortoir... Fenton la traversa d'un bond, comme celles qui lui succédaient. Quelque chose avait heurté la station orbitale — il savait maintenant que c'en était une — et la violence du choc avait été suffisante pour tuer et mutiler tous ceux qui n'étaient pas spécifiquement protégés et pour détruire une partie des installations. Lui-même avait eu de la chance. La suspension élastique du dispositif à sangles qui le maintenait avait absorbé la secousse suffisamment pour le protéger. Et apparemment, la partie centrale de la station n'avait pas été touchée aussi durement que sa partie périphérique.

Cela ne pouvait guère s'expliquer autrement que par une explosion, au voisinage de la coque extérieure. Le vide de l'espace ne transmet pas les ondes de choc produites par une force explosive, quelle que soit la distance. Il se rappelait maintenant un grand nombre de tels détails, sans avoir le moindre souvenir de la manière dont il avait abouti à cet endroit. Mais, à l'arrière-plan de son esprit, quelque chose admettait qu'à un certain moment de la période durant laquelle sa mémoire avait été oblitérée, il avait été amené à bord de la station orbitale. Un tas de choses peuvent advenir durant une période aussi considérable que quinze années.

Il tourna la tête pour regarder son épaule, et le symbole qu'elle portait revêtit soudain pour lui une signification. Il avait maintenant la certitude que c'était son propre uniforme qu'il portait, et le symbole indiquait qu'il avait été lieutenant-pilote à bord de l'un des petits transports qui assuraient la liaison entre les cargos de ravitaillement et la station.

Mais, pour le moment, c'était trop pour son esprit. Toutes ses pensées refluaient et il demeura immobile, essayant de songer à l'endroit où il était et se demandant pourquoi sa mère l'avait abandonné là. Mais cela passa vite. Il arracha sa main d'une partie de la cloison éclaboussée de sang, et la réaction de ses sens fit revenir en lui des bouffées de souvenirs.

Il avait été versé dans l'Armée de l'Air pour y apprendre à piloter les fusées. Il avait suivi cet entraînement durant tout le temps qu'avait duré la construction de la station, puis il y avait été muté à sa demande comme permanent. La grande nef orbi-

tale était devenue toute sa vie. Pourquoi pas ? Elle supprimait radicalement toute menace de guerre sur la Terre. Grâce à elle, les hommes allaient pouvoir mener le combat pour la conquête de l'espace, au lieu de se jeter les uns contre les autres. C'était le début de la consécration du triomphe final de l'homme, de la réalisation du grand idéal auquel sa génération aspirait.

« L'idéalisme ! » ricana-t-il soudain, et il cracha sur le sol. Puis il se reprit, car c'était l'acte le plus dépourvu de sens auquel l'homme puisse se livrer. Sans l'idéalisme, que restait-il à la race l'humaine sinon la boue à laquelle elle avait réussi à s'arracher ?

Section après section, il visita toute la partie interne de la station silencieuse, mais c'était à peu près partout le même spectacle. Quand il atteignit la grande salle de contrôle, il se heurta à une porte verrouillée. Il fit demi-tour, insensible maintenant à la vue de la mort.

Maintenant, la peur d'être seul le poussait à une hâte frénétique — et aussi le besoin d'empêcher son esprit de s'interroger sur les causes du désastre. Il ne voulait pas penser à cela.

Il alla jusqu'à la section qui se trouvait à l'opposé de celle où il avait repris conscience. Là, l'effet du choc avait été considérablement plus réduit. La secousse avait été suffisamment amortie pour ne causer que des dégâts mineurs. L'espoir s'empara alors de lui. Il pouvait encore y avoir des gens vivants dans cette partie de la station.

Finalement, il découvrit un homme. Cette section était demeurée pratiquement inoccupée, car c'était un quadrant consacré à l'exploration sicentifique et à l'étude de l'espace lui-même. Quelque chose semblait avoir conduit l'homme en cet endroit juste avant le choc.

Mais il était aussi mort que les autres. Une balle l'avait atteint à la tempe droite et, après avoir traversé sa tête, était venue s'écraser contre la cloison de métal à quinze centimètres de là. Ce n'était pas un suicide — il n'y avait pas d'arme à proximité du cadavre.

Un peu plus tard, alors qu'il revenait vers la section où les signes du choc devenaient plus sensibles, il découvrit un homme mort assis dans un siège à sangles et le cadavre d'une femme flottant dans un bac de liquide. L'un et l'autre portaient des blessures par balles qui expliquaient la cause de leur mort.

Il alla ensuite jusqu'à l'autre entrée de la salle de contrôle et

l'ouvrit d'une secousse. « Capitaine Allistair ! Lieutenant Morgan ! »

Ils étaient là, assis tous deux dans leur siège à sangles, mais ils ne répondraient plus jamais à l'appel de leur nom. Des balles les avaient atteints, probablement alors qu'ils étaient en plein travail. Tous les autres hommes occupés dans la salle de contrôle étaient également morts, mais leur fin n'avait pas été aussi tranquille. La position des cadavres indiquait qu'ils avaient tenté d'atteindre la porte par laquelle Fenton venait d'entrer, et qu'ils avaient été abattus avant d'y parvenir. Il y avait des impacts de balles sur les cloisons, comme si quelqu'un avait ouvert le feu avec une arme automatique, balayant toute la salle. Même les dégâts causés par le choc qu'avait subi la station ne réussissaient pas à masquer l'attaque criminelle portée par des hommes contre d'autres hommes — et il était également visible qu'il n'y avait plus que des morts dans la salle de contrôle lorsque l'explosion s'était produite.

Fenton se rendit compte que son esprit glissait à nouveau, mais cette fois il le laissa faire. Le bandage enroulé autour de sa tête lui devint soudain une gêne douloureuse. Il leva une main pour l'arracher et se mit à pleurer doucement. « Sue... Sue ! Suzy, ne les laisse pas... »

Mais Suzan n'était pas là — c'était son jour de sortie — et les gamins du voisinage continuèrent à lui jeter des pierres. C'étaient de sales gosses qui...

Il revint brusquement à lui, et découvrit qu'il était en train de gratter à une porte, les bandages pendant de son autre main. Il s'arrêta net de gratter et étudia son reflet que lui renvoyait le panneau de métal poli. Une petite surface de sa tête avait été rasée, sur laquelle se voyaient une cicatrice et des traces de points de suture. Le choc qu'il avait reçu à la suite d'un mauvais calcul de sa vitesse d'approche, alors qu'il ramenait d'un cargo de ravitaillement un plein chargement de bombes, devait lui avoir fendu le crâne. Apparemment, cela n'avait pas dû être trop grave, bien qu'il se rappelât avoir crié jusqu'à ce qu'ils lui administrent la première d'une série ininterrompue de piqûres. Les bombes avaient...

Le souvenir commençait à se préciser lorsqu'un cri résonna dans la coursive, extrêmement faible mais poignant comme un cri d'agonie.

Fenton y répondit par un autre cri, puis il se précipita le long de l'énorme circonférence de la station, dans la direction d'où

émanait le son. Le cri ne se répéta pas, et il s'arrêta à plusieurs reprises pour appeler et écouter. Son cœur battait à nouveau à grands coups, et une peur soudaine le balaya au moment où il se rappelait l'homme à la mitraillette.

C'était lui qu'il venait de heurter... mais ce n'était plus qu'un cadavre, comme les autres. Il étreignait encore étroitement son arme, mais le morceau de rayonnage métallique sur lequel il s'était empalé l'avait presque coupé en deux. Il pendait là, avec une expression de perplexité infinie sur le visage. Fenton devait l'avoir manqué lors de son premier passage ou ne pas y avoir prêté attention — après tout ce n'était qu'un cadavre parmi d'autres. Il se trouvait non loin du premier homme tué par balle que Fenton avait découvert. Il devait probablement s'apprêter à poursuivre son œuvre de mort lorsque le choc avait eu lieu et l'avait tué.

Fenton recula mentalement devant l'image d'un homme capable d'accomplir délibérément une mission de meurtre. Au même instant, le son d'une voix humaine l'atteignit de nouveau faiblement, et il se précipita dans sa direction.

Cela provenait d'un conduit menant à la partie centrale de la station. Ce n'était plus qu'un faible gémissement qui maintenant paraissait moins humain — quelque chose qui ressemblait à la plainte d'un animal blessé abandonné là pour mourir.

Il s'engagea dans le conduit, la sensation du poids de son corps l'abandonnant au fur et à mesure qu'il avançait. La porte située à l'autre extrémité du conduit était ouverte, mais une autre la doublait. Il pénétra dans l'infirmerie, un local exigu comprenant quatre pièces minuscules en enfilade. La dernière devait être la bonne. Comme pour le prouver, une faible plainte en parvint.

Il ouvrit la dernière porte avec précaution, mais il n'y avait rien à craindre. Dans un cocon identique à celui dans lequel il s'était réveillé, il y avait le corps d'une jeune femme. Comme lui, elle avait dans le bras une aiguille reliée par un tube à un appareil. Elle s'agitait dans les affres de l'agonie, et ses mains attachées bougeaient fébrilement. Sa face était tordue, et un gémissement faible et soutenu sortait maintenant de sa bouche ouverte.

« Martha ! » Fenton fit un bond en avant, puis s'immobilisa. Ç'avait été Martha Graves... autrefois. Maintenant, le corps qui gisait là n'était plus humain que par définition. Le travail intensif qu'elle avait poursuivi dans le laboratoire, étudiant le rayonnement et les radiations, lui avait été fatal. Cela avait commencé

par une vicieuse tumeur au cerveau, qui s'était développée incroyablement vite. Le médecin du bord avait été obligé de l'opérer sur place et la majeure partie du cerveau, qui autrefois avait abrité un génie authentique de physicien, avait disparu avec la tumeur, ne laissant subsister que les fonctions animales. Il avait été prévu qu'elle quitterait la station par le premier vaisseau en partance.

Fenton, toutefois, n'arrivait pas à déterminer la raison de la douleur qui la faisait se plaindre. Le jour où lui-même avait été blessé, ils avaient estimé qu'il n'était plus nécessaire de la maintenir sous l'effet de drogues. Mais un élancement à son estomac lui apporta la réponse. Il bondit vers la cuisine la plus proche, rafla tout ce qu'il put trouver comme nourriture intacte et remplit d'eau un ballon de plastique. Tout en revenant vers l'infirmerie, il avala rapidement quelques bouchées et but une gorgée d'eau.

La bouche de la pitoyable créature se mit à baver lorsqu'elle sentit l'odeur des aliments. Elle avala l'eau avec avidité et mangea un peu. Son gémissement avait cessé et, quelques minutes plus tard, elle était endormie.

Fenton retira tranquillement l'aiguille de son bras et, immobile, se mit à réfléchir. Puis il grimaça. Visiblement, la partie de son esprit âgée de dix-huit ans avait pris le dessus. Rien de ce qu'il pourrait lui faire maintenant ne tourmenterait ce qui avait été Martha Graves. Il alla jusqu'à la pharmacie, trouva une bouteille d'alcool et du coton et revint vers le centre de la nef où toute gravité était abolie. Il dégagea Martha de son cocon et la nettoya doucement. Elle s'éveilla deux fois, lorsqu'il l'extirpa de sa couche et lorsqu'il l'y remit, mais elle retomba immédiatement dans son sommeil chaque fois.

Ensuite il sortit et eut une nausée, car l'idée lui était finalement venue : il était seul ici avec quelque chose qui était toujours une femme mais qui avait cessé d'être un être humain. Et, pour autant qu'il le sût, il ne devait plus y avoir un seul être vivant dans tout l'univers. Sinon, l'un des cargos de ravitaillement aurait depuis longtemps déjà manifesté sa présence.

Il fut surpris par le fait que, pendant qu'il procédait aux soins de toilette de la jeune femme, son esprit, à un niveau subconscient, avait médité sur la fin de la Terre et l'avait presque acceptée. Avec un sursaut, il fila vers le plus proche panneau permettant d'accéder à la partie périphérique de la station. Jusqu'alors, l'idée ne lui était

pas venue à l'esprit de l'explorer. Lorsqu'il l'atteignit, il vit que le voyant rouge situé au-dessus du sas était éclairé, ce qui indiquait que la partie extérieure du conduit était sans air. Ce qui avait touché la station devait avoir déchiré l'enveloppe extérieure. La partie centrale avait été isolée grâce aux portes étanches automatiques qui s'étaient immédiatement refermées.

Il trouva un scaphandre, le revêtit, et vérifia le dispositif d'approvisionnement en air. Puis il manœuvra les commandes manuelles et franchit le sas.

Le spectacle était pire que ce qu'il avait vu jusqu'alors. Apparemment, l'enveloppe extérieure devait s'être ouverte du haut en bas sous le choc. Les corps qui gisaient là n'étaient plus que des choses innommables, que la pression interne avait démesurément gonflées au moment où l'air de la station se dissolvait dans l'espace.

Mais, maintenant qu'il avait vu Martha, la morte vivante, cela ne le toucha pas comme cela l'aurait fait plus tôt. Il se faufila à travers les ruines ensanglantées de ce qui avait été le plus bel accomplissement de l'homme. Son cerveau grondait, rempli à la fois du souvenir des bombes et des événements qu'il avait conjecturés.

Il atteignit la porte de la grande soute à bombes, qu'il avait contribué à remplir avec les engins qu'il ramenait du cargo de ravitaillement lorsqu'il avait eu son accident (combien en rapportait-il ? Il n'aurait su le dire.). Ces bombes H n'étaient pas destinées à être propulsées de la station en courses contrôlées afin de répandre la mort sur la Terre, mais à empêcher la guerre par leur simple existence.

Dans la soute auraient dû reposer cinq cents sinistres cylindres d'acier. Il n'y en avait plus qu'une vingtaine. La main d'un des cadavres était crispée sur le levier de mise à feu de l'un d'eux.

Sous lui, par une déchirure de la coque, il vit la Terre, boule bleu-vert suspendue dans l'espace, et une partie de sa face éclairée vers laquelle la station se dirigeait. Il se demanda si la période de révolution de la nef — deux heures exactement — avait été altérée. Probablement, mais pas suffisamment pour que cela fût sensible. Même complètement détruite, elle eût continué à suivre son orbite indéfiniment, sans rien pour la freiner et, eu égard à sa vitesse, sans possibilité de tomber vers la Terre et de s'y écraser.

Soudain, son regard fut attiré par un point lumineux visible sur le côté obscur de la planète. Il était minuscule mais brillait

avec une intensité plus grande que tout ce qu'il pouvait se rappeler. C'était comme si une ville entière était ravagée par l'incendie.

Il demeura là, se refusant à admettre la seule explication vraisemblable. Pourtant, d'une façon ou d'une autre, l'impossible était arrivé. La guerre qui menaçait depuis si longtemps avait finalement éclaté. Les hommes s'étaient tournés contre les hommes... alors que tout l'espace attendait d'être conquis. La nation possédant l'arme atomique s'était heurtée au pays qui disposait de l'arme bactériologique. La menace des bombes de la station était devenue une réalité, et la Terre avait en quelque sorte étendu un long doigt courroucé pour la détruire.

Même à bord de la station, il y avait eu trahison. L'homme à la mitraillette — Peter Olin, chef mécanicien, dix ans de service à bord, se rappela Fenton — les avait trahis. L'idée devait être ancrée en lui depuis des années, car aucune autre raison n'expliquait qu'il eût introduit une arme en fraude dans la station. Il avait rapidement neutralisé les officiers, puis il avait poursuivi son œuvre de mort à travers toute la nef, tuant tous ceux qu'il rencontrait sans se soucier du bruit dans cet ensemble métallique peuplé de quantités de sons et propice aux échos. Et le grand missile téléguidé — lancé peut-être par son propre pays — l'avait tué en même temps que tous ceux qu'il avait voulu trahir. Seuls les deux êtres qui se trouvaient à l'infirmerie avaient été épargnés.

« Pourquoi ? » cria-t-il. « Pourquoi ? »

Il pleurait bruyamment, et l'écho de ses sanglots résonna à ses oreilles lorsqu'il se retrouva dans la grande salle de contrôle. Il se tut brusquement, conscient de la folie naissante qui s'était emparée de lui à la vision de l'effondrement de tous ses idéaux — sa non-violence datant de l'enfance, son enthousiasme d'adolescent prêt à aider à sauver le monde, et finalement sa foi et son espérance d'adulte matérialisées par cette grande coque de métal qui l'entourait.

Cela avait échoué. Il regardait maintenant les choses en face et il comprenait que son esprit avait à nouveau atteint le niveau de trente-cinq ans. Il avait toujours des pensées déformées et amères, mais il faisait face au fait qu'il n'aurait pas accepté autrefois. La station avait failli à sa tâche et ses membres, malgré

le pouvoir de la science qui aurait pu faire d'eux les conquérants des étoiles, avaient éteint en eux l'étincelle de divinité et étaient retournés à la jungle.

Il pleurait toujours, silencieusement, et il ne fit pas d'effort pour arrêter ses larmes. Mais il avait l'entier contrôle de soi.

Lentement, crispé à la pensée de ce qu'il allait voir, il alla jusqu'à l'écran qui retransmettait les images captées par le télescope. Il mit l'appareillage en service et, procédant par tâtonnement, orienta le tube en manœuvrant les manettes de réglage. Durant un instant il le braqua vers le haut, regardant au-dessus de lui la lune qui poursuivait sa course dans l'espace. Les hommes avaient été à deux doigts de l'approcher, et on avait même espéré qu'un jour ils se poseraient sur elle. Maintenant, c'était perdu. (1)

Il braqua alors le télescope vers la Terre et, à travers le mince voile de nuages qui la nimbait, eut la vision de ce qui avait été une ville. Les perturbations atmosphériques rendaient flous certains contours, mais l'image était néanmoins d'une grande netteté. La ville avait brûlé au-delà de toute vraisemblance, et il n'en subsistait plus qu'un amoncellement de scories. Et la désolation s'étendait dans un rayon de cent kilomètres, sur une Terre où aucune vie n'était plus possible.

Il déplaçait la lunette du télescope de temps à autre, à mesure que la station avançait dans l'espace, sautant d'une ville à l'autre, et finalement observant les plus petites. Certaines d'entre elles avaient visiblement été atteintes par des projectiles de type ancien — des bombes A — mais les dommages causés étaient néanmoins irrémédiables.

Il lâcha les contrôles du télescope et laissa les scènes se dérouler sous ses yeux comme elles se présentaient. Durant quelques minutes, il fut envahi par un engourdissement qui était le bienvenu. Puis il se ressaisit. Il devait sans doute y avoir du poison dans la pharmacie.

Il reprit les contrôles, regarda à nouveau l'écran et frissonna. Sous ses yeux, des points bougeaient doucement. Il se pencha en avant et manœuvra un volant, essayant d'amplifier l'image au maximum. La station survolait maintenant l'Afrique ; et il avait probablement sous les yeux quelques-uns des plus gros animaux. Mais...

Quelque chose d'autre bougeait, un simple point sur l'écran,

(1) Précisons que ce récit a été écrit en 1953... (N.D.L.R.).

avec toujours une forme vague. Sa vitesse suffisait à expliquer sa nature. C'était un avion. Et maintenant qu'il observait plus attentivement, il vit que les autres points se déplaçaient également trop rapidement pour être des animaux. Ce devaient être des véhicules roulant sur une route.

Il y avait donc toujours de la vie sur la Terre !

Fenton se secoua, et ses doigts tremblants tâtonnèrent pour trouver les boutons de la radio U.H.F. Il n'était pas familiarisé avec l'appareillage radio et ne put que brancher l'appareil en tournant le bouton de tonalité. Pendant une minute le poste demeura silencieux, puis un léger crachotement se fit entendre, au milieu duquel il crut reconnaître du morse. Il régla soigneusement le poste et les signaux en morse devinrent plus nets, quoique toujours très faibles. Fenton prit alors le microphone.

Mais l'émetteur refusa tout service, et les signaux étaient émis dans une langue qu'il ne comprenait pas. Les hommes, pensa-t-il pour la millième fois, auraient dû posséder une langue commune reflétant leur commune origine. Mais en réalité cela n'avait pas d'importance. Il ouvrit avec brusquerie le boîtier de l'émetteur et tripota les lampes à l'intérieur, sachant bien que c'était inutile, mais avec un espoir machinal.

Une des lampes ne s'était pas allumée. Il tendit le bras sous la table, ouvrit la porte du caisson à rechanges et fouilla parmi les pièces, espérant que le choc provoqué par la bombe H qui avait probablement explosé à proximité de la station aurait épargné au moins une lampe de chaque catégorie. Il eut de la chance. L'émetteur se mit à bourdonner dès qu'il eut changé le tube.

Malheureusement, dans l'intervalle, l'émission en morse s'était évanouie. La station émettrice devait probablement se trouver maintenant sous l'horizon. Mais si là se trouvaient des survivants, il y en avait probablement d'autres ailleurs. Les villes et les sciences pouvaient disparaître, la race continuerait. Et en bas, sur la Terre, on aurait besoin de lui, comme on aurait besoin de tous les hommes possédant une parcelle des vieilles connaissances.

Peut-être les hommes, malgré leur savoir, ne seraient-ils pas capables de construire des vaisseaux spatiaux durant cette génération. Mais ils pourraient aider à reconstruire un monde qui regarderait à nouveau vers les étoiles. Et, après l'amère leçon de cet holocauste presque fatal à la race humaine, peut-être n'y aurait-il plus jamais de guerre pour les rejeter en arrière.

Ce n'était qu'une simple réaction à sa dépression ; cela, Fenton

le savait. Mais cela avait néanmoins un sens. Il pouvait regagner la Terre — la station recelait dans ses flancs une petite fusée d'urgence dont l'autonomie était suffisante pour faire le voyage. Il pourrait la bourrer de tous les approvisionnements qu'il pourrait trouver — la Terre devait certainement manquer maintenant d'un certain nombre de denrées essentielles. Les réservoirs d'oxygène de la station avaient été détruits au moment de l'explosion, mais il pouvait emporter une partie des plantes de la section des hydroponiques. D'une certaine manière, c'était même préférable. Avec des plantes pour remplacer l'oxygène de l'air, il n'y avait pas de limite théorique à la vie d'un homme dans l'espace clos d'un vaisseau spatial.

Il se leva, sortit de la salle de contrôle et se dirigea vers la soute de lancement où le petit vaisseau attendait.

Tandis qu'il chargeait la fusée au maximum, un peu du sens de la réalité lui revint pour annuler son faux optimisme. Le fait qu'il y eût encore des hommes en vie n'enlevait rien à l'horreur de leurs actes dans cette guerre finale, ni ne rendait la conquête de l'espace plus proche. Peu à peu, l'abattement et l'horreur qui l'avaient quitté revinrent.

Pourtant, il demeurait quelque espoir ; sans la vie, il n'y en aurait eu aucun. Même les animaux les plus bornés apprennent avec le temps, et cette fois l'homme avait reçu une leçon qu'il ne pourrait jamais oublier, car l'amoncellement des ruines de ses villes toujours présentes serait là pour la lui rappeler.

La vie dans un tel monde serait quelque chose d'amer et de démoralisant. Mais un jour, dans un lointain futur, les descendants de Fenton, debout sur les Apennins lunaires, regarderaient la Terre avec de la fierté sur leur visage.

Il acheva son travail et traversa à nouveau la station ravagée. Minute après minute, l'air semblait s'épaissir, chargé de l'odeur écœurante de la mort. En chemin, il croisa à nouveau le corps mutilé du traître, Peter Olin. Plus tard, il lui faudrait méditer sur le fait que sa race avait produit des êtres tels que celui-là. Mais pas maintenant — non, pas maintenant...

Pour une ultime fois, son esprit vacilla et essaya de se rejeter vers son enfance. Mais il le retint avec fermeté et s'éloigna du cadavre. Cela, *c'était le passé. A partir de maintenant, il faudrait* que les hommes vivent pour le futur.

Il retourna dans la salle de contrôle, les muscles noués dans un soudain besoin d'entendre des voix humaines. La station avait opéré une révolution complète autour de la Terre et même un peu plus. Elle survolait l'Amérique et, s'il entendait quelque chose, ce ne serait pas dans une langue étrangère. Il essuya la sueur de ses mains et empoigna le microphone. « J'appelle la Terre. J'appelle la Terre. Ici la station orbitale qui appelle la Terre. Je ne suis pas très expérimenté en ce qui concerne la radio, aussi émettez en permanence jusqu'à ce que je puisse vous capter. Ici la station orbitale. Ici la station orbitale qui appelle la Terre. » Il se rendit compte qu'il parlait d'une voix étrangement rauque.

Au bout de quelques secondes, il localisa un signal, puis une voix qui lui répondait. « ...étonnés. Bon Dieu, ces bombes sont tombées au petit bonheur. Nous avons subi quatre-vingt-quinze pour cent de pertes, et ça va drôlement mal ici en bas. Il vaut mieux que vous atterrissiez ici à proximité. Je vous donnerai les coordonnées. Dans pas mal d'endroits on vous considère comme responsables de tout ce désastre. Et avant de quitter la station, s'il vous reste une bombe, balancez-la sur les autres salauds. Foutez-leur... »

Fenton tourna brutalement le bouton et reçut une série de sons déchirants dans les oreilles. Au milieu des cris hystériques, il réussit à isoler la voix d'un opérateur qui suggérait qu'il ramenât avec lui les bouillons de culture du laboratoire expérimental afin qu'on s'en serve avant que les ennemis puissent frapper. « Rien qu'un insecte ! Nous savons que vous en avez tout un tas qui ne sont pas classifiés, » disait la voix dont le débit était frénétique. « Amenez tout le lot avec vous, et nous trouverons ceux qui conviendront. Il faut que nous frappions les premiers. Il faut... »

Les doigts de Fenton manœuvrèrent fébrilement le bouton et il se pencha en avant, mais il n'y avait pas d'évasion possible. Le bouton se bloqua soudain avec un déclic, se verrouillant sur ce qui ne pouvait être que la fréquence officielle. « ...tier Général Temporaire à station orbitale. Venez. » C'était une voix à la fois terne et dure, la voix d'un homme qui n'avait pas dormi depuis des jours. « Venez. »

— « Je vous reçois, Q.G., » dit Fenton, et un peu de vie revint en lui lorsqu'il réalisa qu'il y avait en bas une organisation qui subsistait.

La voix répondit presque immédiatement. « Parfait. Il y a des

jours que nous vous appelons. Nous pensions que vous aviez été désintégrés par cette cochonnerie de missile ennemi qui vous a touchés. Avez-vous toujours le contrôle... non, annulez. D'après nos chiffres, il vous reste dix-neuf bombes en soute, à moins que l'explosion d'une ou deux d'entre elles ait échappé à nos stations de repérage. Voici vos objectifs — notez bien car je ne répéterai pas, et pour l'amour de Dieu ne les balancez pas n'importe où comme vous l'avez fait pour les autres ! La première doit être lancée sur... »

Fenton coupa brutalement le contact. Il se redressa, puis se leva lentement et quitta la salle de contrôle jonchée de cadavres. Il dépassa les corps des hommes abattus par Olin, puis celui d'Olin lui-même. Il se dirigeait vers la zone où l'explosion avait soufflé la vie des autres. La mort maintenant ne le gênait plus. Ce n'était rien en comparaison de ce qui se passait sur la Terre.

Il continua à marcher avec sûreté, guidé par l'habitude déjà acquise, jusqu'à ce qu'il trouve un scaphandre qui lui permît de franchir un sas donnant accès à la partie extérieure de la station. Les bombes étaient toujours là ; il en dénombra vingt et non dix-neuf. Auprès d'elles gisaient les corps d'hommes qui étaient venus là pour que l'homme pût un jour accéder aux étoiles, et qui étaient morts à cause des haines qui n'auraient jamais dû quitter la Terre.

Il n'y aurait plus là de nations — seulement des ennemis. Les hommes n'avaient rien appris, et il leur restait la guerre biologique pour achever ce qu'ils avaient été incapables de faire avec leurs bombes.

Il découvrit le cadavre d'un aimable vieux savant qu'il avait connu — un homme qui était venu à bord de la station pour essayer de découvrir un remède contre le cancer et qui avait été tout près de réussir. Il toucha du bout des doigts la flaque de sang coagulé étalée près de son corps, puis une des bombes. Il les baptisa une à une, toutes les vingt. Et, l'un après l'autre, il pressa les boutons de mise à feu, regardant les bombes plonger vers la Terre. Quelque part en bas, elles exploseraient. L'endroit importait peu. Les hommes avaient envoyé leurs messagers de mort orbiter dans l'espace. Maintenant, les messagers rentraient au bercail. Et s'ils aidaient à renvoyer l'homme loin en arrière, vers la sauvagerie, cela n'avait plus aucune importance. Il se pourrait qu'un jour ils en reviennent. Ils pourraient même s'unir et,

pensant que la station avait provoqué la guerre, venir à sa rencontre en force chercher vengeance.

Mais de cela, Paul Fenton se moquait éperdument.

Il alla jusqu'à l'infirmerie, afin de faire ce qu'il avait à faire pour ce qui restait de Martha Graves. Pendant un moment, il se tint auprès d'elle avec une seringue, puis il haussa les épaules et la prit dans ses bras. Peut-être n'était-elle plus humaine, mais qui l'était encore ? De toute façon elle pouvait toujours trouver du goût à l'existence, ne fût-ce que grâce à la saveur des aliments et au confort du sommeil.

Dans son logement, le petit vaisseau attendait. Il pourrait les emmener assez loin et se poser. Grâce aux plantes et aux provisions, ils pourraient probablement vivre aussi longtemps que lui, Fenton, le voudrait.

Nul homme au monde n'avait jamais vu la face cachée du satellite de la Terre. Il devait être remédié à cela. Aucune race ne doit disparaître à jamais sans laisser derrière elle quelque monument destiné à montrer qu'elle a quitté son propre monde étriqué, même s'il ne s'agit que d'un voyage sans retour. Les hommes qui avaient rêvé la station et ceux qui l'avaient construite méritaient au moins cela.

Assis dans le petit vaisseau, Paul Fenton attendit que les sas se fussent refermés hermétiquement. Lorsque ce fut fait, il cracha doucement sur le sol entre ses pieds. « Idéaliste ! » dit-il pour lui-même d'une voix amère.

Mais ses yeux étaient levés et regardaient la Lune lorsqu'après avoir pris les contrôles, il fit jaillir le petit vaisseau dans l'espace. La Terre, derrière lui, commença à s'éloigner et à s'amenuiser Il ne se retourna pas pour la regarder.

Traduit par Marcel Battin.
Titre original : **Idealist.**

JAMES

WHITE

Les conspirateurs

James White est un auteur anglais (ou plus exactement, croyons-nous savoir, irlandais) qui écrit depuis plus de vingt ans dans les magazines anglais et américains, mais qui reste fort peu connu en France, malgré trois nouvelles parues dans Fiction. *La nouvelle que voici nous ramène au bon vieux temps de la SF des années cinquante, et elle évoquera chez les nostalgiques de cette période des réminiscences attendries. Aventure en plein espace, à l'intérieur d'un astronef... mutations qui ont déclenché chez des animaux un processus d'accession à l'intelligence... affrontement des animaux mutants et des humains... Bref, des ingrédients qui ont fait leurs preuves ! Vous êtes prêts ? Alors que le rideau se lève...*

P. H.

QUELQUE chose n'allait pas. C'était hors de sa portée, mais Félix recueillit une sensation aiguë bien qu'incohérente où se mêlaient la surprise, le deuil et la panique, à l'instant même où cela se produisit. Il resta à flotter, apparemment indifférent, au milieu du couloir qui menait à la Section de Biologie, pour attendre que les détails lui parviennent par la ligne de communication.

Quelques minutes après, le relais accroché au mur treillagé du fond du couloir se mit à lui transmettre les faits. Les nouvelles étaient désastreuses.

Il semblait que le Petit, qui avait pour mission d'endommager certains circuits minuscules mais importants dans la chambre des communications, à des fins qui se rattachaient à l'Evasion, avait subi un accident. C'était Singer qui y avait assisté... Félix avait d'ailleurs deviné que c'était Singer. Même à la quatrième retransmission d'un relais, le schéma de pensée était parfaitement reconnaissable ; rien que des émotions et pas assez de réalités... Le Petit s'était précipité à couvert en entendant venir l'homme d'équipage, avait mal calculé son coup et avait atterri sur un secteur sous tension. Celle-ci n'était que d'environ deux cents volts, mais c'était énorme pour ce Petit — qui était à présent irrémédiablement mort. Ce qu'il restait de lui flottait maintenant clairement en vue et Singer n'allait pas tarder à se tuer dans ses efforts frénétiques pour retenir l'attention de l'homme d'équipage, car si ce dernier remarquait le cadavre et les fils déconnectés près de lui, il pourrait être pris de soupçons. Singer désirait qu'on fasse quelque chose, *et vite*. Le message se terminait sur un magma insensé de frayeur, d'insistance et de panique qui touchait à la démence.

Félix renvoya le message, tel qu'il l'avait reçu, à un autre Petit caché dans un conduit d'aération à l'autre extrémité du corridor. Toutefois il avait des instructions à y ajouter. Il émit : « Inclure ceci. De Félix à Whitey. Je me crois en mesure de m'en occuper. Envoyez quelqu'un pour me remplacer. Je suis au poste de relais à mi-chemin du couloir 5C. Je me rends aux Transmissions. » Il se tortilla farouchement pour aller se mettre au contact du mur treillagé, puis il s'élança le long du couloir vers l'intersection menant au lieu de l'accident.

Félix laissait en général aux Petits le soin de prendre les décisions importantes. C'étaient eux, les cerveaux. Il ignorait pourquoi il se chargeait de l'initiative, cette fois. Il songea que cela ne plairait peut-être pas à Whitey.

Il parvint à pénétrer dans la salle des transmissions et à s'approcher du corps du Petit sans que l'homme d'équipage l'ait vu. Singer, bien que manquant de sens pratique la plupart du temps, était capable, quand il le voulait, de créer des diversions de première grandeur. Singer voletait autour de la tête de l'homme en cercles serrés et l'homme faisait de vains efforts pour l'attraper, tout en se demandant à haute voix ce qui avait bien pu déchaîner cette fichue créature. Félix se rendit compte que l'employé n'avait d'yeux que pour Singer. Bon !

Le pelage du corps était fort brûlé, et le nez de Félix lui indiqua que certaines parties de la chair sous-jacente étaient également grillées. Soudain une faim brutale, animale, s'éveilla en lui et grandit, mais il la combattit. Depuis que le Changement avait commencé, il ne lui appartenait plus de se donner des satisfactions de cet ordre. Félix expédia d'un coup le minuscule cadavre vers le coin opposé de la pièce, à bonne distance de ces très importants circuits, puis il fonça à sa suite.

Quand il l'eut rattrapé et bien saisi entre ses pattes, il dit à Singer : « C'est bon, cervelle d'oiseau ! Tu peux lâcher la partie... Mais pars immédiatement. Tu es censé avoir peur de moi. »

Tel un trait de lumière jaune, Singer franchit la porte en volant et enfila le corridor. Avant d'être hors de portée, il fit demi-tour : « J'ai *vraiment* peur de toi, toi... espèce de *sauvage* ! »

Au bout de quelques secondes, l'homme d'équipage aperçut Félix. Plutôt content, il lui dit : « Félix ! Où donc te cachais-tu ? » Il empoigna Félix par le cou, d'une main, et de l'autre se hissa sur un siège. Après s'être ceinturé et avoir déposé Félix sur ses genoux, il poursuivit : « Ainsi tu as attrapé une souris, hein, Félix ? Mais qu'est-ce que tu en as fait ? Une grillade, ou un salmigondis ? » Il cessa ensuite de parler, mais son esprit s'affairait. Il se mit à caresser la nuque de Félix.

Félix n'avait pas la moindre envie de ronronner, mais il savait ce qu'on attendait de lui. Au bout d'un temps, malgré lui, il commença à y prendre plaisir. Cela ne l'empêchait toutefois pas de lire dans les pensées de l'homme.

Une pensée pénétrante, claire — très caractéristique des Petits — le mit brusquement en pleine conscience. Félix ne voyait pas l'autre, mais il savait que le Petit était à moins de dix mètres de lui — c'était le maximum de portée efficace de leurs moyens

télépathiques — probablement se trouvait-il à l'intérieur du scaphandre spatial de secours suspendu de l'autre côté de la porte, que Félix avait remarqué en arrivant. La pensée lui communiqua : « Félix, ton remplaçant est à son poste. Whitey te prie de lui rendre compte. »

— « C'est bon. Retransmets ceci. De Félix à Whitey... »

Un instant, Félix éprouva une sorte de terreur sacrée à l'idée de Whitey, dans le bio-labo 3 — à plus de la moitié de la longueur du grand vaisseau — entouré des Grands et des Petits qui n'étaient pas en mission de relais, tous coopérant à l'Evasion. Il songeait aussi aux autres relais télépathiques qui reliaient le labo 3 à des points tels que le magasin aux grains, le poste central de commande et les machines... Il capta une pensée impatientée du Petit à l'écoute dans le couloir et se concentra aussitôt sur son compte-rendu.

« ... Cet humain n'a pas de soupçons, » émit-il. « Le Petit a été si sévèrement brûlé que les marques du labo en ont été effacées, aussi l'homme pense-t-il que c'est un sauvage de la section des grains. Il croit que je l'ai poussé contre des câbles sous tension en jouant avec et que j'ai beaucoup de chance de n'avoir pas subi le même sort — encore cette légende des « neuf vies » qu'on nous attribue ! — mais il se demande pourquoi je n'ai pas mangé cette créature... »

Félix savait qu'un sentiment de répulsion et d'horreur restait dans le sillage de son message tandis que ce dernier parcourait les relais de communication. Félix ne partageait pas le profond chagrin que l'accident avait causé parmi les Petits, plus intelligents et d'une sensibilité aiguë. Il prenait parfois un malin plaisir à les choquer. Sans aucune intention, ils lui faisaient prendre conscience de son infériorité, de l'envie qu'ils suscitaient en lui. Félix n'était pas fier de ces impressions, mais il était impuissant à les dissiper. En lui, le Changement était fort lent.

« ... Il ne lui vient pas à l'idée d'inspecter une partie quelconque du matériel, » continua Félix. « Mais il est impatient de rejoindre le reste de l'équipage qui s'est entassé dans la section d'astronomie pour voir de plus près une nouvelle planète. Il éprouve un certain ressentiment de devoir monter la garde en un pareil moment et il se demande avec sarcasme si le capitaine espère que les indigènes — s'il y en a ! — de la planète que nous survolons vont lui passer un coup de fil.

» Dans son for intérieur, il est en colère parce que l'embarcation d'exploration n'est pas en mesure de se poser sur le sol. Mais ni lui ni quiconque ne soupçonne que nous soyons responsables des dommages subis par les bobinages de poussée planétaire. Quant au fait que les pièces de rechange manquent, ils l'imputent à une erreur d'écritures lors du magasinage ou de l'inspection du matériel, à l'astroport. Ils ignorent que nous les avons cachées. »

L'humain cessa de caresser Félix et le repoussa avec douceur de ses genoux. Félix acheva : « Il a l'intention de chercher à dormir, à présent. Il sait que personne ne viendra ici, et de toute façon, il a le sommeil léger. » Il attendit avec un peu d'anxiété la réponse de Whitey.

— « Tu as très bien agi, Félix. »

Bien que teintée des personnalités d'une vingtaine d'entités chargées des relais, la pensée lui parvint toute chaleureuse, fort flatteuse. Puis elle se modifia de manière subtile : « Viens tout de suite au labo, Félix, nous avons un problème de transport. »

— « D'accord, » répliqua Félix. « Mais avant de m'en aller... l'humain dort à présent. Si tu envoies quelqu'un pour disposer les câbles coupés de façon qu'on ne s'en aperçoive pas à première vue, rien ne peut plus clocher ici. »

Il intercepta la réponse quand il n'était plus qu'à mi-distance du labo. Il avait foncé. On lui disait :

— « Remerciements, Félix. C'est déjà fait. »

Quand il arriva au labo, deux des Grands firent pivoter la grille de l'aérateur pour lui livrer passage. On ne se servait jamais de la porte parce que les humains la maintenaient fermée, si bien que l'ouvrir les aurait rendus soupçonneux. Félix se faufila par l'ouverture. Tout en traversant d'un bond la petite antichambre qui donnait sur le laboratoire proprement dit, il entendit les Grands remettre la grille en place. Plus particulièrement à ce stade, alors qu'ils étaient si proches de la réussite, *rien* ne devait mettre la puce à l'oreille des hommes d'équipage. Même les Grands, qui ne brillaient pas par l'intelligence, comprenaient cette impérieuse nécessité.

Félix n'avait pas « projeté » son esprit — un excès de télépathie avait tendance à le fatiguer — aussi n'eut-il pas le moindre avertissement de ce qui l'attendait. Dépourvu de pesanteur, incapable

de s'arrêter, il vola avec beaucoup de grâce à travers le labo... en plein dans le piège.

Par cinq fois, il fut heurté et expédié tout tournoyant, son plongeon si justement calculé totalement gâché par des Grands qui flottaient. Il perdit vite le compte du nombre de fois où des Petits l'éperonnèrent. Tous ceux qui occupaient la pièce — et leurs petits en supplément quand ils en avaient — exécutaient de rapides évolutions, planant de paroi en paroi, jaillissant du plancher au plafond et même d'un coin à l'autre. Cela ressemblait à une tempête de neige où des boules de poils auraient tenu lieu de flocons. Quand il réussit finalement à atteindre un treillage mural, il adressa une pensée à la souris blanche accrochée dans la fourrure d'un Grand à l'autre bout de la salle. La pensée était informulée, incohérente, c'était un point d'interrogation qui couvrait tout.

— « Ils s'entraînent à l'évacuation, Félix, » lui expliqua Whitey. « Et c'est cela, le problème dont je te parlais. Certains d'entre eux — les jeunes, en particulier — ne seront pas en mesure de réussir. » Whitey s'interrompit pour donner des instructions à un Grand qui se mouvait maladroitement au milieu du labo. Il reprit : « Viens ici, Félix. Il nous sera plus commode de converser de plus près. »

Félix reçut encore plusieurs chocs de la part de Grands, en traversant la pièce. Toutefois, sa collision avec un cobaye ne fut pas douloureuse, tout au plus déconcertante, car il ne lui restait plus assez de dignité pour en être blessé. Il venait tout juste de s'installer près du Grand qui portait Whitey quand Singer arriva en volant pour se joindre à eux. Le canari resta suspendu, ailes repliées, à pivoter lentement sous l'effet du souffle du climatiseur, à quinze centimètres du nez de Félix.

Celui-ci se demanda inopinément quel effet cela lui ferait de trancher la tête de l'autre d'un coup de dents.

Tout en émettant des ondes scandalisées et paniquées, Singer battit désespérément des ailes pour se mettre hors de portée.

— « Arrête de penser ainsi, Félix ! »

Whitey était vraiment en colère contre lui, de cette colère impuissante, décourageante, qu'inspire un enfant arriéré qui ne cesse pas de se mal conduire. Pris de honte, Félix s'adressa à Singer.

— « Pardon ! Je ne le pensais pas réellement. Je ne te ferais de mal pour rien au monde. Reviens. »

Singer voleta vers lui, encore inquiet, en songeant à des brutes

épaisses, horribles, et à de grands cannibales poilus. Il n'était pas tout à fait rassuré.

Whitey, dont la colère s'était dissipée aussi vite qu'elle était montée, commença l'exposé du problème.

— « Vous savez l'un et l'autre que nous avons l'intention d'évacuer tout le monde, tout comme vous savez de quelle manière nous quitterons la nef — à bord de l'une des fusées d'essais radiocommandées. Mais nous avons commis une grave erreur de calcul. La distance de notre laboratoire aux rampes de lancement est d'un peu plus de cent cinquante mètres, et voilà qu'à présent nous nous apercevons que nous ne disposerons pas d'assez de temps pour embarquer tout le monde à bord de la fusée.

» Comprenez. Il faudra faire plusieurs voyages pour transporter les jeunes, or les Grands sont lents et maladroits. Ils n'ont jamais eu l'occasion de s'exercer comme nous aux longs trajets en apesanteur, et ils y sont encore plus empotés que nous ne l'avions pensé. En outre certains d'entre eux mettent si longtemps pour apprendre... »

Si longtemps pour apprendre, songea tristement Félix. Tout comme moi. Il était sûr qu'ils pensaient tous les trois au Changement, à la manière dont ils en avaient été affectés, ainsi qu'à ses répercussions sur leurs espèces entières.

Nul d'entre eux n'avait une idée claire de la raison qui avait motivé le Changement, mais il existait des hypothèses. Les plus communément acceptées étaient que l'absence prolongée de gravité découlant du fonctionnement de la surpoussée du vaisseau, ou la libération de la gravitation de leurs planètes d'origine, ou la disparition de quelque hypothétique radiation émise par leurs soleils respectifs, que toutes ces causes possibles, soit isolément, soit ensemble, avaient déterminé une modification de la structure cellulaire des petits cerveaux relativement simples des animaux embarqués à bord. Il en résultait un accroissement constant de leur quotient d'intelligence.

Cependant le Changement ne se manifestait pas à une vitesse uniforme, il variait de rapidité selon les dimensions du cerveau en cause. Les souris à petit cerveau en étaient les premières touchées. Elles acquéraient promptement un haut degré d'intelligence et parallèlement la faculté de communiquer par télépathie. Outre la possibilité de lire dans leurs pensées réciproques, elles avaient les moyens de sonder l'esprit de l'homme d'équipage qui venait au

laboratoire une fois par semaine pour regarnir le distributeur automatique d'aliments qui les nourrissait régulièrement.

Elles avaient appris de lui un tas de choses : son rôle, son passé, ce qu'il pensait des autres membres de l'équipage, et, de première importance, quel était le but de l'Expédition. De plus, comme il formulait ses pensées, ils avaient appris sa langue. Cela étendait leur compréhension de leur environnement, mais cela les avait aussi conduits à énoncer un postulat sérieux, fondé à leur insu sur des données insuffisantes.

Parce que le vaisseau n'avait quitté la Terre que depuis quatre mois et que l'affreux ennui ne s'y était pas encore fait sentir, cet humain particulier était bourré à éclater de pensées enivrantes sur cette première exploration parmi les étoiles, sur la possibilité de coloniser des planètes nouvellement découvertes, et gonflé de sentiments chaleureux et fraternels envers tout et tous en bloc. Et puis il était bon par nature avec les animaux. Il était également le seul humain dont les animaux disposaient pour lire dans son esprit. Aucun autre ne venait jamais dans le rayon de portée télépathique des Petits, soit une dizaine de mètres. Ainsi se justifiait donc leur postulat.

Durant six semaines, la communauté des Petits avait vécu dans le labo, grâce aux servomécanismes qui pourvoyaient à tous leurs besoins, dans une atmosphère de satisfaction, de bonheur et d'excitation joyeuse.

Ils se croyaient les colons du vaisseau.

Et puis un jour on avait introduit Singer dans le laboratoire. Pour les Petits, Singer appartenait à une espèce totalement inconnue. Il était d'un jaune éclatant, il avait des ailes qui lui permettaient de se mouvoir sans difficulté malgré les conditions d'apesanteur qui régnaient à bord de la nef, et il émettait des vibrations audibles des plus agréables à écouter. Bien qu'il ne fût pas aussi intelligent que les Petits, le Changement l'avait doté du sens télépathique. Il disposait de beaucoup plus de renseignements à fournir sur le navire et son équipage, des renseignements qui laissèrent les Petits en état de choc et d'horreur. Il était en mesure de leur expliquer leur position véritable à bord, ainsi que le sort qui attendait les animaux de laboratoire lorsque le temps

viendrait de conduire des tests sur l'atmosphère, la vie végétale et les bactéries de quelque nouvelle planète. Singer leur parla également d'un monstre noir et féroce que les humains appelaient Félix, et qui rôdait dans toute la nef. Il leur confia que les humains ne l'avaient introduit dans le labo que pour empêcher ce fauve de le dévorer.

La vie était devenue d'un seul coup une sombre affaire. Ils tenteraient de s'évader, naturellement, mais les Petits étaient suffisamment informés du fonctionnement du navire pour comprendre combien faibles étaient leurs chances de réussite. Ils ne pourraient même pas quitter le laboratoire à cause de cette créature dénommée Félix. S'ils avaient pu sortir, ils auraient peut-être trouvé le moyen de se créer une chance d'évasion, par le sabotage ou toute autre méthode. Mais ils n'avaient plus d'autre ressource que d'attendre dans l'espoir que les Grands qui vivaient également dans le laboratoire seraient en mesure de neutraliser Félix quand ils seraient un peu plus développés mentalement.

Cependant les Grands avaient été lents à évoluer, Félix le savait, et leur « grandeur » n'était que relative. Heureusement qu'ils ne s'étaient pas trouvés dans l'obligation de tenter une attaque contre lui. Une bagarre entre un cobaye — ou même plusieurs cobayes — et un chat adulte n'aurait pas même été un simulacre de combat.

Un jour que Félix furetait aux alentours du laboratoire dans l'espoir de se procurer quelque nourriture inédite, il se rendit soudain compte que les animaux enfermés à l'intérieur lui parlaient. La raison de cette étrange aptitude qu'il s'était déjà découverte à comprendre les humains — même quand ils ne s'exprimaient pas à haute voix — y trouva son explication et bientôt il eut en tête d'autres préoccupations que de désirer croquer des Petits. D'un seul coup, il était devenu personnage important, personne de *valeur*. Selon ce que lui exposèrent les Petits, la connaissance plus profonde qu'avait Félix du vaisseau et de son équipage, jointe à l'aide qu'il leur apporterait en les guidant vers certains points-clé, rendraient l'évasion non seulement possible, mais hautement probable...

— « Fais donc attention, Félix ! » émit brusquement Whitey.

Félix s'arracha en hâte à sa rêverie, en songeant que s'il avait été humain, son visage se serait empourpré.

— « Je disais que les Grands sont lents à apprendre, » reprit Whitey, « et lourdauds. C'est en partie parce que nous ne les avons guère laissés sortir du labo ; ils étaient trop faciles à repérer. Mais à présent, telle est notre difficulté : les faire mouvoir rapidement.

» Pour le moment, je ne vois pas de solution. Cependant, puisque vous êtes tous les deux des « familiers » et avez toute liberté de parcourir la nef, vous auriez peut-être des suggestions à avancer ? » Whitey s'interrompit et les images atroces et informulées qu'ils connaissaient tous si bien surgirent du fond de sa pensée. L'expérimentation, la vivisection, le massacre. Tout assombri, il poursuivit : « Je ne veux laisser personne derrière pour subir *cela*... »

Il se tut car deux comptes rendus arrivaient presque simultanément des deux extrémités du grand vaisseau.

— « Relais des machines secondaires. Ordre a été donné il y a trois minutes de décélérer d'un quart de G. »

— « Relais du poste de commande. Le capitaine a ordonné une décélération d'un quart de G. »

C'était comme un duo. Les liaisons télépathiques entre le labo et les points-clé du navire étaient rapides, efficaces et précises. Mais elles étaient tout de même un rien plus lentes que le système de transmissions intérieures du vaisseau. Certains des animaux eurent le temps de réagir avant que se fasse sentir l'effet de la décélération et restèrent accrochés. Les autres allèrent choir en un tas mouvant de gris et de brun contre la cloison avant.

Félix atterrit comme toujours, accroupi sur ses pattes. Malheureusement, il se posa aussi sur un groupe de huit très jeunes Petits. L'explosion de frayeur et de colère à l'état brut qui jaillit de leurs esprits encore insuffisamment développés faillit lui ratatiner la cervelle avant qu'il eût pu se laisser rouler de côté. Ensuite il lui fallut parer les traits décochés par la mère indignée bien que les Petits d'âge adulte fussent en mesure de comprendre qu'il n'y avait pas de la faute de Félix. Ce dernier se rendit compte qu'il existait des sentiments qui n'avaient aucun point commun avec la raison, parmi lesquels l'amour maternel.

Félix se trouva brusquement impressionné par sa propre personne. C'était lui, le costaud, dans tout cela... Il n'avait encore ja-

mais eu de pensées de cet ordre. Toutefois cette impression le déserta tout aussitôt.

Tant que dura la décélération, Félix écouta les incohérences véhémentes de la Petite tout en s'efforçant d'empêcher l'amusement qu'il en retirait de monter à la surface de son esprit. Il n'avait pas blessé les jeunots, bien sûr, il leur avait seulement fait peur. Ils étaient étonnamment résistants pour leur âge et ils étaient si légers qu'ils pouvaient encaisser des chocs qui auraient probablement tué Félix. Il se mit à réfléchir à leurs capacités ainsi qu'au problème de l'évacuation. Supposons...

La Petite capta son idée à demi formée et irradia une négative horrifiée. Félix s'efforça de la rassurer, mais à cet instant précis, l'apesanteur régna de nouveau et il s'élança dans la direction de Whitey.

Pendant que Félix était encore en l'air, Whitey émit : « J'ai saisi une part de ta pensée, moi aussi, Félix. Voudrais-tu me développer un peu cette idée de transport des jeunes jusqu'à la fusée ? »

Félix reprit mentalement haleine, pour se concentrer. Il avait une conscience aiguë du fait que sa pensée, par comparaison avec celle des Petits, était lente et parfois presque incohérente. Il fit toutefois de son mieux.

— « Voici. Je propose que nous transportions les jeunes jusqu'aux rampes de lancement *avant* que partent les adultes, plutôt que de déplacer tout le monde en même temps. Comme cela les Grands n'auraient qu'un seul trajet à parcourir et si inexpérimentés qu'ils soient, ils auraient largement le temps de couvrir le parcours. Avec Singer pour m'aider comme éclaireur, je suis capable d'en emmener six ou huit à la fois jusqu'à la fusée d'essais. Et même si un homme d'équipage m'apercevait... »

Whitey le coupa : « *Comment* envisages-tu de les déplacer, Félix ? » Tous les cerveaux de l'endroit lui accordaient à présent leur attention.

— « En feignant de jouer avec eux, » répondit Félix. Il devint hésitant, en tâchant de s'expliquer. « Autrefois, avant que je sois informé du Changement, l'équipage me donnait parfois des objets pour me faire jouer avec. C'était bien gai... » Il s'arrêta aussitôt, confus et honteux de cette confession. Puis il reprit en hâte : « Naturellement, c'était avant que j'aie fait votre connaissance à tous.

» Cependant, je tiens surtout à vous rappeler que je sais où se trouvent certains de ces jouets. Ils sont malléables, sphériques, et

il est facile d'en ouvrir l'enveloppe. Les jeunots pourraient se cacher dedans pendant que je pousserais ces objets devant moi.

» Les humains n'auront jamais un soupçon en voyant un chat jouer avec une vieille balle de chiffon. »

Il avait à peine achevé de formuler sa pensée que les objections arrivaient en masse, rapidement. Félix trouva cela un peu effrayant ; jamais encore il n'avait subi les émissions simultanées d'autant de cerveaux d'un seul coup. Néanmoins, au bout de quelques minutes, il n'en fut plus impressionné. C'était une sensation étrange. Il se sentait encore humble devant leur intelligence tellement plus claire et ample, mais plus autant qu'auparavant. Maintenant, il les respectait — il les aimait presque — en égaux. C'était sans doute la nature de leurs pensées présentes qui causait cette modification du point de vue de Félix. Il était capable de comprendre leurs sentiments, mais ces pensées-là le blessaient.

Impatienté, il trancha le flot incessant de protestations. Ils s'étaient mis à répéter les mêmes arguments.

— « Withey ! Dis-leur donc que je ne vais pas les dévorer, ces créatures... »

Ils refusaient de le croire.

Oh ! certes, les Petits le croyaient sincère dans ses affirmations, Félix le comprenait, mais ils ne faisaient pas confiance à ses... instincts. Les Grands, moins intelligents, le considéraient encore comme un carnivore à demi domestiqué et n'auraient pas admis qu'il emporte un de leurs petits hors de leur vue. Il savait toutefois que s'il parvenait à convaincre les Petits de la valeur de son plan, ils persuaderaient à leur tour les Grands.

Whitey n'avait pas encore pris parti dans la discussion, ce qui laissait toute l'initiative à Félix. Ce dernier réclama fermement l'attention et éprouva une surprise agréable en l'obtenant instantanément. Il entama un discours plein de conviction.

— « Voici la situation telle que je la vois pour le moment, » émit-il. « Le vaisseau est en train d'adopter une orbite de huit heures autour de la première planète apparemment habitable qu'il ait découverte. Cette planète, qui n'a pas encore de nom, l'équipage l'appelle Epsilon Aurigæ VII, et tous les hommes sont enthousiastes parce qu'ils l'ont trouvée au bout des sept premiers mois de leur voyage d'exploration prévu pour trois ans.

» Grâce à nos relais télépathiques qui aboutissent aux centres

de commande de la nef, nous savons que cette manœuvre de mise en orbite sera terminée dans un peu moins de trois heures, après quoi la majeure partie de l'équipage sera occupée à relever la carte de la surface planétaire, à en étudier la météorologie, ou tout simplement à la contempler dans les télescopes. A peu près une heure après la mise en orbite, une des grandes fusées d'essais sera envoyée en télécommande sur la surface dans le but de prélever des échantillons d'atmosphère, de sol et de liquide en des points de la planète aussi éloignés que possible les uns des autres. Cette fusée sera guidée automatiquement et si tout marche comme prévu, nous serons dedans. »

Félix resta un moment silencieux. Il songeait au Petit qui avait si récemment trouvé la mort dans la Salle des Transmissions.

Il poursuivit au bout d'un instant : « Nous avons pu arranger les circuits d'alarme, ici, sur le vaisseau, de façon à ce que la fusée qui nous renfermera se comporte normalement en apparence, bien que nous devions en fait la mettre hors de service au premier point d'atterrissage convenable, afin d'en débarquer. Mais nous ne disposons que d'une heure — *moins* d'une heure — pour compenser nos erreurs possibles, soit le temps durant lequel l'équipage sera trop affairé pour remarquer nos déplacements. Et c'est pendant cette courte période que nous devrons installer à bord de la fusée tous les animaux. Cela signifie que tous ceux qui sont ici, tous les Petits du magasin aux grains et tous ceux qui font office de relais dans le navire devront avoir atteint la rampe de lancement et avoir pris place à bord avant l'expiration de ce court délai. Et la plupart d'entre eux devront effectuer plusieurs allers et retours pour transporter leur progéniture, ou... » (Félix regarda les Grands, maladroits et peu entraînés) « ceux qui n'ont pas eu l'occasion de s'exercer au déplacement en apesanteur. Whitey affirme que c'est impossible. »

Félix songeait que tous les Petits savaient déjà tout cela et que les Grands devaient en avoir une idée, eux aussi. Mais chacun avait pris l'habitude d'expliquer plusieurs fois les mêmes choses aux Grands... qui n'étaient pas encore très brillants par l'intelligence. Puis Félix se contrôla vivement. Cette dernière pensée était un manque de tact. Il espérait que les Grands avaient été trop préoccupés de leurs propres soucis pour remarquer son impolitesse involontaire.

« Eh bien, mon idée, c'est d'évacuer d'abord les jeunes des deux espèces, avant que soit terminée la manœuvre de placement

en orbite. De cette manière, même les plus maladroits... » (Félix aurait bien voulu employer un mot plus charitable, mais il lui était impossible de mentir en télépathie) « parmi les Grands seront en mesure de gagner la rampe durant l'heure qu'il leur restera avant le départ de la fusée de prélèvement. En outre, chacun n'ayant qu'un seul trajet à effectuer, le risque de découverte par un homme d'équipage sera pratiquement éliminé. Je pense pouvoir m'en charger, mais j'aurai besoin de beaucoup d'aide. »

Félix s'efforçait de les persuader qu'il serait sous leur surveillance constante et que même s'il le souhaitait, il ne pourrait pas leur jouer de vilain tour. C'était la seule façon de les amener à accepter le plan qu'il proposait.

« Il y aura des Petits aux deux bouts du parcours pour charger et décharger les jeunots et il me faudra Singer pour opérer une diversion si quelque homme se promenait par là et avait envie de jouer avec moi. Et il faudra aussi m'aider en d'autres domaines... »

Il se demanda pourquoi il se donnait tout ce mal pour eux. Il n'y avait pas longtemps, il ne s'en fût pas soucié. Que lui arrivait-il donc ?

Il acheva son discours en toute simplicité : « Je n'entrevois aucune autre manière d'aboutir dans le temps voulu. »

Plus tard, tout en poussant devant lui une balle irrégulière, aux couleurs éclatantes, dans laquelle se débattaient huit bébés cobayes, Félix réfléchissait qu'ils avaient été à deux doigts de l'échec. Une fois que Whitey eut donné son accord au plan, Félix s'était dit que tout était réglé et entendu... après tout, Whitey était leur chef. Mais il en était allé autrement. La guerre civile s'était presque déclarée avant que tous aboutissent enfin à un commun accord et les querelles leur avaient fait gaspiller plus d'une demi-heure. Il paraissait qu'ils n'avaient en définitive pas confiance en Félix.

Au croisement qui menait à la rampe, Félix laissa sa boule heurter le treillage mural, puis s'aplatit dessus pour empêcher les mailles élastiques de la renvoyer. Immédiatement, ses passagers se mirent à hurler qu'on les assassinait et à réclamer leur mère. Encore heureux, se dit Félix, que ce soit sur la fréquence de télépathie ; si ç'avait été sonique, les hommes seraient accourus aussitôt de tous les coins du vaisseau. Il rassura en hâte le Petit en mission de relais dans le couloir, qui irradiait l'angoisse comme

un tube fluorescent. A l'autre bout du corridor, il vit Singer qui voletait en boucles paresseuses. C'était le signal indiquant que tout allait bien. Félix prit fermement sa charge entre ses pattes de devant et sa poitrine et se propulsa d'une détente des pattes de derrière.

Il ne pouvait guère leur faire reproche de manquer de confiance en lui. C'était dû en grande partie à la lenteur du Changement dans sa personne, mais aussi aux hommes d'équipage qui l'avaient introduit à bord en tant que mascotte du vaisseau. C'étaient les non spécialistes du navire. Ils accomplissaient presque toutes les corvées et, pour employer un euphémisme, ils étaient pour le moins mal dégrossis. C'était dans leurs esprits que Félix avait puisé à peu près tout ce qu'il savait jusqu'au moment où il avait fait la connaissance des Petits. Il en découlait qu'il avait tendance à penser et agir à l'instar de ses maîtres de naguère. Le langage auquel il recourait pour exprimer ses pensées ainsi que son air habituel de dur cynisme rendait difficile aux autres de lui accorder leur confiance entière. C'était très ardu de les convaincre qu'il avait complètement modifié son point de vue.

Cependant, bien qu'il ne fût pas des plus aimables, les Petits avaient de la chance de l'avoir de leur côté. Félix reconnaissait qu'ils étaient intelligents, les êtres les plus intelligents et les plus civilisés de tous à bord, l'équipage y compris. Si seulement ils avaient eu des mains et une façon plus pratique de résoudre leurs problèmes, ils auraient pu se charger de la marche du vaisseau depuis déjà des mois et se débarrasser des humains. Mais ils n'étaient ni assez durs ni assez terre-à-terre. S'ils avaient des instants disponibles, ils consacraient leurs lumineuses intelligences à des débats philosophiques. Félix estimait avec une certaine pitié qu'ils étaient terriblement peu réalistes... il les qualifiait même de mous. Comme Singer, sous bien des aspects.

Par exemple, lorsque Whitey avait commencé à préparer l'Evasion, il avait déclaré à Félix — avec le plus grand sérieux — que personne ne devait subir de dommages, *pas même les membres de l'équipage.*

Félix avait trouvé cela très drôle.

Juste avant d'entrer en contact avec la cloison au bout du couloir, une bouffée soudaine d'accélération l'expédia tout patinant contre la paroi. Accroché aux mailles du treillage, il suivit des yeux

sa boule qui roula sur plusieurs mètres avant d'aller se bloquer sans douceur dans un angle. Le message mental des passagers faillit couvrir celui d'un relais du voisinage qui signalait : « Le capitaine a ordonné une accélération d'un demi G pendant trois secondes. »

Et c'est maintenant qu'ils me l'annoncent ! songea Félix, écœuré.

Singer, qui battait des ailes à petits coups pour compenser la demi-gravité supplémentaire, planait à quelques mètres du chat. Il s'inquiéta : « Combien en reste-t-il, Félix ? Nous n'avons plus beaucoup de temps... »

— « Une douzaine des Petits et cinq des autres, » répliqua le chat. Les machines stoppèrent et il recommença à rouler sa balle pour l'introduire dans le sas atmosphérique du logement de la fusée d'exploration. « Ne t'en fais pas. On devrait avoir fini en deux voyages. »

Mais Singer était du genre pessimiste. Si par hasard Félix était surpris au mauvais bout du couloir pendant une poussée d'accélération ? Une chute de trente mètres ou plus, même en ne pesant que le quart de son poids normal, ce ne serait sûrement pas très bon pour les bébés...

Et ce ne serait pas plus amusant pour lui-même, songea sombrement Félix. Cela pourrait même lui être fatal. Il intima assez sèchement à Singer de se taire. Félix n'aimait pas qu'on lui rappelle tout ce qu'il risquait de subir dans le genre déplaisant.

La fusée reposait sur son berceau. C'était une torpille grise au nez aplati avec ses panneaux d'accès ouverts ; ses antennes raides la faisaient ressembler à un scarabée de six mètres de long. L'aérodynamisme ne s'imposait nullement. L'engin n'était pas conçu pour pulvériser des records de vitesse mais bien pour croiser dans l'atmosphère de la planète à étudier, à une vélocité qui n'endommagerait pas ses délicats instruments de sondage ni les échantillons encore plus précieux qu'elle recueillerait de temps à autre. C'était ce facteur de vitesse peu élevée qui ouvrait une possibilité d'évasion. Tout engin ordinaire, même une fusée porte-message, avec son accélération de soixante G, aurait réduit en bouillie tous les passagers cinq secondes après le départ. Il réfléchissait que du début à la fin, tout restait une question de chance. Les animaux, en dehors de cas rares comme le mort de la salle des transmissions, paraissaient connaître un sort le plus souvent favorable.

Cela ne plaisait guère à Félix. Il se méfiait d'une trop forte dose de veine.

Il imprima à son fardeau une légère impulsion en direction de la fusée. Elle paraissait déserte, sans danger, mais Félix savait qu'à l'intérieur elle bourdonnait d'activité. La plupart des Petits de la section très proche de magasinage des graines — les sœurs « sauvages » des souris de laboratoire — qui avaient pour mission d'approvisionner l'engin, étaient déjà à leurs postes. Les autres se dissimulaient aux abords des panneaux d'accès pour prendre soin des passagers de Félix.

« En voici encore une nichée, » pensa Félix à l'adresse de la coque apparemment vide. Il ajouta d'un ton détaché : « Fragile ! Manipuler avec précaution ! »

— « Parfait. Nous les voyons, » lui répondit-on.

Ces Petits particuliers étaient totalement dépourvus de sens de l'humour chaque fois que Félix était en cause. Ils avaient d'ailleurs de bonnes raisons. Avant que le Changement les ait amenés à une intelligence qui leur permettait de ne pas se laisser attraper et que ce même Changement ait fait de Félix un végétarien de mauvais gré — du moins quand il s'agissait de viande vivante — il les avait souvent pourchassés. Pendant la première partie du voyage, il s'était livré à un carnage effarant dans le magasin aux grains. Ils ne l'avaient jamais oublié et ne le lui pardonnaient pas. Il arrivait à Félix de se dire que vivre avec les Petits sur quelque planète ne serait pas folichon avec leur rancune tenace envers lui — il devenait curieusement sensitif à l'égard de son passé — mais quand il songeait à ce qu'étaient parfois les esprits des humains...

Irrité contre lui-même pour une raison qu'il ignorait, Félix se propulsa d'un coup de pied pour franchir le premier tronçon de son trajet de retour au laboratoire. Il se répétait qu'il se fichait bien de ce que les Petits pouvaient penser de lui. Il s'en moquait éperdument. Mais il avait conscience de formuler un horrible mensonge.

Transporter les derniers bébés jusqu'à la fusée était une besogne fatigante mais simple. Un seul point du parcours présentait du danger : le croisement des couloirs, visible pour quiconque se tenait sur le seuil du poste de commande. Mais il n'y avait pas eu là assez d'allées et venues pour qu'un humain eût marqué un

temps d'arrêt à l'entrée et les eût remarqués. La chance restait avec eux.

Félix attendait près de Whitey ; une pesanteur à peine sensible les maintenait contre la paroi. Tout autour d'eux, des animaux étaient également dans l'expectative ; ils ne communiquaient pas entre eux, mais ils ruminaient leurs réflexions personnelles. Il jeta sur le laboratoire un coup d'œil circulaire qu'il espérait bien être le dernier. Il observa qu'on avait rempli une de ses balles de chiffon à l'aide de nourriture prise au robot distributeur... Bien que le soin des approvisionnements ait été confié à ceux du magasin aux grains, il y avait quelqu'un qui ne laissait rien au hasard. Toutes les cages étaient ouvertes et les deux grilles d'aération au-dessus de la porte avaient été rabattues contre la cloison. Sous ses yeux, la porte s'ouvrit soudain vers l'extérieur et resta ouverte par l'effet de son propre poids. Le Petit qui s'était acharné contre le loquet en sauta et retomba lentement de l'autre côté de la pièce. Ils étaient presque prêts pour le départ.

Si un humain venait jeter un coup d'œil dans le labo en ce moment, se dit Félix, ce serait vraiment la catastrophe.

La pesanteur disparut de nouveau quand cessa la faible décélération. Quelques secondes après, un Petit perdu dans la foule impatiente et inquiète, annonça : « Relais du poste de commande. Le capitaine a ordonné de couper les moteurs. Manœuvre de mise en orbite terminée. »

A l'intention de tous ceux qui étaient dans la pièce, Whitey émit : « Vous connaissez l'ordre de marche. Rien ne peut aller de travers si nous faisons attention et si nous ne nous affolons pas. Les relais nous avertiront si un homme d'équipage paraît devoir s'approcher un peu trop près de notre route d'évasion, plusieurs minutes avant son arrivée. » Il était évident que c'était aux Grands que pensait Whitey en ajoutant : « Il y a des quantités d'endroits où se cacher le long du trajet si un humain survenait — dans les scaphandres spatiaux de sauvetage, par exemple — il n'y a donc pas de danger réel si vous n'êtes pas pris de panique. Rendez-vous à la fusée le plus vite possible. Et rappelez-vous que vous êtes livrés à vous-mêmes.

» La route est libre pour le moment. Partez ! »

Il se tourna : « Toi d'abord, Félix. »

Félix bondit avec précision hors de la porte du laboratoire,

s'accrocha au treillage mural et fit un second saut. Un troupeau confus d'animaux aux couleurs ternes fonça à sa suite pour aller s'écraser contre la paroi d'en face. Félix capta la pensée nette et sèche de Whitey couvrant la confusion générale pour tenter de mettre de l'ordre dans la situation et de faire repartir le troupeau. Un boulot que Félix ne lui enviait nullement.

Le chat alla occuper le poste que lui avait été affecté — au carrefour, en vue du central de commande — et attendit. Il y avait des hommes dans la salle — il entendait des voix étouffées — mais la distance était trop grande pour qu'il pût saisir leur pensée. D'ailleurs elles ne devaient guère être intéressantes, sinon le relais dissimulé à leur portée les aurait retransmises. Avec toute une planète à étudier, l'équipage était bien trop occupé pour songer aux animaux du laboratoire... *pour le moment.*

Onze Petits arrivèrent en volant par le couloir. Ils atterrirent contre le treillage presque en bloc puis s'élancèrent pour la partie suivante du trajet, toujours en formation serrée. C'était beau à voir, se dit Félix. Il est vrai que les Petits avaient eu maintes occasions de s'exercer à manœuvrer en apesanteur. De plus, ils prenaient un vif plaisir à exécuter les acrobaties les plus compliquées au son de la musique mentale. En cet instant, leurs pensées personnelles étaient beaucoup plus sérieuses, mais quand le chat leur demanda comment se comportaient les Grands, l'un d'eux se libéra l'esprit, juste le temps de lui adresser une impression de dérision.

Félix jeta un coup d'œil vers le fond du couloir et comprit ce que l'autre voulait dire.

Une masse de Grands, trépignant et se battant follement, venait d'atteindre l'extrémité du passage. Quelques Petits s'efforçaient de rétablir l'ordre dans la mêlée qui s'ensuivait, mais sans grand succès. Félix, effaré, eut l'image d'un nuage de feuilles d'automne qu'un vent tournant eût lentement poussé. Les Grands se mouvaient rapidement, mais ils étaient dénués de tout sens de la direction... ils ne cessaient de rebondir *entre* les cloisons, très vite et avec une violence qui faisait frémir le chat. Pour un pas en avant, ils en faisaient une dizaine de côté, et même à cette distance, Félix percevait leurs pensées remplies de panique. Certains d'entre eux perdaient visiblement la tête. Soudain inquiet, le chat émit à l'adresse du relais le plus proche de lui : « Dis-leur de cesser tout ce bruit, sinon les humains vont les *entendre* ! »

Naturellement, ce n'était pas encore un danger. Félix avait l'oreille bien plus sensible que n'importe quel humain, mais il préférait ne pas courir de risques inutiles.

Un des Grands, davantage par chance que par jugement, arriva en vol rapide par le milieu du couloir pour se heurter à la paroi face à Félix. Ravi, ce dernier se mit à émettre à contrecœur son approbation, puis il recueillit l'idée de l'autre. « Non ! » l'avertit-il, au désespoir. « Pas par là... »

Il était déjà trop tard. Le Grand, désorienté et effrayé par son voyage, avait quitté le mur et *fonçait dans le corridor conduisant au poste de commande !* Félix procéda à de rapides calculs de direction et de vélocité, en souhaitant avec ferveur de ne pas se tromper, puis il fila à la suite de l'autre.

Malgré la puissance supérieure de ses muscles qui lui imprimèrent une poussée plus forte, ils étaient tous les deux à mi-chemin du poste de commande avant que Félix eût rattrapé le Grand... Il craignit même de le dépasser. Toutefois, grâce à une succession de convulsions à se briser le dos, le chat se rapprocha assez de l'autre pour saisir entre ses dents une patte velue. Il s'accrocha avec l'énergie du désespoir tandis que leurs masses et leurs vélocités différentes les faisaient tournoyer furieusement autour de leur centre commun de gravité. Ils s'écrasèrent contre la cloison à quelques mètres à peine du poste. Sans tenir compte des mouvements frénétiques du Grand qui se figurait qu'il allait avoir la patte tranchée, Félix réussit à transférer sa prise sur la nuque de sa proie et bondit en sens inverse. Il s'ancra fermement au croisement.

— « *Par là,* idiot ! » lança-t-il coléreusement, puis, d'une vive détente des muscles de son cou, il expédia le Grand dans le corridor menant aux rampes de lancement.

Tout d'un coup, il eut des remords. Ce n'était pas le moment d'agir avec douceur, évidemment, mais il avait presque pris du plaisir à molester ce Grand. L'autre était perdu, affolé, n'étant encore jamais sorti du labo. Félix n'aurait pas dû... Il ne savait pas au juste ce qu'il n'aurait pas dû faire.

— « Cette pensée te fait honneur, Félix. »

Whitey avait quitté le maëlstrom brunâtre qui bouillonnait au point d'intersection et s'était cramponné au treillage, près de Félix. Il avait passé un moment au plus fort de la mêlée, pour

tenter de régulariser le mouvement des Grands — dans le bon sens si possible — et il en portait les traces évidentes. Il avait été en collision avec des murs inertes et des animaux trop agités un nombre de fois qu'il ne se rappelait plus, et ses nerfs avaient également commencé à souffrir. Félix lut tout cela dans son esprit pendant un bref instant, avant que Whitey poursuive :

— « Tu as pensé vite et juste, tout à l'heure, Félix, » le félicita-t-il. « Tu as très bien agi... tu peux en être fier. Et quand nous serons sur la planète, tu en feras encore plus... »

Soudain mal à l'aise et vaguement effrayé devant le sens imprécis sous-jacent à la pensée de son interlocuteur, Félix se hâta de le couper.

— « Ce sont les derniers ? » Il désignait quelques traînards qui se tortillaient à la suite du gros de la troupe dans le couloir aboutissant à la fusée.

— « Oui, c'est tout pour les Grands, » répondit Whitey. « Mais on a dit aux autres d'attendre un peu. Il y a déjà bien assez de désordre et de monde comme cela, et de plus, étant des Petits, ils sont en mesure de se déplacer plus vite et de se cacher plus facilement en cas de découverte. Ils resteront au labo jusqu'à ce que tous les Grands soient embarqués. »

Cependant Whitey ne se laissait pas dérouter par la question. Il se remit à débiter des éloges à Félix et émit : « Pas besoin de te sentir mal à l'aise, ni effrayé... Pourtant, dis-moi ce que tu penses des Grands ? Et à ton avis, qu'est-ce qui les incite à penser et agir comme ils font ? »

Félix songea que c'était bien le moment d'entamer un débat philosophique ! Toutefois, Whitey, plein de tact, feignit de n'avoir pas saisi cette constatation ironique et entreprit d'expliquer ses sentiments en ce qui concernait les Grands, qui avaient quelque chose d'aimable, malgré leur lenteur et leur incroyable manque de sens pratique. Cela ne dura pas très longtemps car il n'y avait encore pas beaucoup réfléchi.

— « Tu aurais dû les étudier, Félix. Tu es dans l'erreur dans tout ce que tu penses d'eux... » Whitey s'interrompit quand un des traînards vint heurter la cloison près de lui. Il rassura le Grand apeuré, lui conseilla de prendre son temps et l'expédia dans le bon chemin. Puis il revint à Félix.

— « Il est évident qu'ils *ne sont pas* stupides, Félix. Seulement leur évolution progresse moins vite, » exposa-t-il. « Le Changement

est chez eux un processus lent. Pour nous autres, Petits, il en a été autrement. Nous nous sommes modifiés et avons atteint notre sommet très rapidement... en quelques mois, pour tout dire. Mais à présent, nous avons découvert que les Grands ont un potentiel d'intelligence beaucoup plus élevé que le nôtre... ils continuent à se transformer. Dans quelques mois, Félix, ils seront nos égaux intellectuellement, puis *ils nous dépasseront.* » Aucune tonalité de rancœur dans cette affirmation — Whitey était trop civilisé et évolué pour cela — rien qu'une brûlante impatience. « Pense à ce que cela signifie, Félix ! Les dimensions de leur cerveau par comparaison avec le nôtre... »

— « *Non !* » Le chat était effaré, effrayé. Il ne tenait pas à envisager cette situation.

— « Mais *si* ! » le contredit l'autre. Il ajouta d'un ton solennel : « On ne saurait échapper à l'évidence. Je suis désormais convaincu que — sauf accident — tu finiras par nous dominer tous, toi-même ! Tu seras le chef.

» Si seulement tu n'étais pas seul de ton espèce... » acheva Whitey avec tristesse.

Félix eut l'impression que sa cervelle s'était mise à bouillonner et qu'elle allait lui sortir par les oreilles. Sa peur et son incrédulité firent peu à peu place à la croyance et à une peur encore plus forte... celle de la *responsabilité.* Mais avant qu'il ait pu formuler une réponse cohérente, une nouvelle interruption chassa tout le reste de son esprit.

— « Salle d'observation à Whitey, » signala le relais placé dans le corridor. « Un humain vient de sortir d'ici. Il a l'intention d'aller en direction des rampes de lancement. Sans but précis... il croit qu'il gêne le travail des spécialistes. » Le Petit se tut, attendant des instructions.

Trois terribles secondes s'écoulèrent et il était toujours en attente.

Félix n'avait encore jamais vu Whitey se conduire ainsi. Son esprit n'était plus qu'un cocon serré de frayeur, de panique. C'était une éventualité imprévue, peut-être tragique... une fichue déveine, mais, songea Félix pris d'une pitié subite, Whitey se comportait presque comme un cobaye !

Il se rappela brusquement un détail. Il prit l'initiative. « Singer ! Où est passé Singer ? »

— « Ici, Félix. » Le canari était proche, à quelques mètres à peine derrière l'angle du couloir.

— « Tu as entendu ce compte rendu. » C'était une déclaration et une question. « Il faut que tu interceptes cet humain et que tu l'arrêtes. Agis comme ce matin aux Transmissions... mais rejoins-le *en vitesse* ! Suis la ligne des relais jusqu'à la salle d'observation, on te tiendra au courant de son avance.

» Attention, Singer ! C'est la mission la plus importante qu'on t'ait jamais confiée. Tout en dépend. Il faut que tu empêches cet homme de venir jusqu'ici. Les Grands ne sont pas encore tous à bord de la fusée et la moitié des Petits sont éparpillés par tout le vaisseau en mission de relais. » Il termina avec gravité : « Arrête-le, Singer, même si tu dois pour cela lui crever les yeux à coups de bec ! »

— « *Félix !* » Singer était une fois de plus choqué, mais il n'en obéit pas moins. Le chat s'adressa à Whitey :

— « Rappelle les relais. Singer n'arrivera peut-être pas à bloquer l'humain, mais s'il le retarde suffisamment pour que tout le monde soit dans le compartiment de lancement... »

Whitey ordonna au relais le plus voisin : « Communique ceci. A tous les Petits en poste de relais ainsi qu'à ceux qui attendent au laboratoire. Rendez-vous le plus vite possible aux rampes... *Départ immédiat !* Ceci annule toutes instructions antérieures. » Il se tut, puis continua à l'intention du seul Félix : « Tu parlais sérieusement ? Quand tu as dit d'aveugler l'homme ? » Sa pensée était chargée d'horreur et de profond chagrin. « Je ne peux le permettre, Félix, quoi qu'il advienne. »

— « Tu ne peux le permettre ! » s'exaspéra Félix. En colère et en même temps pris de pitié, il poursuivit : « Ecoute. Tu m'affirmes qu'un jour ou l'autre je serai le patron. Eh bien, je prends mes fonctions *dès maintenant*... à titre provisoire. Vous autres n'êtes pas armés pour vous frayer passage de force hors de cette impasse, ni pour lutter en aucune manière. J'ignore comment vous survivrez sur la planète si une de ses propres formes de vie décide de résister... le cerveau n'est pas tout, tu sais. Tu es bien trop civilisé pour ton propre bien. Tu ne ferais pas de mal à une mouche, même si cela devait te coûter la vie. » Félix s'emportait de plus en plus au fil de son discours. « Pour moi, c'est différent. Il vous faut

quelqu'un de mon genre pour vous protéger, quelqu'un qui connaisse assez les humains pour les combattre. Je te le demande, laisserais-tu tes amis tomber aux mains des hommes qui les supprimeraient de bien des façons cruelles rien que pour éviter d'endommager un tant soit peu un être humain ?

» Moi, je tuerais l'humain avant que cela se produise ! » Puis il ajouta durement : « Un chat intelligent en qui on a confiance a les moyens d'y réussir. »

— « Félix, tu ne ferais pas cela... tu *ne peux pas* ôter la vie... même à un homme... comme cela ! » La pensée de l'autre n'était plus qu'horreur, répugnance, imploration. « Ne pense pas des choses pareilles, Félix, je t'en prie. Même simplement le blesser... »

Par un, par deux, les Petits passaient devant eux, se plaquaient à la cloison et bondissaient ensuite vers le compartiment des fusées. C'étaient les relais venus de tous les points du navire pour chercher à s'enfuir vers la sécurité. Aucun d'entre eux ne prêtait attention à la discussion ; ils étaient trop perdus dans leurs pensées individuelles.

— « ... tu serais incapable de continuer à vivre avec un pareil fardeau sur la conscience, » insistait Whitey. « Tu le crois, oui, en ce moment. Mais plus tard, quand tu deviendras plus intelligent, plus sensible... Tu n'es encore qu'un enfant, Félix, un jeune sauvage, même si... »

Un des Petits intervint de façon pressante. « Whitey, Singer est en difficulté. Je n'ai pas saisi les détails, le réseau de relais se désagrège trop vite, mais il semblerait que l'humain ait eu peur et lui ait envoyé une tape, lui brisant une aile. Maintenant, l'humain l'emporte à l'infirmerie pour le soigner. »

Le Petit reprit sa route en hâte.

Félix laissa échapper librement un chapelet de jurons à faire envie à ses anciens maîtres. Puis...

— « A tous les Petits qui peuvent m'entendre, » émit-il le plus fort qu'il put. « Si vous êtes en position de gagner la fusée dans moins d'une minute, *allez-y vite !* Sinon, *cachez-vous* ! »

La porte de l'infirmerie était voisine du compartiment de lancement.

Le corridor se trouva soudain désert, les Petits ayant disparu, les uns dans le compartiment, les autres dans des cachettes particulières. Félix savait qu'il ne restait qu'une quinzaine de minutes

avant le départ de la fusée. Or, plusieurs secondes avant les panneaux d'accès se refermeraient, le sas atmosphérique serait clos hermétiquement et une partie de la coque du vaisseau pivoterait vers l'extérieur... le tout automatiquement selon un ordre préétabli, au dixième de seconde près. Si l'un des animaux n'était pas à bord alors, ce serait un malheur irréparable. Quant à Félix il pesait à leur juste valeur ses chances de réussite, maintenant que survenait cet ultime accroc. De plus il faudrait quelqu'un pour prendre la situation en main sur la fusée d'essais. Quelqu'un d'habile... Ou alors, dans la presse à l'entrée, seuls quelques-uns parviendraient à s'évader...

Inutile d'achever sa pensée. Whitey savait ce qui s'imposait.

— « J'y vais, Félix. Mais tâche de revenir, toi aussi. Nous aurons besoin de toi. » Whitey s'efforçait de prendre le ton du commandement, mais il y avait un malaise dans son esprit quand il répéta : « N'oublie pas, Félix ! Je ne permettai pas qu'on fasse de mal à qui que ce soit. »

— « Je ferai de mon mieux, » répliqua en hâte le chat. « Et il n'y aura pas de bagarre, sauf obligation. File, Whitey, et bonne chance. »

Un léger claquement de sandales au bout du couloir annonçait l'approche de l'homme. Ce dernier ne remarqua pas Whitey qui filait rapidement contre la cloison peinte en gris clair. Il avançait sans difficulté, flottant en l'air par instants, toujours sans le moindre soupçon. Quand l'humain parvint à sa hauteur, Félix se lança à son côté, avec l'énergie mesurée qui lui permettait de se maintenir là. Une idée lui venait. L'homme réagit de la manière attendue.

— « Non, non, Félix, n'y touche pas ! » dit-il d'un ton sévère. « N'y touche pas ! » Il transféra vivement Singer, privé de connaissance, de sa main dans sa poche intérieure, où l'oiseau serait en sûreté. Il songeait que si le chat essayait de jouer avec le canari blessé, il expédierait Félix d'un bout à l'autre du vaisseau à coups de pied. Cet homme n'aimait pas les chats.

Ainsi le matelot croyait qu'il en voulait à l'oiseau ! Tant mieux ! Tout juste ce que Félix souhaitait.

Tandis qu'ils dérivaient en direction du compartiment de lancement une pensée urgente de Whitey l'informa qu'il y avait encore une masse d'animaux à piétiner devant la fusée. Le chat s'y

attendait. Il entra en contact avec la cloison latérale et, à l'instant où l'homme approchait de la porte ouverte, il lui sauta violemment à la poitrine.

Il heurta avec force un endroit voisin de la bosse que dessinait sous le tissu l'infortuné Singer, planta ses griffes et se mit à miauler et à cracher tant qu'il le pouvait. Surpris et irrité, l'humain tenta de le rejeter au sol, le cerveau plein d'idées de chats sournois qui dévoraient les pauvres oiseaux sans défense. Quand Félix lui enfonça ses crocs dans la manche et un peu dans le bras, l'humain devint brutal. Il s'ensuivit un combat furieux.

Cela se termina par une tape méchante à main ouverte qui envoya Félix contre la paroi avec un tel impact qu'il crut y perdre ses dents. Cependant le but était atteint, ils avaient dépassé en flottant dans l'air l'entrée du sas sans que l'homme s'aperçoive de ce qui se passait à l'intérieur.

Plus mort que vif, le chat observa l'homme qui stoppait net à la porte de l'infirmerie. Dès qu'il serait à l'intérieur, les animaux ne seraient plus en danger, car l'homme avait la ferme intention de soigner attentivement Singer. Peut-être Félix arriverait-il quand même à la fusée à temps pour le départ. La pensée que Singer et quelques Petits encore dissimulés sur le vaisseau ne réussiraient pas à s'enfuir assombrit l'espoir qui montait en lui. Mais il n'y pouvait plus rien, se dit-il.

L'humain avait entrouvert la porte et regardait par-dessus son épaule pour s'assurer que Félix n'allait pas se faufiler dans l'infirmerie, quand ses yeux s'écarquillèrent soudain, braqués sur le corridor. Sa bouche s'ouvrit.

Le chat sentit son poil se hérisser sur le dos. Pas besoin pour lui de suivre le regard de l'homme... il lisait ce qui se passait dans l'esprit de l'autre, avec une netteté stupéfiante.

Une vingtaine de Petits avaient atterri à l'intersection. Félix les avait oubliés ; c'était ceux à qui Whitey avait ordonné de rester au labo ; puis, les relais ayant été rappelés, ils n'avaient pas été avertis que Singer n'avait pas pu arrêter l'humain. Sous les yeux de ce dernier, frappé de stupeur, ils repartirent comme ils avaient atterri, en une formation serrée, géométrique, en direction du sas de la chambre de lancement. Ils avaient dû apercevoir l'homme figé sur son seuil dès qu'ils avaient pris leur élan, mais ils n'avaient pu s'immobiliser, en plein vol en apesanteur.

Quelle déveine inouïe, insensée ! Si c'était arrivé seulement une

seconde plus tard, le matelot aurait déjà été dans l'infirmerie et n'aurait rien vu. Mais non ! Une fureur amère, issue de son désespoir, s'empara de Félix en constatant de combien peu ils avaient manqué leur évasion... Les Petits, doux, peu réalistes, trop intelligents, et leurs aimables grands frères, lents et stupides seulement en apparence. Mais il était encore possible d'en sauver quelques-uns — ceux qui avaient déjà embarqué — si Félix se forçait à agir assez vite.

La surprise initiale du matelot avait fait place à une intense curiosité, en même temps qu'il commençait à nourrir des soupçons. Le chat devait intervenir sans tergiverser. Il laissa délibérément sa rage s'incruster et s'enfler dans sa tête. Il aurait pu la dominer au début, mais au contraire il l'alimenta des souvenirs qu'il conservait d'incidents pénibles et humiliants, de tout ce qui pouvait l'incendier. Il fallait être dans l'humeur appropriée pour ce qu'il lui restait à accomplir. Il n'avait plus confiance en lui-même... pas plus que dans les pensées bénignes, sentimentales qu'il nourrissait depuis quelque temps.

De l'intérieur du compartiment de lancement, l'esprit de Whitey irradiait à son adresse des objurgations continues, pressantes, désespérées, pour l'inciter à *réfléchir*. Mais autant verser un verre d'eau sur une forêt en flammes. Sa colère grandissait. Dans une brume, il comprit que la troupe de Petits avait atterri devant la porte du sas et que Whitey leur donnait des ordres, mais tout cela ne pénétrait pas son cerveau. Il était maintenant animé d'une colère blanche, froide, et ne quittait pas des yeux l'homme d'équipage.

Celui-ci restait suspendu à une dizaine de mètres, tenant la porte d'une main, l'autre passée sous son blouson. Il était sans défense. Félix saisissait vaguement que les Petits émettaient à son intention, mais cela n'avait aucun effet sur lui.

Un instant il banda ses muscles pour bondir, calculant la distance tout en surveillant le visage de l'humain. Puis, avec une rage meurtrière au cœur, il sauta aux yeux de l'ennemi.

Il ne parvint pas jusqu'à eux.

La masse et l'inertie d'un Petit en mouvement n'est que peu de chose, mais vingt d'entre eux se précipitant ensemble et le frappant à la fois, c'en était plus qu'il ne fallait pour le dévier dans son plongeon contre le matelot. Félix s'écrasa contre le mur dans un nuage de Petits, à un mètre de l'homme. Si le choc avait

abruti Félix, l'homme ne s'était pas affolé. Il s'éloigna de la porte, d'une poussée du pied, et dériva dans le couloir, en se disant que s'il n'évacuait pas les lieux en vitesse, il allait être submergé sous une masse de souris ; puis il pensa que des souris ne devaient pas se comporter ainsi et que Félix n'aurait pas dû...

D'un coup le cerveau de l'homme se mit à fonctionner en diverses directions. Des circonstances sans lien apparent prenaient une valeur nouvelle, des rapports s'établissaient. Des câbles rongés, des petits éléments subtilisés, des pièces minuscules mais importantes qui avaient subi des sabotages. Il se pouvait... A ce même instant, il passa en flottant devant le sas ouvert du compartiment de lancement. Il vit ce qui se passait à l'intérieur.

Félix ne s'était pas rendu compte du silence qui régnait avant que la sirène d'alarme générale hurle sa plainte. Les sens obscurcis de désespoir, il vit le matelot qui parlait dans un téléphone mural tout en maintenant pressé de la paume le bouton d'alerte. Des voix se rapprochaient, venant de tous les points du vaisseau, excitées, un peu apeurées. Des pensées les accompagnaient tandis que le matelot continuait à communiquer ses soupçons — les pensées vigilantes et froidement implacables nées dans le cerveau des bêtes les plus féroces et meurtrières de toutes, *les hommes*.

Toutefois, Félix savait que ces bêtes étaient douées de logique. Les Humains se rendraient compte qu'ils avaient toujours besoin d'animaux de laboratoire pour tester les planètes qu'ils espéraient découvrir. Il souhaitait de tout son cœur que tous ses amis ne soient pas massacrés sur-le-champ.

Mais s'ils étaient trop en colère, ils ne se conduiraient pas logiquement. Au contraire, ils se mettraient à tuer, à exterminer...

Net et clair par-dessus les émanations et les bruits confus, un message arriva au niveau télépathique.

— « Ici le capitaine Ericsson, Félix. *Que personne ne bouge !* Vous êtes en danger si vous vous évadez maintenant ! Je suis de votre côté... »

Le choc fut trop violent pour Félix. Cette fois il s'écroula en un petit tas de fourrure dépourvu de nerfs et dériva loin de la cloison.

Par le hublot d'observation directe, le capitaine Ericsson examinait une étoile qui brillait comme un merveilleux saphir sur un fond de poussière d'argent. Leur pays. Il avait presque l'impression

de le voir se rapprocher. Souriant, il caressa le chat perché sur son épaule et qui suivait son regard avec sérénité.

— « Heureusement que tes amis n'ont pas débarqué sur cette première planète, Félix, » fit-il, songeur. « Avec ce virus, ils n'auraient pas résisté une semaine. Mais ils devraient bien se débrouiller sur le monde que nous leur avons choisi. Pas de vie animale proprement dite, mais une vie végétale semi-intelligente qui les empêchera de devenir trop paresseux. A moins que... »

A moins que la gravité de leur nouvelle planète ne cause un revirement du Changement qui s'était produit dans l'espace, songeait-il. Lui-même ignorait si le manque prolongé de pesanteur en était la raison ou s'il s'agissait de quelque mystérieuse radiation émise par leur étoile d'origine, le Soleil. Voilà pourquoi Félix avait décidé de rester à bord du vaisseau. Un chat au milieu d'une colonie de souris et de cobayes en train de dégénérer... Ce n'était pas une idée plaisante à envisager.

En s'adressant aux autres dans la pièce, l'être colossal qu'était devenu le capitaine Ericsson employait la parole. Ils se placeraient en orbite autour de la Terre dans trois jours et il tenait à se réhabituer à communiquer autrement que par télépathie. Il déclara : « Nous n'allons plus aimer la Terre, bien qu'elle soit notre monde. Nous l'avons... dépassée. Le Changement qui s'est manifesté en nous autres humains, avec nos structures cervicales plus complexes, a été terriblement lent... il nous a fallu près de deux ans pour atteindre notre développement maximum. Mais Félix que voici, et qui nous considère comme les demi-dieux, est incapable de se rendre compte à quel point de maturité nous sommes arrivés. » Il s'interrompit, l'air grave, en secouant la tête. « Non. Il est de notre devoir de signaler les planètes habitables que nous avons relevées, le Changement qui s'est produit dans l'espace, tout. Et ils désireront que certains d'entre nous se soumettent à des tests psychologiques. Mais nous n'aimerons pas la Terre. Sur Terre, on hait, on exerce des violences, on se fait la guerre. On... *on tue.*

» Je crois donc que nous souhaiterons tous repartir dans le plus bref délai possible... »

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : The conspirators.



titres disponibles :

8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga
11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
12 - JACK VANCE - La machine à tuer
13 - HENRY KUTTNER - Les mutants
14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres
17 - PHILIP JOSÉ FARMER - Cosmos privé
18 - SARBAN - Le son du cor
19 - EDMOND HAMILTON - La vallée magique
20 - GORDON R. DICKSON - Dorsai
21 - ROGER ZÉLAZNY - L'île des morts

titres à paraître :

22 - L. SPRAGUE DE CAMP - Zeï
23 - KEITH LAUMER - Les Mondes de l'Imperium
24 - GORDON R. DICKSON - Pour quelle guerre...
25 - H. BEAM PIPER - Kalvan d'Outre-temps
26 - JACK VANCE - La planète géante
27 - L. SPRAGUE DE CAMP - La main de Zeï

Pour commander les précédents titres
ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

galaxie/bis

bulletin d'abonnement :

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador - Paris 9e

nom ....

prénom ....

adresse ....

Je souscris { un réabonnement / un abonnement aux six prochains volumes à paraître dans la collection Galaxie-Bis, contre la somme de 37,50 F (Etranger : 40,50 F).
Mon abonnement devra débuter avec le numéro ....

Je règle par (cocher la case correspondante)

☐ mandat-poste ☐ chèque bancaire joint ☐ virement au C.C.P. 31.529.23 La Source

Pour la Suisse : FS 31,40 M. Vuilleumier, 56 bd de St-Georges GENEVE - C.C.P. 12.6112.
Pour la Belgique : FB 362 M. Duchâteau, 196 Av. de Messidor BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41.

galaxie/bis

bon de commande

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador - Paris 9e

nom ....

prénom ....

adresse ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Galaxie-Bis :

- ☐ **8 — DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3**
- ☐ **9 — ROBERT SHECKLEY - Oméga**
- ☐ **11 — PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure**
- ☐ **12 — JACK VANCE - La machine à tuer**
- ☐ **13 — HENRY KUTTNER - Les mutants**
- ☐ **14 — JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga**
- ☐ **15 — PHILIP JOSE FARMER : Les portes de la création**
- ☐ **16 — WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres**
- ☐ **17 — PHILIP JOSE FARMER : Cosmos privé**
- ☐ **18 — SARBAN - Le son du cor**
- ☐ **19 — EDMOND HAMILTON : La vallée magique**
- ☐ **20 — GORDON R. DICKSON - Dorsai**
- ☐ **21 — ROGER ZELAZNY - L'île des morts**

Chaque volume : 7 F. (Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)

JEAN-PIERRE

ANDREVON

Le temps du grand sommeil

Jean-Pierre Andrevon, pris à partie dans notre courrier des lecteurs de ce mois, risque de se faire encore de nouveaux ennemis avec ce récit. Il s'agit en effet d'une politique-fiction, située dans notre pays et dans un avenir proche qui est la projection de notre présent ; il s'agit aussi de ce qu'on pourrait appeler un « fragment d'autobiographie future ». Dans le petit monde des amateurs français de SF, Andrevon semble actuellement déranger beaucoup de gens. On lui reproche d'être devenu professionnel avec une rapidité insolente en sortant des rangs du fandom (mais, sous prétexte qu'on a débuté dans les fanzines, est-on condamné à y écrire toute sa vie ?). On lui reproche de produire trop et trop vite, donc avec une part de déchets (mais n'est-ce pas ce qu'ont fait bien des auteurs américains lors de leurs premières armes ?). On lui reproche d'organiser pour décembre prochain, à Grenoble, un mois de la SF alors que d'autres que lui seraient plus qualifiés (mais mieux vaut un néophyte actif et remuant que des spécialistes qui vivent sur leur réputation et sont endormis dans leur routine). On lui reproche enfin (et là, c'est la tare ineffaçable, le péché originel) de trop afficher ses préférences idéologiques. Pour une fois, je prendrai position personnellement à ce sujet. Je suis loin d'être d'accord avec toutes les opinions d'Andrevon, mais cela m'est complètement égal. Je ne pense pas faire de Fiction *une tribune en le laissant libre de s'y exprimer. La SF est synonyme d'ouverture d'esprit et doit donc refuser les censures. Et, dans une revue qu'on accusait naguère encore d'être une chapelle littéraire, un Andrevon n'a-t-il pas un rôle salubre ?*

A. D.

DERRIÈRE les verres épais de ses lunettes, les yeux globuleux et divergents de Jean-Paul Sartre se voilèrent, s'éteignirent tout à fait. Il était tombé le buste sur son bureau, alors qu'il était en train d'écrire un éditorial pour un polizine ; quelques feuilles avaient volé sur le plancher, soufflées par la brutale compression de l'air que le corps de l'écrivain avait produit en s'affaissant. Quelques secondes plus tôt, Sartre avait senti une petite piqûre, quelque part dans son dos ; mais il n'y avait pas pris garde. Il travaillait le dos à la fenêtre, et la fenêtre était ouverte. C'était la fin de l'été, il y avait du soleil, il faisait beau et chaud. L'objet qui avait pénétré sous l'omoplate droite de Sartre, perçant son blouson de laine, sa chemise et son tricot de corps, avait été tiré d'une fenêtre de l'immeuble d'en face, à l'aide d'une carabine spéciale à air comprimé munie d'une lunette de visée : une arme de tueur discret. La carabine lançait des aiguilles creuses en glace de méthane ammoniaqué, longues de quelques millimètres ; une fois dans la chair, l'aiguille fondait rapidement, libérant un poison dérivé du curare mais chimiquement instable. Aussi ne restait-il sur le corps des victimes aucune trace d'une violence quelconque, et la mort, pour peu que le médecin légiste n'y regardât pas de trop près (et on ne regardait *jamais* de trop près), passait tout naturellement pour avoir été causée par un accident cardiaque. Le processus était très au point ; sur Sartre, cela avait parfaitement marché et il n'était pas, et de loin, le premier à en avoir été la victime.

Mais l'écrivain ne pouvait plus épiloguer sur cette stratégie de l'attentat politique dont il avait cependant pressenti la montée ; écroulé sur son bureau, il ne lui avait pas fallu plus de onze secondes pour que son être se fonde dans le néant. Deux ou trois feuillets couverts de son écriture pointue mais régulière étaient tombés, épars, sur le plancher. L'un d'eux n'était rempli que sur un tiers de sa surface ; la dernière phrase, inachevée, commençait ainsi :

« L'existence d'une pensée révolutionnaire, même si elle ne s'appuie sur aucune ligne théorique préexistante, reste latente au sein d'une minorité (ou plutôt d'un ensemble de minorités) qui, plus dure se fait sentir l'oppression extérieure, plus radicalement se... »

Mais Sartre n'avait pas pu matérialiser plus avant sa pensée, qui resterait désormais à jamais inachevée, en suspens. Son combat était terminé. Le groupe qui éditait le polizine clandestin, ronéotypé,

tiré à cinq cents exemplaires, attendrait longtemps le dernier article du plus lucide témoin de son temps...

Plus de trente ans auparavant, dans un livre intitulé *L'écume des jours,* Boris Vian avait déjà assassiné Jean-Paul Sartre, pour rire. Mais les temps n'étaient plus à la plaisanterie : cette fois, Sartre avait été tué pour de bon.

Trois candidats seulement se présentaient aux élections présidentielles qui allaient avoir lieu par référendum national : le candidat de la Majorité, celui du Centre Radical, celui du Centre Socialiste. Sur les affiches de propagande électorale en couleurs qui ornaient les murs de Paris et de la France entière, le visage du candidat de la Majorité attirait particulièrement l'attention par son aspect paternel d'autorité réfléchie mais indulgente ; le pli de ses cheveux, les couleurs de sa cravate, le nombre de rides au front, la direction du regard, la courbe de son sourire, tout avait été méticuleusement mis au point par l'orchestre d'ombre qui avait harmonisé la musique de sa campagne. Les photos des deux autres candidats, par contre, sans être spécialement floues, se fondaient dans une grisaille sans relief, où seuls se remarquaient quelques traits qui accusaient un défaut soigneusement mis en valeur : l'un était trop jeune, l'autre semblait fort sénile ; l'un grimaçait imperceptiblement alors que le regard de l'autre fuyait avec ostentation ; la tenue du premier fleurait le négligé alors que celle du second respirait une gourme de mauvais aloi. Pour eux aussi, l'orchestre invisible avait joué sa musique en sourdine, sélectionnant avec soin les fausses notes à glisser dans la partition. Les apparitions télévisées des candidats reflétaient en les grossissant ces traits distinctifs, et il n'était pas jusqu'au timbre de leur voix qui ne séparât la bonne parole de la mauvaise : franc mais d'un calme serein chez l'élu de la Majorité, il se nuançait de subtiles discordances chez ses adversaires. Quant au programme respectif des candidats, on n'aurait su à vrai dire leur trouver des différences bien marquées, à supposer que quelqu'un les eût lus avec attention.

Mais qui se serait soucié de le faire ?

Jean-Pierre A. le faisait ; son intérêt pour la politique l'y poussait, mais aussi et surtout ses fonctions de chroniqueur politique pour le dernier hebdomadaire qui, bien que bourgeois d'essence et de facture, était l'ultime manifestation d'une presse dite d'opposition : *L'Observateur Radical.*

Les liens ténus mais tangibles qui liaient les trois candidats, ne leur donnant qu'une apparence d'adversité politique alors qu'ils n'étaient de toute évidence que les figures antagonistes mais complémentaires d'un ballet minutieusement préétabli pour une unique représentation démonstrative de l'usage de la démocratie, n'avaient pas échappé à Jean-Pierre, pas plus qu'à une minorité d'individus lucides et tous liés par la même impuissance. D'ailleurs, si la méthode était nouvelle dans la pratique, elle ne l'était nullement dans l'imaginaire, puisque Ray Bradbury, dans *Fahrenheit 451*, en avait jeté allusivement les prémisses. On n'échappait jamais à Bradbury.

— « Qu'est-ce que tu dis ? » lança la voix claire de Simone.

— « On n'échappe jamais à Bradbury, » dit Jean-Pierre en relisant pensivement la dernière phrase de son article hebdomadaire.

Il avait écrit :

« On est donc en droit de se demander si le Parti du Centre Radical et le Parti du Centre Socialiste sont composés de marionnettes ou de soldats de plomb. Dans le premier cas, il reste à savoir pour combien de temps encore on en tirera les ficelles ; dans le second, nous les verrons remisés dans leur boîte sitôt l'élection terminée, avec les résultats qu'on devine. »

Jean-Pierre hocha la tête. Un rayon de soleil jouait sur son papier. Qui lirait sa prose ? Le tirage de *L'Observateur* avait chuté vertigineusement. Et même... que pouvaient quelques pages imprimées noyées dans le lait nauséabond que déversaient chaque jour plus abondamment les deux mamelles rebondies de la répression et de la censure ?

Jean-Pierre pianota sur son papier. Simone était apparue sur le pas de la porte du bureau. « Qu'est-ce que tu disais, au sujet de Bradbury ? »

— « Rien du tout, » soupira Jean-Pierre. « Rien du tout. »

— « Je croyais qu'il était mort... » fit sa femme d'un ton absent.

Jean-Pierre ne répondit pas. Il se leva, plia en deux la feuille qu'il venait de taper recto-verso et la mit dans la poche de son veston. Puis il prit une enveloppe déjà cachetée et timbrée et, la gardant à la main, il franchit la porte, entraînant au passage Simone dont il avait pris l'épaule dans son bras. « Je vais porter mon papier au journal, » dit-il en souriant machinalement.

— « Qu'est-ce que c'est que ça ? » fit Simone en désignant la lettre d'un coup de menton.

— « Mais rien... Juste un article pour un polizine. »

— « Ah ! tu vois bien : tu en écris encore... »

— « Mais non ! Enfin... juste un de temps en temps. »

— « Tu perds ton temps, ça ne te rapporte rien, et tu finiras par avoir des ennuis. »

— « Penses-tu ! » grogna Jean-Pierre avec un mouvement de la tête.

Dans le hall, François, huit ans, jouait avec des soldats en plastique. Jean-Pierre effleura de la main, au passage, ses cheveux très noirs qui tombaient en frange sur son front, et il sortit. Depuis la naissance de Cristelle, Simone avait abandonné tout effort de réflexion politique, tout engagement intellectuel. Cette démission attristait Jean-Pierre, mais il ne possédait pas lui-même assez d'énergie et de rigueur doctrinale pour lui insuffler l'esprit, la conscience juste qui lui auraient permis de surnager. D'ailleurs Simone ne suivait-elle pas le courant, comme tout le monde, et comme Jean-Pierre en personne ? Qu'est-ce que je fais, moi ? pensait-il. Qu'est-ce que je fais, à part mes petits articles dans un journal récupéré sitôt imprimé ?

Jean-Pierre remuait souvent les mêmes problèmes, se posait souvent les mêmes questions. Mais il entendait toujours la même réponse : il ne faisait rien, ou plutôt il en faisait de moins en moins, il était comme tant d'autres, il se laissait glisser.

Bien sûr, il y avait les polizines — on pouvait aussi orthographier polyzines — auxquels il lui arrivait encore de collaborer... Mais il le faisait sans risque, sans militer vraiment, matériellement : ce n'était pas lui qui tournait la ronéo, qui courait avant l'aube glisser les feuillets dans les boîtes aux lettres, ce n'était pas lui qui risquait l'arrestation, la question, l'emprisonnement. Lui, il se contentait d'écrire, de loin, au chaud, il avait la place confortable de l'intellectuel.

Jean-Pierre fit quelques pas sur le trottoir. La tache jaune de la boîte aux lettres se détachait à une dizaine de mètres, à l'angle de la première rue. Il serra la lettre dans sa main. Comme c'est bien de faire ton examen de conscience, scribouillard ! grinça un rouage à l'intérieur de son crâne. Tu le fais tous les jours, et ça t'avance à quoi ? couina un deuxième rouage. Eh ! tiens, à lui donner bonne conscience, à ce minable ! susurra un troisième rouage. Pauvre con ! conclut avec un ronronnement désabusé une dernière ferraille. Jean-Pierre glissa la lettre dans la fente. Voilà ! Il avait écrit... Bah ! Qu'importe ce qu'il avait écrit. Il se retourna.

Un homme, négligemment appuyé au mur de l'immeuble, le regardait. Jean-Pierre le fixa quelques secondes, le diaphragme oppressé par un léger signal d'alarme. Est-ce qu'il serait surveillé ? Mais l'homme avait détourné la tête et regardait autre chose. Jean-Pierre s'éloigna, indécis, troublé. Allons ! Il se mettait à avoir peur des ombres, maintenant ? Pourquoi le surveillerait-on ? Il était journaliste, il écrivait dans un journal de gauche parfaitement légal. Et puis... ce n'était tout de même pas le fascisme !

Mais il reçut un second choc en passant devant un kiosque à journaux, lorsqu'il vit l'affichette de présentation du *Monde-Soir* annoncer la mort de Sartre. Jean-Pierre s'arrêta pile, se pencha sur la feuille. Sur une petite colonne, serrés entre les gros titres concernant les élections, il y avait simplement ces quelques mots :

MORT DE JEAN-PAUL SARTRE

L'écrivain a été emporté par une crise cardiaque

— « Merde ! » souffla-t-il entre ses dents.

Quelque chose lui passa devant les yeux, peut-être les brumes fugitives de larmes à venir. Beaucoup d'écrivains, de journalistes, de militants, étaient morts depuis quelques années. Une vraie épidémie... pour laquelle les révolutionnaires que fréquentait Jean-Pierre étaient bien certains d'avoir découvert le virus responsable. Cependant Jean-Pierre n'avait jamais ressenti plus qu'un étonnement crispé, qu'une vague inquiétude. Mais Sartre ! C'était sa jeunesse, c'était l'apôtre, le guide ; c'était en quelque sorte le symbole invulnérable de la droiture politique, de la lucidité, du courage intellectuel, de l'engagement quotidien. Et maintenant... qui restait-il pour porter le flambeau, qui restait-il dont on pût dire : lui, au moins... ?

Jean-Pierre reprit sa marche, le front baissé, la cervelle vide, Le soir avait brusquement fraîchi, ou peut-être était-ce une sensation toute subjective. En atteignant le bout du boulevard Saint-Michel, il n'eut même pas le réflexe habituel de jeter un coup d'œil sur la laverie automatique qui, depuis deux ans, avait remplacé la librairie « La Joie de Lire ».

Jean-Luc Godard regardait à travers les verres fumés de ses lunettes la lumière des phares qui se précipitait droit sur lui, puis se brisait en éclats coupants et s'éparpillait en mille paillettes sur

le pare-brise, avant d'être avalée à l'arrière de la voiture par la nuit hachée de pluie. Rivé à son volant, François n'avait pas ouvert la bouche depuis une heure. Il était tard. Quelle heure au juste ? Godard n'en savait rien et n'en avait cure. Après la projection de son film *Dialectique d'un combat*, dans cette petite salle clandestine de Grenoble, il avait dû discuter plus de deux heures avec les étudiants marxistes-léninistes qui l'avaient invité. Mais Godard ne s'en plaignait pas, au contraire : un film n'est complet, ne se justifie en tant que travail créatif, que s'il est prolongé par un travail de réflexion, puis par l'action elle-même engendrée par la réflexion, et qui peut être, pourquoi pas, l'élaboration d'un nouveau film. La dialectique, c'est comme une bande de Mœbius finalement : ça n'a ni commencement ni fin, ni envers ni endroit...

Jean-Luc Godard se retourna impulsivement ; sur le siège arrière de la voiture, les deux camemberts un peu rouillés des bobines 16 étaient toujours là, tressautant légèrement au rythme du moteur. Les seize cents mètres de film représentaient près de deux ans d'un travail souvent dangereux au sein des différents mouvements de libération de plusieurs républiques d'Amérique latine. Et puis il y avait le développement — dans un labo clandestin ; et puis le montage — dans sa chambre, sans moritone bien sûr, simplement avec une enrouleuse à manivelle ; et enfin ce travail harassant de commis voyageur en idéologie sur pellicule...

Mais le danger ne comptait pas. Le travail, la fatigue, l'effort de chaque jour, chaque heure; ne comptaient pas. Seul le résultat comptait : la longue marche vers la révolution. Godard se renversa contre le dossier de son siège, passa une main aux doigts longs et fins sur son crâne maintenant complètement chauve. Ce soir, ils étaient onze à regarder son film. C'était peu. Mais le nombre n'importait pas tellement. Il fallait que le travail soit fait, et il avait été fait : c'est tout. Dans une autre ville, il y aurait plus de monde. Dans une autre ville... une autre fois. Peut-être demain.

Le ronronnement sourd du moteur le berçait. Il se retourna encore une fois vers les bobines, fixa une seconde, au passage, le profil aigu et muet de François. C'était un bon conducteur. Un gars solide. Un bon militant. Seulement... ce n'était pas exactement le genre d'homme à qui on pouvait parler du front gauche de l'art, de l'effet de suture, de la parenthèse et du détour, du degré zéro de l'écriture cinématographique. François avait-il jamais vu un film de Vertov ? Ou même d'Eisenstein ?... Mais cela non plus n'avait pas la moindre importance. Tu raisonnes encore comme un intel-

lectuel bourgeois. François fait son travail, mieux que tu ne fais le tien. Voilà ce qu'il fallait dire.

Les yeux fixés sur le défilement sombre de la route où les phares se faisaient maintenant rares, Jean-Luc Godard laissa la nuit l'enrober.

L'exclamation de François et le brusque coup de volant à droite le tirèrent de sa méditation. Il entendit : « Le salaud, il me... », puis le cisaillement déchirant d'un coup de frein bref et le hurlement métallique des tôles enfoncées se mêlèrent presque instantanément à la voix coupée net. Godard sentit que la voiture basculait en avant, et il eut conscience d'une chute au sein de l'obscurité compacte. Tassé contre son siège par l'effet d'inertie, Jean-Luc Godard n'eut pas un clignement de paupière. Impassible, les bras croisés sur sa poitrine, il revit en un éclair ce plan d'*Alerte au sud*, un bien mauvais film des années 50 réalisé par Jean Devaivre, où l'on voyait Eric Von Stroheim, le visage de pierre, plonger dans l'océan aux commandes de son avion. Mais, comme chez Cocteau, en lui le rêve et la réalité ne firent plus qu'un : après avoir fracassé le mince parapet d'un pont, la voiture de Godard, déviée de sa route par la queue de poisson d'un véhicule mystérieux, venait de s'écraser d'une hauteur de cent mètres dans le lit d'un affluent de la Saône.

Le corps du cinéaste fut éjecté de la voiture à une vitesse prodigieuse. On le retrouva au matin, ses lunettes à verres fumés tombées non loin de lui. Elles n'étaient même pas ébréchées.

Le candidat présenté par la Majorité avait été élu au premier tour. Il avait recueilli 87,3 pour cent des suffrages exprimés. Jean-Pierre A. n'en avait pas été étonné. Simone, sa femme, lui avait dit que de toute façon, l'espoir d'une révolution ayant disparu définitivement (« Momentanément, » avait corrigé Jean-Pierre), autant valait que la Majorité fût solidement implantée : ou elle se démasquerait rapidement — par le fait même de son apparente solidité — en accentuant sa politique de classe, et alors le peuple reprendrait conscience et combativité, ou bien elle accentuerait ses efforts de réformisme social, et ce serait toujours ça de gagné : la Suède, ce n'était pas si mal après tout...

Jean-Pierre n'avait rien répondu. Il était dégoûté, dérouté. L'exercice de la dialectique verbale lui était devenu d'une difficulté pres-

que insurmontable. Les grandes voix s'étaient tues les unes après les autres ; celles des petits militants se faisaient rares, étaient étouffées peu à peu. Où s'informer, maintenant ? Qui suivre, qui écouter ? Le silence se faisait de plus en plus pesant dans les rangs de ceux qui étaient, il n'y avait pas si longtemps, l'opposition, la gauche, le gauchisme. Après les événements de septembre 73, le Parti Communiste avait été déclaré illégal, dissous, *L'Huma* avait cessé de paraître. Les nombreuses feuilles trotskystes ou maoïstes l'avaient déjà précédé dans le néant de la censure. Il ne restait que les polizines et puis... *L'Observateur Radical.* Il avait dû arriver, d'ailleurs ; l'heure du courrier était passée depuis longtemps. Est-ce qu'ils avaient mis quelque chose sur Sartre, au moins ? Jean-Pierre avait téléphoné au journal quelques jours plus tôt pour demander au rédacteur en chef s'il n'avait pas besoin d'un papier sur l'écrivain, mais on lui avait répondu que quelqu'un d'autre s'en occupait, qu'il ne fallait pas, de toute façon, faire du culte de la personnalité. Pourtant, avec la disparition de Sartre... Jean-Pierre soupira, descendit à la boîte. *L'Observateur* n'y était pas. Etonné, il poussa une pointe jusqu'au kiosque à journaux le plus proche ; la femme qui le tenait, que Jean-Pierre connaissait bien pour lui parler souvent, lui dit que *L'Observateur* n'était pas arrivé aujourd'hui, elle ne savait pas pourquoi. Maussade et inquiet, Jean-Pierre remonta chez lui. Il y avait réunion du comité de rédaction l'après-midi même, il verrait bien, ce n'était pas la peine de téléphoner.

Mais, naturellement, quelque chose ne tournait pas rond au journal depuis plusieurs mois déjà. *L'Observateur Radical* se déradicalisait lentement mais sûrement, avec l'impassibilité innocente mais inébranlable des machines kafkaïennes. Y avait-il vraiment des pressions qui s'exerçaient au niveau du groupe, ou bien une sorte d'autocensure diffuse minait-elle la rédaction en chef ? Il était difficile de le savoir avec précision. L'esprit de camaraderie, l'esprit d'équipe se corrodaient inéluctablement, les gueules des journalistes se fermaient, les conversations tarissaient. On allait poser son article et on repartait, les corrections au marbre échappaient aux rédacteurs, il ne restait plus rien de l'ambiance chaleureuse qui avait survécu un temps à septembre 73. Depuis quelques mois, certains des articles de Jean-Pierre avaient été retouchés dans son dos ; le comble avait été atteint la semaine précédente, où son article sur les élections avait subi une mutation qui le rendait méconnaissable. La dernière phrase, notamment, était devenue :

« Il apparaît maintenant nettement que le Parti du Centre Radi-

cal et le Parti du Centre Socialiste ne sont plus que des marionnettes agissant avec aveuglement et automatisme dans l'ombre portée du Parti de la Majorité auquel ils n'ont plus à opposer qu'un verbalisme stérile : l'élection de dimanche, dont les résultats ne font pas de doute, les relégueront une fois pour toutes dans les oubliettes de l'histoire, ou les verront enfin se fondre harmonieusement avec la Majorité. »

On ne pouvait mieux faire !

Et il n'avait même pas protesté...

Jean-Pierre mangea sans appétit ; après son café, il embrassa Simone sur le front et François et Cristelle sur les joues, puis il sortit. Il flâna longtemps dans les rues dorées par le soleil de ce début d'automne, avant de se décider à pousser la porte du journal. Lorsqu'il rentra, un peu après dix-huit heures, Simone lui trouva une mine creuse, un air soucieux.

— « Il n'y a plus d'*Observateur Radical,* » répondit-il à sa question.

Simone, qui était en train de corriger quelques lignes d'écriture de François, le regarda sans paraître comprendre, la bouche entrouverte et les yeux largement fendus.

« On nous a annoncé ça à la réunion, » dit Jean-Pierre d'une voix lasse. Il se laissa tomber sur le canapé du living, tira une cigarette d'un paquet de Caporals, l'alluma, aspira, rejeta une longue bouffée bleue. « C'est Jean lui-même qui nous l'a annoncé. La situation politique a changé, l'opposition parlementaire est morte, il faut repenser à fond l'orientation d'un journal d'opposition... Voilà en gros ce qu'il nous a dit. Tu comprends ce que ça veut dire ? »

— « Mais alors qu'est-ce que tu vas faire ? »

Jean-Pierre se concentra sur sa cigarette. « Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Attendre... » Il haussa les épaules. « Jean nous a affirmé que le journal reprendrait dans quinze jours ou trois semaines, avec un autre titre et une nouvelle formule. Lui, je ne crois pas qu'il restera. Il avait l'air complètement lessivé... » Il secoua la tête. « 87 pour cent des voix... Ils sont les patrons maintenant, tu comprends ? Tu vois, il n'aura pas fallu attendre longtemps... »

— « Mais qu'est-ce que tu comptes faire, *toi* ? » insista Simone.

— « On doit être convoqués individuellement pour former la nouvelle équipe. En principe, tout le monde devrait être repris. Mais en filant doux, je suppose : il faudra chanter à la gloire du régime... »

— « Et c'est ce que tu feras ? »

— « Qu'est-ce que tu voudrais que je fasse ? Que je cherche une place de représentant en machines à coudre ? Et puis tu sais, moi... Je dois être pas mal repéré : chroniqueur de politique intérieure, je me vois mal parti. »

Ils restèrent ensuite silencieux jusqu'à l'heure du repas, pendant lequel ils apprirent, par un flash télévisé de huit secondes, la mort de Jean-Luc Godard dans un accident de voiture.

La porte de la cellule s'ouvrit et deux hommes entrèrent, deux hommes en uniforme de gardien, sensiblement du même âge, bien que l'un fût un ancien dans la maison alors que l'autre commençait sa première semaine de service. Le nouveau venu portait un plateau où se trouvait l'ordinaire de midi du prisonnier, une soupe claire dans laquelle nageaient de vagues rognures de viande, un petit morceau de tomme, un morceau de pain et une carafe d'eau. Les deux hommes avaient chacun dans un étui de ceinture un pistolet automatique dont la crosse n'était pas gainée. Mais le prisonnier était un pacifique : à l'entrée des gardiens, il leva simplement vers eux son beau visage émacié qui gardait encore dans ses plis le souvenir d'anciens coups, d'anciennes tortures peut-être, et il salua les arrivants d'un sourire.

— « On t'apporte ta soupe, » dit le plus ancien des deux gardiens. « Et puis je te présente Flandrin ; c'est un nouveau. Tu le verras souvent. Moi, je vais bientôt passer dans un autre quartier. Je suis pas assez dur avec les politiques, il paraît ! » Il eut un sourire incertain. « Mais t'en fais pas au sujet de Flandrin ; c'est un bon gars... »

Le gardien frappa sur l'épaule de son collègue, mais le visage du nouveau resta maussade, comme s'il avait tenu à démentir par son expression les paroles rassurantes de son aîné. Le prisonnier se leva, étira son grand corps maigre, ramena en arrière ses cheveux longs, encore drus, bien qu'ils fussent d'un blanc éclatant. Il prit le plateau des mains du gardien, alla le poser sur sa paillasse et se retourna, tendant une main large ouverte à son futur geôlier, son visage franc et pur strié des rides du sourire.

Le nommé Flandrin hésita, consulta son collègue du regard, puis consentit à tendre une main molle au prisonnier, qui la serra dans une poigne robuste. Ensuite le prisonnier avala son léger repas sous l'œil des gardiens : c'était le règlement, il ne fallait pas qu'il puisse subtiliser quelque chose ou qu'il tente de mettre fin à ses

jours ; mais cela, le prisonnier n'y songeait certes pas. Quand il eut fini de manger et que les deux gardiens furent repartis, claquant la lourde porte en bois dans son chambranle de pierre, le prisonnier commença à marcher de long en large dans son étroit cagibi, pensant aux pièces qu'il aurait voulu monter, aux films qu'il aurait voulu faire, notant dans un coin de son cerveau quelques lignes à ajouter à l'un ou à l'autre des livres impossibles qu'il aurait pu écrire. Cela allait faire deux ans qu'il était en prison, qu'il voguait de cellule en cellule dans la mer d'obscurité du monde concentrationnaire. L'enclos : la réalité était-elle pire, finalement ? Non. Pas pour lui, en tout cas. Au début, bien sûr, ç'avait été dur. Mais maintenant on le laissait à peu près en paix. Simplement, il était toujours désespérément coupé du monde extérieur ; il n'avait pas de journaux, pas de livre, pas de radio, il n'avait même pas le droit d'écrire : c'était le règlement. La réalité lui parvenait cependant, fragmentaire, déformée, en pointillés, au hasard des conversations avec un gardien plus accommodant que les autres. C'était peu, mais c'était suffisant pour qu'il se rende compte que son pays n'avait pas subi des bouleversements bien voyants, et cette léthargie dans l'oppression faisait reculer à l'infini le jour de sa libération. La technique était beaucoup plus insidieuse, beaucoup plus redoutable, et les effets s'en manifesteraient à la longue à une profondeur tragique : car ce n'était pas tant la liberté apparente qu'on mettait sous le boisseau, c'était — oh ! il ne prenait pas ça pour lui ! — c'était l'intelligence...

De l'autre côté de la porte, les deux gardiens dialoguaient. Le temps passe lentement dans une prison ; aussi lentement pour les geôliers que pour leurs pensionnaires.

— « C'est encore un de ces foutus intellectuels ? » demandait le nouveau venu.

— « Bien sûr, mais c'est un type sympa, » répondit l'ancien.

— « Ouais... Ils nous prennent tous pour de la merde. »

— « Non, non, pas lui, tu sais... J'ai discuté plusieurs fois avec lui. Il dit qu'on est comme des ouvriers. Qu'on fait ça parce qu'on a été aiguillés dans cette voie malgré nous, à cause du chômage ou d'autre chose. Qu'on est... comment il appelle ça, déjà ? Aliénés. Oui, qu'on est aliénés. C'est pas con, tu sais, ce qu'il dit... »

Le gardien hocha la tête. Son nouveau collègue fronça les sourcils. Oui. Aliénés. Mon cul ! Tous pareils, ces intellectuels. Des conneries. Mais moi, je ne m'en laisserai pas conter. Je viens de

l'armée, moi ! J'en ai maté de plus coriaces. On ne m'a pas au baratin. Non, monsieur ! C'est comme ça ! Oui, monsieur !

— « Et comment il s'appelle, ce type ? » fit au bout d'un moment le nouveau gardien.

— « Armand Gatti, » répondit son compagnon.

En marchant, ils étaient arrivés devant la cellule de Maurice Clavel.

Jean-Pierre A. s'était remis au roman qu'il avait commencé trois ans auparavant et qui n'avançait que par sursauts convulsifs, des sursauts qui se faisaient d'ailleurs de plus en plus rares et dont l'amplitude s'atténuait d'autant ; c'était un roman intitulé ironiquement *La fin de la répression*, et qui avait trait aux événements de septembre 73, décrits dans une optique qui était sensiblement celle des trotskystes, parce que Jean-Pierre avait été pendant plusieurs années sympathisant des mouvements se rattachant à la 4e Internationale. Mais maintenant que ses amitiés s'étaient noyées dans le naufrage des mouvements révolutionnaires, maintenant que les journaux avaient disparu, il ne savait plus exactement ce qu'était le trotskysme ni même ce qu'il avait signifié, pas plus en 27 qu'en 68 ou en 73. Aussi l'idéologie du roman s'étiolait-elle de concert avec sa matière ténue. D'ailleurs, pensait Jean-Pierre, qui publierait ça, aujourd'hui ?

Une dizaine d'années auparavant, Jean-Pierre A. avait écrit un autre roman, à propos des événements de mai 68, qui s'appelait *Après une révolution manquée* ; publié avec beaucoup de réticences, il s'était vendu plus que modérément. Aussi n'avait-il pas beaucoup de cœur à son nouvel ouvrage.

Un mardi, douze jours exactement après la fameuse réunion à *L'Observateur Radical*, on sonna à sa porte. Il était quatre heures de l'après-midi, François était à l'école, Simone était sortie avec Cristelle. Il faisait gris dehors, presque froid. Jean-Pierre alla ouvrir, deux hommes qu'il n'avait jamais vus, en pardessus léger, cravate et chapeau, se tenaient sur le seuil. « Flics ! » pensa-t-il avec un coup au cœur. L'un des hommes souleva son chapeau. « Monsieur Jean-Pierre A. ? » s'enquit-il avec un sourire qui était un modèle de cordialité.

L'écrivain acquiesça. Le sourire de l'homme s'incurva encore. « Je me présente : Anatole Dauman. Voici mon collègue, Fernand

de Teil. Nous faisons partie de la nouvelle équipe directrice de *L'Observateur Impartial*. Oui... » (moue satisfaite) « c'est le nouveau titre du journal où vous nous donnez depuis quelques années de si excellentes chroniques. Mais si ! Je vous assure... Nous avons pensé qu'avant que vous réintégriez la rédaction, il serait bon que nous ayons une petite conversation amicale ensemble. Ce n'est pas une formalité ! Il ne s'agit que de faire connaissance... »

— « Ah ! bon, » fit Jean-Pierre avec un rien de sécheresse et d'impertinence dans le ton.

— « Nous entrons ? » L'homme souriait toujours.

— « Mais bien sûr. Excusez-moi... » Jean-Pierre s'effaça, montra d'un geste la direction du salon.

— « Vous semblez troublé, » reprit Dauman d'un ton bonhomme. « Vous ne nous avez pas pris pour des... » Il laissa sa phrase en suspens, fit un geste vague et arrondi, eut un petit roucoulement sec.

— « Mais non, bien sûr... » souffla Jean-Pierre.

— « C'est qu'aujourd'hui, hein, on ne sait jamais... » insista Dauman à mi-voix, avec dans son intonation un air de complicité ironique.

De Teil souriait derrière son dos.

Jean-Pierre ne répondit pas. Il les fit asseoir, servit du whisky.

« C'est bien, chez vous, » fit Dauman en parcourant du regard les murs couverts de tableaux et de dessins. Il s'arrêta — oh ! une seconde à peine — sur une affiche d'un film cubain, croisa les mains, commença. « Comme je vous le disais tout à l'heure, la conception d'un hebdomadaire libre... » (il s'interrompit après le mot « libre », sourit encore, leva un index) « ne peut plus se borner à l'impression systématique de critiques stériles contre les mobiles ou les actes du gouvernement. Il n'y a plus d'opposition, la Majorité a remporté aux élections une victoire écrasante, alors ?... » Il écarta les mains, les joignit à nouveau. « Il faut bien convenir qu'un journal « d'opposition », au sens traditionnel du terme, ne se justifie plus. N'est-ce pas ?... » Un silence. « Mais... » (index dressé) « un journal objectif, qui dit en toute conscience, en toute liberté, ce qui va bien et ce qui va moins bien, répondrait parfaitement au besoin d'informations du public et à la conjoncture politique actuelle... Ne croyez-vous pas ? »

— « Sans doute... » murmura Jean-Pierre.

— « D'autre part, les affaires politiques, avec tout ce qu'elles comportent de routinier, de bureaucratique, d'obscur, intéressent

de moins en moins les lecteurs. Aussi, nous pensons élargir la place réservée aux loisirs, au sport, à la culture surtout — bref, à tout ce qui a trait à la vie quotidienne du citoyen. Voilà en gros quels sont les réajustements qui nous paraissent indispensables à la renaissance de *L'Observateur Impartial*... Alors ! Qu'en dites-vous ? »

— « Ça me paraît défendable. »

Jean-Pierre avait opté pour un ton neutre et une expression attentive. Dauman continua à parler pendant un quart d'heure environ. Jean-Pierre disait « oui », « bien sûr », « naturellement », il buvait son whisky à petites gorgées, fumait cigarette après cigarette, et maudissait la sueur qui lui coulait continuellement des aisselles. L'autre homme, de Teil, ne disait rien. Il avait gardé son chapeau sur la tête, son regard n'exprimait rien, ni sa bouche, ni la façon qu'il avait de croiser les chevilles et les bras en écoutant son compagnon.

— « Votre spécialité était la politique intérieure, n'est-ce pas ? » fit Dauman pensivement, après un silence prolongé.

— « Heu... oui, » dit Jean-Pierre avec gêne.

Dauman promena une main grasse sur son menton. « C'est qu'il y a un problème... » Air désolé. « La rubrique est déjà en main. Eh oui ! Nous avons quelqu'un qui a été placé par les hautes instances de la direction... enfin, vous savez ce que c'est ! » Une moue. « Mais un homme de votre talent a plus d'une plume à son stylo, n'est-ce pas ? J'ai pensé... *nous* avons pensé... à une rubrique littéraire. Vous avez bien publié plusieurs ouvrages, non ? »

— « En effet, oui, il y a longtemps... »

Incidemment : « Et vous n'écrivez rien, en ce moment ? »

— « Non, non. Non, je n'écris plus depuis... plusieurs années. »

— « C'est dommage. Vous aviez, si mes souvenirs sont exacts, un trait acéré. » Sourire. « Mais pour en revenir à cette tribune littéraire ? »

— « Oui, je... je crois que ça m'irait parfaitement. » (Tant mieux, se disait-il, tant mieux : comme ça au moins je n'aurai pas à ramper devant le pouvoir.)

— « Naturellement, vous n'avez rien en train ? »

— « Rien en train ? »

— « Oui ! Pas de collaboration prévue avec un autre journal, une autre revue, ou... » Mouvement de la main.

— « Non, non. Rien. »

— « Evidemment... » (un petit silence) « vous avez des précédents fâcheux. Je veux dire : fâcheux dans l'esprit de la plupart des journaux que l'on publie actuellement ! » Rire. « Bon ! Mais je crois que nous avons assez bavardé. Je compte sur votre présence à la prochaine réunion de la rédaction. Lundi prochain. A l'heure habituelle. Vous voyez : les vieilles coutumes n'ont pas changé... Ça va marcher ! »

Dauman se leva, imité par son compagnon muet. Il fit encore une fois des yeux le tour complet de la pièce, comme s'il y trouvait motifs à admiration, à délectation. « Vous avez vraiment un très bel appartement... Vous avez de la chance : en plein centre ! Je vous assure que je ne suis pas si bien logé. Avec une situation pareille, vous ne devez pas avoir envie de déménager, hein ? » Rire.

— « Non, » fit Jean-Pierre d'une voix si étouffée qu'elle franchit à peine ses lèvres.

Il y eut un bruit clair de verre brisé. Jean-Pierre sursauta, se retourna. En se levant, Fernand de Teil avait renversé un vase qui se trouvait sur la table basse près de son siège. C'était un tube de verre tout simple, long et mince, que Simone aimait beaucoup. En tombant, il s'était brisé en quatre ou cinq grands éclats aigus ; les fleurs rouges dont Jean-Pierre ne connaissait pas le nom gisaient sur la moquette qui absorbait l'eau rapidement.

— « Je suis désolé, » fit de Teil. « C'était un accident. » Il parlait ainsi pour la première fois. Sa voix était basse et légèrement sifflante. « Les accidents arrivent si bêtement, » dit-il encore.

Il y eut un petit silence. Dauman le rompit, portant la main à sa poche, disant : « Nous allons vous rembourser... Nous sommes vraiment navrés. »

— « Mais non, je vous en prie ! » dit vivement Jean-Pierre. « Ça n'a pas d'importance... »

Il poussa ses visiteurs vers la porte du salon. Sur la moquette vert sombre, les pétales détachés des fleurs étaient comme des larmes de sang sur la mousse.

Dans le couloir qui conduisait au hall d'entrée, Jean-Pierre se trouva nez à nez avec Simone, qui était rentrée sans qu'il l'entendît. Elle était debout dans le couloir, immobile, droite, murée dans un silence rigide. Jean-Pierre se demanda depuis combien de temps elle était là, et ce qu'elle avait pu entendre de la conversation.

Les deux hommes la saluèrent, et peu après la porte d'entrée se refermait doucement sur eux.

Jean-Pierre fit face à Simone, la fixa longuement. Simone soutint son regard, mais ils ne se dirent rien.

Il n'y avait rien à dire.

Jean-Edern Hallier sentit qu'on le bousculait... La réunion avait duré fort avant dans la nuit, mais du travail positif avait été fait. Les milles exemplaires de *Front Avancé* avaient été tirés et agrafés, ils seraient déposés avant l'aube par des militants dans les boîtes de mille ouvriers de Renault-Ford. Jean-Edern Hallier était fatigué. La minuterie du hall d'entrée du H.L.M. d'Aubervilliers où il habitait n'avait pas fonctionné. Il fut absolument pris au dépourvu quand le choc le déporta sur le côté ; il heurta le mur, un grognement de protestation monta sur ses lèvres. Mais il n'eut pas le temps de crier. Une poigne rude s'appliqua sur sa bouche, et dans le noir plusieurs paires de mains le saisirent par les bras et par les épaules. Le pinceau d'une lampe de poche brusquement allumée le frappa dans les yeux, l'éblouissant complètement. Une voix gronda : « On l'a ! Attachez-le et bâillonnez-le... » Jean-Edern Hallier sentit qu'une lanière lui entravait les poignets, tandis qu'un morceau de tissu était appliqué en travers de sa bouche et noué sur sa nuque. Il entendit l'homme qui avait déjà parlé dire : « On va s'occuper de toi, mon salaud... » Mais il n'en fut pas particulièrement effrayé. Il pensait : On va me tabasser. Ça ne serait pas la première fois que ça lui arrivait. Il se crispa, dans l'attente des coups. Mais les coups ne vinrent pas. Il lui sembla entendre tinter quelque chose de métallique, puis on le força à s'asseoir, le dos contre le mur, et des mains diligentes lui remontèrent sur le biceps les manches de sa chemise et de son blouson. Il fut étonné, mais il ne comprit véritablement que lorsque l'acier froid de l'aiguille d'une seringue s'enfonça à la saignée de son coude. Il se débattit, rua, mais en vain. Une onde de chaleur passait dans ses veines, remontait vers son épaule, envahissait tout son corps. On lui fit une deuxième piqûre, une troisième. Jean-Edern Hallier eut l'impression qu'il se transformait en une boule de chaleur qui flottait, quelques pas au-dessus du sol. Il pensa encore : Il ne faut pas qu'ils continuent, il ne faut pas... Mais son corps refusait de bouger. Son corps était bien. Et Jean-Edern Hallier cessa rapidement de penser.

Dans les journaux du surlendemain, il y eut quelques petits entrefilets au sujet de sa mort. Celui du *Monde-Soir* titrait :

UN ECRIVAIN SUCCOMBE AUX EFFETS DE LA DROGUE

Quelques lignes suivaient :

« Le corps de Jean-Edern Hallier, qui eut il y a une dizaine d'années une brève carrière littéraire, a été retrouvé dans un terrain vague d'Aubervilliers. L'écrivain avait succombé à un abus d'héroïne, drogue qui, semble-t-il, lui était d'un usage familier.

Jean-Edern Hallier était, depuis quatre ans, sous le coup d'un mandat d'arrêt. Il avait en effet abandonné l'exercice de la littérature romancée pour diriger successivement plusieurs journaux « révolutionnaires » inféodés à des groupements étrangers. Depuis quelques années, avec la disparition de cette presse, il collaborait à un certain nombre de « polizines », nom donné à des opuscules ronéotypés clandestins prêchant en général le désordre et la violence, et dont personne, à vrai dire, ne se soucie beaucoup.

On peut avancer sans faire injure à sa mémoire que la disparition de M. Jean-Edern Hallier ne sera une grande perte ni pour la littérature ni pour la politique. »

Jean-Pierre A. croisa Luc Morin à la sortie d'une réunion du lundi. Il travaillait depuis trois semaines à *L'Observateur Impartial* qui acceptait sans rien en changer ses articles littéraires ; le journal n'était plus pour lui qu'une boîte à lettres où il déposait ses chroniques (il avait entrepris une enquête critique sur les derniers développements du nouveau roman), et cet anonymat dans le travail lui convenait parfaitement.

Morin l'avait accroché par le bras ; le journaliste marchait vite et les yeux baissés, il n'avait pas vu son camarade.

— « Salut, Jean-Pierre ! » fit Morin.

— « Oh !... Salut ! » répondit Jean-Pierre. Ils s'étaient arrêtés au milieu d'un trottoir, dans les courants divergents de la foule. Jean-Pierre regarda à droite et à gauche, puis affronta les yeux clairs de Luc.

— « Il y a longtemps qu'on ne t'a pas vu, » dit Luc. Il portait des jeans et un pull à col roulé, mais Jean-Pierre remarqua qu'il avait fait couper ses cheveux.

— « Tu sais... » commença-t-il. Il ne sut pas comment achever sa phrase, haussa les épaules, fit un geste vague de la main, eut un sourire misérable.

Luc Morin était trotskyste, il dirigeait le polizine où, il n'y avait pas si longtemps, Jean-Pierre envoyait encore des articles. Oui... le dernier datait de deux mois à peine. Et cela semblait si loin, si vieux !

— « J'ai vu que tu écrivais dans *L'Observateur* nouvelle formule... » fit Luc.

— « Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? Il faut bien gagner sa croûte... »

— « Bien sûr. » Un silence. « Mais tu ne vas pas nous lâcher complètement ? C'est dur, en ce moment, mais... »

Un silence. « Tu comprends... » dit Jean-Pierre. Un silence. Il regarde à gauche, puis à droite. « ... je ne sais pas quoi foutre. Des espèces de flics qui sont soi-disant au comité de rédaction sont venus chez moi pour me ficher la frousse. Et ils ont réussi ! Je suis fiché, maintenant. Surveillé. Tu penses bien qu'ils savent que je te faisais passer des papiers. Si je ne file pas droit, au moins pendant un certain temps, je suis viré. Et encore, viré, ça ne serait rien, mais tu sais mieux que moi ce qui se passe... » Un silence. Un sourire triste et fugitif passe sur les lèvres de Luc. « Bien sûr, » reprend Jean-Pierre, « je ne me prends pas pour Sartre. Ils ne me descendraient pas ! Mais tu sais, le moindre petit prétexte, et je peux me retrouver en taule pour je ne sais pas combien de temps. Il y a Simone et les deux gosses, tu comprends... »

Un silence. Jean-Pierre regarde à gauche, puis à droite. Luc surprend son regard. « Bon. Ecoute, je ne veux pas te retarder. Mais... si tu veux encore nous donner un coup de main, tu connais l'adresse. Tu sais, j'ai laissé tomber *Poing Rouge*. Maintenant, j'essaye de faire redémarrer *Front Avancé*, le truc qu'avait lancé le pauvre Jean-Edern. Tu es au courant ? »

— « Pour Jean-Edern ? Bien sûr... Alors tu as viré au maoïsme ? »

— « Tu sais, aujourd'hui, les étiquettes... »

Jean-Pierre hoche la tête. Les étiquettes... Quelle étiquette Luc est-il en droit de lui coller ? Mais Luc n'est plus là. Il est parti dans la foule. Il suit son chemin, chacun a le sien.

Le ministre des Affaires culturelles renversa sa longue carcasse dans l'unité gonflable rouge vif où il pouvait caser à son aise les angles aigus de son corps puis, d'un geste familier, il croisa ses mains sèches à hauteur de son visage. Un sourire, qui

avait les courbes de l'ironie mais n'était plus qu'un réflexe figé une fois pour toutes, plissa ses joues creuses, soulignant ses pommettes hautes. Il considéra son vis-à-vis un instant, mais dut baisser le regard le premier devant les petits yeux sans couleur, enfouis profondément dans des bourrelets de graisse, qui le fixaient avec une dureté et une patience que seules possèdent les vieilles pierres.

— « Vous avez vraiment fait un beau travail, » dit enfin le ministre des Affaires culturelles. « Un travail parfait et... définitif. »

— « Un travail de ce genre n'est jamais définitif, » répondit le ministre de la Police de sa voix lente et sourde.

— « Bien sûr... Bien sûr. Il reste toujours des miettes après le meilleur des festins ! » Content de son trait d'esprit, le ministre des Affaires culturelles émit un rire bref et claquant. « Mais ces petits groupements, ces agitateurs de caves, ces pondeurs de tracts et de polizines... tout ça n'est pas bien sérieux, n'est-ce pas ? Alors qu'après votre tableau de chasse, le potentiel réflexif terroriste du pays a été réduit à néant. Sans que nous puissions prêter au moindre soupçon... » Il leva un long doigt maigre. « Je suis pour ma part très satisfait. »

Le ministre des Affaires culturelles se tut, prit sur la table basse qui le séparait de son collègue plusieurs feuilles de papier mince attachées par un trombone et commença à les parcourir en diagonale, bien qu'il en connût le contenu par cœur. Sur les feuilles, il y avait des noms, des noms, des centaines de noms, tous barrés d'un trait rouge, et chacun suivi d'une série de chiffres qui indiquaient la date d'un décès... prématuré. Noir sur blanc, rouge sur blanc, c'était là le naufrage, l'assassinat de la pensée de gauche, de la pensée radicale, révolutionnaire, qui s'étalait sur quelques feuilles 21 x 29 de papier pelure. Un document saisissant... qu'il eût été bien difficile, justement, de saisir : par-dessus la table basse de formica noir, le ministre de la Police tendit le bras et prit sans douceur les feuilles des mains de son collègue, puis il les plia en quatre et les glissa dans la poche intérieure de son veston.

Les deux hommes n'avaient plus rien à se dire mais ils restaient assis, face à face, soudés par une complicité secrète. On les imagine très bien ainsi, figés dans le temps et dans l'espace par une photographie improbable, ou mieux par un film qui enregistrerait à leur insu leur propre mort au travail, avec *l'écho* sonore et tenace des petits coups de ciseau des secondes claquant

dans le vide de ce bureau discret. La caméra subjective s'éloigne d'eux dans un rapide mouvement de zoom arrière ascendant, on ne voit plus que deux silhouettes grises, tassées sur leur siège, au milieu du pan coupé de la pièce qui, par un savant effet de trucage, paraît voguer toute seule au milieu de l'océan noir du néant.

Le ministre des Affaires culturelles avait été, vingt-cinq ans auparavant, le collaborateur de l'un des écrivains assassinés ; il avait passé un temps pour un homme de gauche, mais il avait rapidement suivi le chemin des honneurs, de la sécurité, le chemin tout droit et bien limpide de la trahison. Le ministre de la Police, lui, n'était rien d'autre qu'un nervi efficace sorti du rang ; il faisait bien son travail et ses antécédents importaient peu.

Deux destins bien différents, deux fonctions bien différentes qui pourtant, à cette heure imprécise, coïncidaient, se fondaient dans la quiétude d'un petit bureau tranquille. Quelques années plus tard, en 1984 exactement, il n'y aurait plus qu'un seul homme, qu'un seul ministère : celui de la Pensée. Jusqu'à ce que, plus tard encore, peut-être... Mais cela nous entraînerait trop loin, dans une autre histoire, dans un autre livre.

Qu'il nous suffise de rester sur cette image éloignée mais très nette encore ; celle de deux hommes face à face dans un bureau, deux hommes épinglés au silence, deux complices, deux frères.

Ecrire, écrire... Quoi qu'aient voulu en dire les plus radicaux des révolutionnaires prompts à fustiger les intellectuels, écrire, c'est déjà une action. Ecrire juste, c'est une part minime, mais indispensable, d'un juste combat. C'est un acte dialectique, qui ouvre sur l'action.

Le pouvoir l'avait compris depuis longtemps. Naturellement, les premières victimes avaient été des hommes d'action, des leaders révolutionnaires : c'était le plus urgent. Ainsi Geismar, Krivine, Carrega avaient-ils été retirés de la circulation.

Mais ce n'était pas suffisant. Il restait tous ceux qui, par leurs paroles, leurs écrits, leurs pièces, leurs films, semaient le trouble dans les consciences. Ceux-là aussi étaient dangereux à la longue : ils pouvaient faire germer le doute, ils pouvaient réveiller, ils pouvaient donner à penser. Leur élimination posait d'autres problèmes. Il fallait être prudent, ne pas se presser. Alors... un accident ici, une mort « naturelle » ailleurs... Non : ce n'était pas si difficile, finalement.

Et le grand silence s'était installé, et le grand sommeil. Les voix accusatrices s'étaient tues, on les avait fait taire. D'autres voix, bien sûr, plus secrètes, plus faibles, plus neuves, murmuraient encore. On ne peut jamais tout à fait tuer l'intelligence ni la conscience. Mais leur laisserait-on le temps de grandir ?

Et le plus terrible, c'est que tout cela s'était fait sans bruit, sans émeute, en douceur. Quelques belles figures étaient encore là, pour donner le change, mais statufiées, immobilisées, neutralisées depuis longtemps, devenues gloires nationales, devenues de marbre : marbre-Aragon, marbre-Mendès-France.

Le Canard Enchaîné était resté lui aussi, image de marque d'une liberté d'esprit défunte, canard muselé, déplumé. Et les petites revues ultra-sophistiquées, noyées dans leur ultra-gauchisme culturel — *Tel Quel, Cinéthique* — que personne ne lisait, qui ne pouvaient faire de mal à personne, étaient encore là aussi, comme Marx et Lénine livrés à la consommation étaient toujours dans les vitrines des libraires. Mais *La Cause du Peuple* ? Mais *Charlie Hebdo* ? Mais *Rouge* ? Mais *Tous* ? Mais *L'Idiot International* ?

On ne parlait plus de bidonvilles, et par là même ils cessaient d'exister. On ne parlait plus du chômage, des arrestations, et c'était comme si cela n'était plus que souvenir. On parlait du sexe, de la drogue, des voitures, de la culture en boîte, de la Lune.

On pouvait dormir sur ses deux oreilles.

— « Où vas-tu ? » demanda Simone.

— « Je vais porter mon article, » répondit Jean-Pierre.

En passant dans le hall, avant de sortir, il se regarda un instant dans le miroir ovale. Mais il ne vit rien de spécial sur ses traits ni sur son expression.

On s'habitue très bien à sa tête.

économisez 14 f par an...

en souscrivant un abonnement couplé

à FICTION et GALAXIE

12 numéros de FICTION + 12 numéros de GALAXIE

pour 76 F au lieu de 90 F

FRANCE et COMMUNAUTE		
Ordinaire	F	**76**
Recommandé	F	**112**
ETRANGER		
Ordinaire	F	**85,60**
Recommandé	F	**157,60**
BELGIQUE		
Ordinaire	F.B.	**765**
Recommandé	F.B.	**1 407**
SUISSE		
Ordinaire	F.S.	**66,35**
Recommandé	F.S.	**122,17**

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner aux Editions Opta, 24 rue de Mogador Paris (9e)

NOM : .... Prénom : ....

Adresse : ....

Je souscris à : **un abonnement couplé** **un réabonnement** **que je règle par :**

à partir du n° ....

mandat-poste
chèque bancaire
***virement* au C.C.P. 31.529.23 La Source**

(Rayer les mentions inutiles)

ARDREY

MARSHALL

La Banque des Cerveaux

Le mélange du policier et de la SF donne souvent des résultats captivants. Voici dans le genre un récit très typique. En effet, Ardrey Marshall est arrivé à écrire une véritable histoire de science-fiction, à la fois imaginative et crédible. Et il a su en même temps y greffer une trame criminelle dont le déroulement est étroitement incorporé aux éléments SF. Au total : un excellent suspense futuriste.

P. H.

1

DEPUIS cinquante ans, c'est-à-dire depuis sa mort, Sturm était employé à la Banque des Cerveaux. Avec un peu de chance — ou de malchance, c'est selon les points de vue — il poursuivrait sa carrière de Banquier pendant encore un bon siècle, jusqu'à ce que la mort survienne à nouveau.

Une sonnerie stridente, pareille au cri d'un animal qu'on égorge, déchira un coin de son esprit engourdi. Il s'éveilla en maugréant.

On ne pouvait donc jamais le laisser tranquille ? Il en avait plus qu'assez d'écouter, douze heures d'affilée, les problèmes que lui soumettaient des écoliers trop paresseux pour faire leurs devoirs tout seuls ; assez d'avoir à leur dire tout le temps « Monsieur » alors qu'il était de soixante-dix ans leur aîné ; assez de se répandre en courbettes — mentales, cela va sans dire, car il n'avait pas de corps — pour éviter de les offenser, et de s'efforcer, de façon générale, de paraître aussi servile que possible. Que pouvait-il donc attendre de la vie, alors qu'à tout moment un écolier grognon ou une ménagère en colère pouvaient le faire déconnecter de façon permanente, ce qui pour lui équivaudrait à une exécution brutale, rien qu'en se plaignant d'avoir été « offensés » ? Quel dommage qu'on ne forçât pas les gens à venir passer une journée à la Banque des Cerveaux avant leur première mort. Ils verraient ainsi que les Banquiers, malgré toutes les histoires qui circulaient, restaient des êtres humains.

La sonnerie retentit à nouveau avec une acuité impérative et il s'efforça de secouer sa torpeur. Il entrouvrit son œil prismatique, souleva son crochet mécanique et alluma le projecteur qui servait à illuminer son tableau noir.

L'écran situé sur le mur opposé se mit à trembloter et l'image d'un homme corpulent en blouse blanche apparut.

Sturm s'éclaircit la voix — habitude qu'il avait acquise cinquante ans auparavant à l'université où il avait enseigné les mathématiques — et dit : « Ici la Banque des Cerveaux, B 45 à votre service, monsieur. »

— « C'est vous, B 45 ? » demanda l'homme.

Sturm avait tout de suite décelé l'intonation méprisante. Il se sentit offensé dans sa dignité mais imposa silence à sa langue artificielle : « Oui, monsieur, je suis B 45, » répondit-il docilement.

— « Très bien. » On eût dit qu'il s'adressait à quelque domestique plus ou moins demeuré. « J'ai pris connaissance de vos antécédents ce matin dans le catalogue, et j'ai décidé de vous confier un petit travail. »

Il cligna lourdement des paupières, ôta ses lunettes à monture d'acier qu'il essuya soigneusement avec un mouchoir propre et se massa le dos du nez avec une désinvolture apparente. Agé de quatre-vingts ans environ, il était encore dans sa prime jeunesse et ne montrait pratiquement aucun signe de vieillissement. Son visage mafflu lui faisait une mine perpétuellement renfrognée ; mais ses prunelles d'un bleu larmoyant, sa chevelure impeccablement peignée et son front dégarni lui donnaient aussi un air étrangement familier. Sa bouche, vue de côté — il se tenait obliquement par rapport à l'écran — avait un pli sinistre. Il était assis dans une position guindée, comme s'il voulait cacher quelque chose. Il toussa et pencha légèrement la tête en avant, révélant ainsi ce qu'il s'efforçait de dissimuler : une verrue ornée d'une touffe de poils qui poussait sur sa joue gauche.

« B 45, » commença-t-il d'un ton impérieux, comme s'il voulait établir son autorité dès le début, « je suis le professeur Ludgin — appelez-moi docteur Ludgin — de la section des mathématiques de l'Université. J'ai vu... »

Ludgin ! Ce ne pouvait pas être vrai ! Et pourtant, après toutes ces années, ce gros diable d'homme n'avait pratiquement pas changé. Les mêmes oreilles en pointe, la même verrue sur la joue. C'est étrange, tout de même, comme un visage, jadis familier et haï du fond du cœur, peut passer inaperçu, même pendant un court instant. Par bonheur, Ludgin ne pouvait identifier son interlocuteur ; autrement, cette conversation se serait soldée pour Sturm par une seconde mort à peu près certaine.

« J'ai vu dans le catalogue, » poursuivit Ludgin d'un ton froid, « que vous avez des connaissances approfondies en mathématiques supérieures. J'ai ici un certain nombre d'équations complexes sur les relations proximales en dynamique topologique, et j'aurais voulu les faire vérifier. Etes-vous capable de faire ce travail ? »

— « Certainement, monsieur, » répondit Sturm en s'efforçant de mettre dans sa voix une nuance de condescendance. « C'était ma spécialité lorsque j'étais étudiant. »

Ludgin ne semblait pas avoir détecté l'intonation. Et pourtant, il avait toujours été très sensible à ce genre de nuance. « J'ai

aussi plusieurs problèmes qui doivent être absolument résolus avant mercredi prochain. Si vous voulez, je peux vous les donner également. Il est essentiel, cependant, que j'aie les solutions en temps voulu. Est-ce que vous aimeriez vous y attaquer ? »

— « Je comprends très bien, » répondit Sturm. « Je serais très heureux d'essayer, monsieur. » S'il avait osé, il lui aurait dit à quel point il croyait le comprendre. Si Ludgin n'avait pas perdu ses vieilles habitudes d'il y avait cinquante ans, il devait avoir une conférence à donner et cherchait quelqu'un pour la lui préparer. Il n'y avait aucune raison de supposer qu'il avait changé.

Depuis l'époque où Sturm avait fait sa connaissance, il avait toujours aimé les combines et les beaux discours. Il avait l'art et la manière de manœuvrer les gens pour les amener à faire ce qu'il voulait. Etudiant, puis maître-assistant, il avait toujours su affecter des manières onctueuses en présence d'un membre de la faculté. Lorsque cela en valait la peine, il savait sourire juste au bon moment, s'esclaffer poliment sans jamais dépasser les bornes du savoir-vivre, serrer des mains avec affabilité ou lancer un bon mot pour tenir son interlocuteur en haleine. Il allait même jusqu'à approvisionner la cave de certaines personnes bien placées grâce à son oncle qui, à la tête du syndicat des spiritueux pour l'hémisphère tout entier, leur consentait des prix de gros.

En quelques occasions, sa tactique, transparente à tout le monde excepté la victime, avait été étonnamment rudimentaire. Assistant à un séminaire placé sous la direction d'un professeur, par exemple, il choisissait le moment le plus opportun pour lancer une pique à l'un de ses ennemis sur la soirée de « débauche » qu'il avait dû passer la veille au lieu d'étudier. Si quelqu'un exprimait une idée un peu originale, Ludgin ne manquait jamais de faire remarquer précipitamment à quel point elle était délicieusement « simple », en détachant soigneusement l'adjectif afin de lui conférer un subtil double sens. Il exerçait sur les gens un tel pouvoir de fascination maléfique que parfois même, tout en étant conscients d'être manœuvrés, ils se laissaient faire sans rien dire, considérant peut-être que le spectacle de son audacieuse effronterie en action valait bien la peine de se laisser flouer.

Les « projets » de Ludgin étaient un sujet de plaisanterie chez tous les autres maîtres-assistants. Ludgin assignait un tel projet à ceux de ses étudiants qui voulaient passer un diplôme. Il prenait bien soin d'insister sur le fait qu'on pouvait négliger tout le

reste, mais que les projets devaient absolument être menés à terme. Par une étrange coïncidence, ces projets semblaient toujours étroitement liés à ses propres travaux.

A l'aide de son crochet mécanique, Sturm ouvrit le robinet de solution saline qui se trouvait au-dessus de sa cuve. Il avait absorbé un peu trop d'eau distillée ce matin — ayant été interrompu au milieu de l'opération par un appel vidéophonique — et ne se sentait pas dans son assiette. Il laissa tomber dans la cuve la valeur d'un gobelet de liquide et referma le robinet.

Ludgin, apparemment intéressé par le spectacle, s'était penché en avant pour regarder.

Sturm eut envie de lui faire une remarque. On était en droit de s'attendre, de la part d'un homme qui occupait la situation de Ludgin, sinon à un peu plus de courtoisie et de discrétion, du moins à ce qu'il se montrât, après avoir utilisé les services de la Banque des Cerveaux pendant cinquante ou soixante ans, un peu plus accoutumé à ce genre de chose. Même les enfants, après la première ou la seconde fois, ne manifestaient plus de curiosité déplacée à l'égard des Cerveaux. De plus, tous les professeurs avaient le privilège de pouvoir accéder librement à la Banque ; et en quelques occasions, assez rares il est vrai, certains se rendaient même en personne dans le compartiment isolé qui abritait leur collaborateur pour travailler directement avec lui.

Le public avait l'habitude de recourir à un Cerveau chaque fois qu'il avait un problème à résoudre. Dans sa cuve, le Banquier (ou la Banquière) ressemblait davantage à une éponge ou à un morceau de corail dans un aquarium qu'à un vestige d'être humain. C'était peut-être pour cela que la société considérait les Cerveaux comme des objets dont elle avait la propriété plutôt que comme des êtres humains. D'ailleurs, légalement, ils n'avaient pas le statut d'être humain.

C'est à peine si les circonvolutions cérébrales étaient visibles : un réseau complexe et enchevêtré de fils de toutes les couleurs parcourait la surface du cortex et recueillait les stimuli agissant sur les différents appareils. Chaque Cerveau disposait d'un haut-parleur intérieur qui lui permettait de communiquer avec les techniciens qui venaient parfois lui rendre visite dans son compartiment, d'un second haut-parleur relié au circuit vidéophonique, d'un *œil prismatique mobile* qui demandait parfois à être mis

au point et d'un crochet mécanique qui lui permettait d'écrire au tableau, de déplacer l'œil sur son socle mobile et de manœuvrer les robinets de la cuve. Tous les fils aboutissaient à un gros câble étanche fixé au plafond. En temps ordinaire, le seul signe de vie que donnait un Banquier provenait du système circulatoire dont le diaphragme répartiteur d'oxygène, alimenté en liquide par une pompe, était animé de délicates pulsations rythmées.

Le professeur se passa la langue sur le bout des lèvres. « Ecoutez-moi bien, » dit-il. « Il se peut que demain je demande au central de nous relier par une ligne directe. Je ne veux pas que vous soyez dérangé si vous travaillez pour moi. » Puis, du ton dont on offre une friandise à un enfant, il ajouta en souriant : « Il ne vous faudra peut-être pas plus de quelques jours pour finir ce travail, mais nous pourrions garder la ligne pendant une quinzaine de jours. Cela vous permettrait de vous reposer ou de vous livrer à une activité de votre choix. Je ne sais pas comment vous autres Banquiers occupez vos loisirs. Si vous préférez, je demanderai à ma secrétaire de vous trouver un électrophone et de vous passer tous les matins une série de symphonies. Vous aimez les symphonies, n'est-ce pas ? »

— « Enormément, monsieur, » répondit Sturm qui s'efforça de ne pas paraître trop intéressé mais que la proposition alléchait. En même temps, il était en colère. Ludgin avait dû découvrir depuis longtemps le moyen d'extorquer le maximum d'efforts à un Banquier. Il ne fallait sûrement pas être sorcier pour découvrir qu'une personne isolée du matin au soir dans une étroite cellule, incapable de communiquer avec qui que ce soit en dehors des questions de travail — les mathématiques, avec ça — devait ressentir cruellement l'absence d'émotions et de contacts humains, et particulièrement leur distillation par les arts. Une promesse pareille était bien plus efficace que toutes les menaces.

— « Naturellement, » ajouta le rusé professeur avec l'ombre d'un clin d'œil, « vous n'aurez les symphonies que si votre travail est jugé satisfaisant. »

Ah ! le salaud, pensa Sturm. Le fieffé salaud. C'était du chantage pur et simple. Un procédé indigne, avilissant et outrancier.

Ayant dévoilé ses batteries, Ludgin eut un petit rire : « Et pour vous remercier de vous montrer coopérant, car je suis sûr que vous le serez, je vais même vous laisser branché pour le reste de la journée afin que vous puissiez ruminer ma proposition. »

— « Merci, monsieur, » répondit Sturm en fulminant. Il aurait

voulu ajouter : « Espèce de gros plein de soupe, » mais sut se retenir à temps. A quoi bon essayer de se rebeller ? Le seul effet pragmatique d'un tel éclat serait de verser un baume sur sa sensibilité offensée ; mais d'un autre côté, la moindre incartade de sa part risquait d'avoir pour conséquence la déconnexion pure et simple.

Dans le bon vieux temps, lorsqu'ils avaient été tous les deux étudiants puis maîtres-assistants, la situation avait été différente. A cette époque-là, ils étaient des ennemis jurés, acharnés. Ils ne rataient pas une occasion de se faire un coup en vache. Certes, leur animosité avait eu quelque chose de stupide et de puéril, mais il ne regrettait pas ce temps-là.

Il se rappelait en particulier l'après-midi où Ludgin avait regagné, dans un de ses accès d'humeur habituels, la salle que se partageaient tous les maîtres-assistants. Après avoir jeté ses livres sur son bureau, il avait annoncé d'une voix qui semblait destinée à déranger le plus de monde possible qu'il avait jeté son dévolu sur un étudiant qu'il veillerait à faire recaler à la fin du trimestre même si c'était la dernière chose qu'il accomplissait.

— « Et peut-on savoir pourquoi ? » avait demandé Sturm, écœuré.

— « Occupez-vous de vos affaires, » avait répliqué Ludgin dont la figure de papier mâché commençait à s'empourprer.

Sturm ne perdait pas une occasion de l'enquiquiner ; il se rua dans la brèche : « C'est mon affaire, et celle de tous les autres, depuis que vous avez choisi de l'annoncer publiquement. »

Ludgin eut un grognement irrité.

« Pourquoi vous donner ce mal ? » insista Sturm. « Simplement pour prendre une revanche sur l'humanité ? »

Un ricanement anonyme se fit entendre.

— « Vous m'étonnez parfois, Sturm, » lança Ludgin en haussant les épaules et en secouant tristement la tête comme si son cas était vraiment désespéré. « Ça ne vous est jamais arrivé de détester quelqu'un comme ça, rien qu'en le voyant ? Eh bien, c'est ce qui s'est passé avec ce garçon, Moore. Je n'avais pas plus tôt fait sa connaissance que je m'étais promis d'avoir sa peau. Et je l'aurai, vous verrez.

» D'ailleurs, » ajouta-t-il comme pour se justifier, « il fait tout ce qu'il peut pour m'embêter. Depuis un mois, il ne cesse de poser des questions et de discuter à tout propos. Je considère qu'un étudiant c'est une oie qu'on est en train de transformer en pâté

de foie gras. On doit le gaver de connaissances, et il doit se laisser gaver. Ce que Moore ne sait pas encore, c'est qu'avec toutes ses questions idiotes il a déjà signé son arrêt de mort. »

— « Mais dites-nous, » interrompit Sturm. « Juste pour la petite histoire. Vous aviez décidé de le sacquer avant qu'il devienne trop curieux, pas vrai ? »

Ludgin réfléchit une seconde. « Certainement, » dit-il avec un sourire qui découvrit une dent en or.

— « Et vous allez le faire sérieusement, n'est-ce pas ? Au risque de ruiner sa vie entière ? »

Ludgin fut saisi d'un brusque accès d'hilarité qui lui fit lâcher le livre qu'il avait dans les mains. « C'est à peu près ça, » dit-il d'un ton goguenard. Puis il prit un cigare dans la poche de son veston, ramassa son livre et alluma le cigare.

— « A votre place, je ne me supporterais pas, » dit Sturm, indigné.

— « Tss, tss. L'hôpital qui se moque de la charité, » répliqua Ludgin avec une pointe d'ironie acerbe. « Moi, au moins, je n'essaie pas de donner des leçons de morale aux gens, et je ne porte pas sur mes épaules la croix de tout le monde, comme certaines personnes de ma connaissance. »

Sturm leva vivement les yeux : « Ça, il n'y a pas de danger que vous le fassiez, n'est-ce pas ? » rétorqua-t-il ; puis il s'en alla furieux, non pas contre Ludgin mais contre lui-même, parce qu'il s'était laissé emporter.

Durant les semaines qui suivirent, Ludgin les tint régulièrement au courant de l'évolution de ce qu'il appelait sa « campagne anti-Moore », sans se soucier du peu d'approbation qu'elle suscitait. Il se complaisait à annoncer chacune des notes qu'il infligeait à l'étudiant, en jubilant particulièrement lorsque c'était une mauvaise note. Il décrivait en détail toutes les occasions qu'il avait eues de lui clore le bec et de le tourner en ridicule devant ses camarades. Finalement, un après-midi à la fin du semestre, il annonça qu'il avait réussi à couler Moore à son dernier oral en semant la confusion dans son esprit. Quelques jours plus tard, apothéose finale pour Ludgin, on apprenait que Moore était recalé pour tout le semestre.

Tout n'alla pas, cependant, sans difficultés. Moore alla se plaindre au doyen. Ludgin jura ses grands dieux qu'il n'y était

pour rien, qu'il fallait bien quelquefois se montrer sévère, qu'il n'avait fait qu'écouter sa conscience de pédagogue et que l'indulgence avait des limites. Et d'ailleurs, Moore n'avait pas la moindre preuve, ses accusations étaient forgées de toutes pièces. Il avait bien vu que dès le début l'étudiant l'avait pris en grippe.

Et tandis que Ludgin proférait ces accusations, personne ne vint prendre la défense de Moore. Ni les étudiants de Ludgin ni les collègues assistants de Sturm n'osèrent prendre le risque de rompre le silence.

Que fallait-il faire ? se demanda Sturm. Au début, la réponse semblait claire. Mais petit à petit, le doute s'installa dans son esprit. Plutôt que d'examiner la question sous son angle moral, il se devait avant tout de considérer ses possibilités d'action. S'il désirait faire carrière dans l'Université, son intérêt n'était pas de « faire des vagues » autour de lui et d'attirer l'attention.

C'est alors qu'une nouvelle force entra en lice. Le docteur Pendergast, chef de la section de mathématiques et spécialiste de réputation mondiale, à qui Ludgin fournissait des spiritueux au prix de gros et des sourires onctueux à profusion, rendit visite au doyen. Il abattit son poing sur le bureau, juste sous le nez du doyen, en vociférant : « Pas de preuve ! Pas de preuve ! Il n'y a pas l'ombre d'une preuve dans toutes ces accusations ridicules. » Et Ludgin était — il mentait, il devait sûrement savoir qu'il mentait à l'époque — un de ses étudiants les plus brillants, en même temps qu'un professeur compétent. En tant que chef de la section de mathématiques, il se portait garant de l'intégrité de Ludgin. Puis Pendergast se retira non sans avoir grommelé que, si important que fût le poste qu'il occupait dans cette université, il n'en recevait pas moins des offres alléchantes de toutes les parties du monde.

Le doyen saisit l'allusion et se soumit. Moore fut définitivement exclu de l'Université. Le prestige de Ludgin s'en trouva rehaussé.

Cette affaire, cependant, avait affecté Sturm. Il venait de perdre une bonne part de ses illusions. L'Université, cette citadelle de la raison, ce dernier refuge, croyait-il, de la vérité, de l'honnêteté et de la justice, ne valait pas mieux que le reste du monde. L'arrivisme et la corruption y régnaient comme partout ailleurs. S'il s'en tenait à son expérience personnelle, il y avait beaucoup plus qu'un noyau de vérité dans la maxime facétieuse

qui circulait aux abords du campus : « Faites-le aux autres avant qu'ils vous le fassent à vous-mêmes. »

— « Vous commencerez donc demain matin, » déclara Ludgin d'une voix neutre, interrompant les pensées de Sturm. Ce n'était pas une question, c'était une affirmation. Son visage, flasque et décoloré, occupait toute la largeur de l'écran.

Il prit quelques enveloppes et quelques papiers sur son bureau, les glissa dans sa serviette et cria à sa secrétaire : « Miss Durant ! Je m'en vais. Ne débranchez pas le vidéo, je vous prie. Je passerai voir si tout va bien vers seize heures trente. »

— « Entendu, Docteur Ludgin. » La voix nasillarde de la secrétaire résonna à travers la pièce. « Où peut-on vous joindre, entretemps ? »

Ludgin se renfrogna, se tourna à demi vers le bureau de sa secrétaire : « Nulle part, » lança-t-il avec une vigueur injustifiée. « Je sors, c'est tout. »

— « Très bien, Docteur. »

A nouveau, Ludgin se tourna vers l'écran : « Je vous assignerai votre tâche demain matin, B 45. »

— « Oui, monsieur, » répondit Sturm d'un air soumis.

2

ABANDONNÉ à lui-même, Sturm se retrouva, une heure plus tard, plongé dans une méditation maussade. Il songeait à la mort, déjà subie une fois, et se demandait sous quelle forme elle viendrait pour de bon. L'écran du vidéophone lui faisait entrevoir une partie du bureau de Ludgin : la table de travail et, au-delà, le mur froid qu'interrompaient un tableau et une porte laissée entrouverte qui conduisait, supposait-il, au bureau de la secrétaire.

Son humeur maussade devait provenir du tableau, une lithographie qui représentait une scène terrible dans laquelle une femme, vue de dos, était entraînée par la Mort dans les profondeurs des ténèbres. De l'autre côté du squelette fantastique, situé en pleine lumière et tendant les bras vers la femme, se trouvait un enfant.

Sa première mort, songea-t-il, n'avait en rien ressemblé à la lutte tragique que décrivait la lithographie. En fait, cela avait

été aussi facile qu'un soupir. Il venait d'avoir trente-deux ans, sa carrière académique promettait d'être brillante. Après avoir passé son doctorat avec succès, il avait publié un livre qui se vendait bien et qui était en passe de le faire connaître. Il n'était pas encore titulaire d'une chaire — pas avant plusieurs décades, sans aucun doute — mais occupait les fonctions de maître de conférences. Par une froide matinée de septembre, il traversait le campus pour se rendre à son cours. Le moment était venu, songeait-il, descendant du trottoir sans prêter attention à la circulation, de fonder un foyer. Il poserait la question sans tarder à Marsha. C'était une étudiante en deuxième année de littérature anglaise. Bien en chair, les joues roses, il la voyait presque tous les soirs. Il avait tout de suite été séduit par son rire entraînant, ses hanches opulentes et la magnifique paire de bibliographies qu'elle préparait sur la poésie lyrique anglo-saxonne et qui montrait, si besoin était, que sa personnalité charmante était assortie d'une érudition adéquate. Il aimait la couvrir de baisers, sur les mains, dans le cou. Soudain il entendit un cri et se sentit heurté par-derrière avec une force irrésistible.

Soulevé du sol comme une feuille emportée par le vent, il eut l'impression de retomber dans un gouffre béant. Il se débattait désespérément, incapable d'apercevoir le fond du gouffre dans sa chute sans fin. Puis, en un instant de détresse, il poussa un soupir et sut qu'il avait rendu l'âme. Et les ténèbres l'engloutirent.

Plus tard, il s'éveilla dans un tourbillonnement de sons et d'images. A l'intérieur de son crâne, son cerveau semblait en ébullition. Une multitude de pensées et de souvenirs disparates se bousculaient à la surface de sa conscience. Où se trouvait-il ? Il sentit la langue tiède d'un chien qui lui léchait la main. Quel était ce parfum de roses, si étroitement mêlé à une aigre odeur d'antiseptique ? Un papillon de nuit voleta sans bruit autour d'une chandelle posée sur la véranda d'une maison toute noire située à flanc de colline. Et pourtant, comment pouvait-on être à la fois assez loin pour voir la maison et assez près pour distinguer le mince filet noir qui s'élevait au-dessus de la flamme de la bougie ? Il avait le vertige, comme s'il volait en décrivant de vastes cercles à travers le ciel.

Il essaya de parler. « Où... ? » Ses lèvres semblèrent remuer, mais il n'entendit aucun son. Il essaya encore.

— « Tenez-vous tranquille, Sturm, » lui ordonna une voix étrange, grésillante.

Une vive clarté l'aveugla, puis s'éteignit. Il se mit à murmurer indistinctement.

— « N'essayez pas de parler ! » insista la voix, en colère. « Vous allez nous gâcher tout le travail. D'ailleurs, nous ne pouvons pas vous comprendre. Les connexions et les transplantations ne sont pas encore terminées. Restez tranquille. »

— « Ils essaient toujours de parler, » fit une autre voix.

Il passa les heures qui suivirent dans un étrange monde intermédiaire peuplé de murmures informes et de cliquetis de ciseaux. Il sentait d'étranges pressions s'exercer sur tout son corps. Il était dans l'incapacité de bouger. Il s'imaginait qu'il était enlisé jusqu'au menton dans une boue épaisse et visqueuse.

Soudain, il se sentit l'esprit net et clair. Il plissa les yeux — ou du moins fit un effort pour plisser les yeux — mais rien ne se passa. Il perçut un minuscule point de lumière et se concentra dessus. Le point grandit, s'élargit comme l'objectif d'une caméra et révéla l'image d'un groupe d'hommes en blouse blanche debout autour d'un bac.

L'un des hommes se tourna vers le bac qu'il fixa longuement, et parut s'approcher de Sturm. Ses cheveux étaient grisonnants et ses sourcils épais. Il était en train de retirer des gants de caoutchouc.

— « Sturm, » dit-il. « Si vous m'entendez, dites quelque chose. Est-ce que vous entendez ce que je dis ? »

Sturm grogna faiblement : « Oui. » Il s'entendit répondre comme si ses oreilles étaient à plusieurs mètres.

— « Parfait, » dit l'homme d'un ton protecteur. « Nous y sommes. Dans quelques instants vous vous sentirez mieux. Je suppose que vous avez deviné où vous êtes. Nous n'avons pas pu sauver votre corps. Après la voiture, un camion vous est passé sur le corps. Nous n'avons rien pu faire. Mais le cerveau était intact, et avec votre talent et vos connaissances... nous ne pouvions pas vous laisser mourir. »

La Banque des Cerveaux ! Cette révélation lui fit l'effet d'un coup de tonnerre. Il n'était plus qu'un végétal, maintenant, une créature dans un bac. Il n'avait plus de membres, plus de tête... plus de corps, en fait. Légalement, il n'était ni un être vivant ni une personne. Pour lui, Marsha n'avait pas cessé d'exister; mais elle le considèrerait comme à jamais liquidé !

Comment avaient-ils pu lui faire ça ? Quel droit avaient-ils ? Est-ce que la loi ne prévoyait pas l'obligation d'une clause spéciale

dans le testament ? Est-ce que sa permission n'était pas nécessaire ?

— « Je n'ai rien mis dans mon testament, » dit-il, confus et pris de nausée.

L'homme hocha la tête d'un air conciliant : « Oui, oui... je sais. » Il baissa les yeux, gêné, tout en poursuivant : « Je vous comprends. Mais il y a des moments où on n'a pas le droit de ne penser qu'à soi, Sturm. Avec tous vos talents... Et d'ailleurs, légalement, vous êtes mort. Qui pourrait se plaindre ? Surtout pas vous. Quant à cette histoire d'autorisation, c'est un mythe. On raconte ça aux gens pour qu'ils ne s'en fassent pas trop durant leur vivant. En réalité, c'est nous, à la Banque, qui décidons de ces choses-là. Nous prenons les cerveaux que nous voulons. Nous choisissons selon nos besoins. » Il se détourna maladroitement et rejoignit ses compagnons.

— « Mais ce n'est pas juste ! » s'écria Sturm.

Plusieurs techniciens levèrent brièvement les yeux, puis reprirent leur conciliabule.

« Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé mourir ? » s'écria Sturm. « Tuez-moi, je vous en supplie. Ne me laissez pas vivre ainsi. Je me... »

Quelqu'un s'approcha du bac par-derrière et tourna un bouton. Sturm se trouva interrompu au milieu de sa phrase. Il faisait tous les mouvements de la parole, mais ne produisait aucun son.

— « J'en ai assez d'entendre ces choses-là, » dit l'homme qui avait tourné le bouton, en colère. « Ce n'est pas notre faute. Ce n'est pas nous qui avons inventé ce système. » Il se tourna vers un autre : « On dirait qu'ils ne comprennent jamais. »

Sturm sentit son esprit chavirer à nouveau et sombrer dans l'inconscience.

Pendant une période qu'il évalua plus tard à plusieurs jours, il ne cessa de flotter dans cet état de semi-conscience. Ce n'est que longtemps après, cependant, qu'il réussit à s'accoutumer à son nouveau mode d'existence et à l'étroit récipient qui le contenait.

Toutes les douze heures, à plusieurs reprises et sans prévenir, l'écran du vidéophone s'illuminait et l'un des thérapeutes de la Banque venait lui donner des leçons de réadaptation et lui enseigner à manier son crochet mécanique. Une fois par jour, il y avait même une série d'exercices supervisés par un moniteur. La

partie la plus rébarbative du programme consistait en une série d'exhortations filmées destinées à améliorer son attitude, dans laquelle un personnage répétait inlassablement que « Vivre à la Banque des Cerveaux, c'est bénéficier d'une occasion unique de rendre service à la communauté en même temps que d'approfondir vos connaissances dans votre spécialité. »

Au commencement, Sturm se montra fort maladroit dans le maniement de son crochet. Il ne réussissait jamais à toucher du premier coup les marques dessinées sur le sol. Les moniteurs, que ce travail semblait ennuyer à mourir, se contentaient de répéter inlassablement, comme s'ils avaient appris les mots par cœur et ne savaient pas dire autre chose : « Vous apprendrez par vous-même, comme ont fait tous les autres. Ne vous en faites pas. » Chaque fois qu'ils lui demandaient d'exécuter un exercice, ils lui conseillaient de le répéter six fois, de se reposer quelques instants tandis qu'ils lui donnaient une leçon de « thérapeutique psychologique » et de « contrôle d'attitudes » et puis de recommencer l'exercice une demi-douzaine de fois.

Même s'il faisait preuve d'une extrême maladresse, il s'aperçut qu'il ne récoltait jamais que des compliments et des exhortations à persévérer. Un après-midi, alors qu'il venait de terminer une première série d'exercices, il se sentit si exténué qu'il ne pouvait plus faire un seul mouvement. Mais le moniteur n'en continuait pas moins à répéter : « Là. Vous y êtes. Encore un peu de patience, et vous aurez toute la dextérité désirée. »

Et tandis qu'immobile il voyait le moniteur marquer imperturbablement la cadence et lui prodiguer ses encouragements, il comprit que malgré tout ce qu'on lui avait affirmé on le rééduquait avec des films. On le réduisait en fait à l'état de machine.

Il pensa de nouveau au suicide. La notion de « mal » qui s'attachait à cet acte ne lui apparaissait plus que comme le vestige ridicule d'un passé de superstitions révolues. Mais ce qui l'arrêtait, c'était la nature irréversible d'une telle action. Après tout, il avait largement le temps de décider.

Puis, un matin, sans crier gare, une atroce douleur accompagnée d'une sonnerie stridente lui déchira l'esprit.

Un inconnu en blouse blanche de technicien fit son apparition sur l'écran.

Mais ce n'était pas un enregistrement.

— *« Vous entendêz cette sonnerie, B 45 ? »* demanda le technicien d'un ton bourru.

La sonnerie retentit encore trois fois à intervalles extrêmement rapprochés, accompagnée chaque fois d'une explosion de douleur aiguë.

Sturm fit la grimace. « Oui, » dit-il. « Je l'entends. »

— « Quand vous entendez cette sonnerie, vous réagissez aussitôt. Compris ? »

— « Oui. »

La sonnerie le déchira à nouveau.

— « Si vous êtes en train de dormir lorsque vous l'entendez, vous vous éveillez aussitôt et ajustez votre œil au vidéophone. Lorsque vous voyez quelqu'un, vous dites : « Ici la Banque des Cerveaux, B 45 à votre service, monsieur. »

— « Oui, » dit Sturm, l'esprit encore vibrant de douleur.

— « Oui, qui ? » vociféra le technicien en déchaînant la sonnerie qui pénétra dans sa chair comme une lame acérée. « Oui, monsieur ! Vous dites : Oui, monsieur. N'oubliez jamais ça. »

La sonnerie le tortura à nouveau. Aucun des deux ne parla.

La sonnerie retentit une nouvelle fois. Sturm avait l'impression qu'il allait éclater.

— « Répondez-moi ! » hurla le technicien, le visage empourpré de fureur.

La sonnerie retentit.

— « Ici la Banque des Cerveaux, B 45 à votre service, monsieur, » prononça Sturm d'une voix faible. Même lorsque le timbre ne se déclenchait plus, une douleur sourde persistait. Si le manège devait durer encore, Sturm savait qu'il perdrait conscience.

— « C'est mieux. Encore une fois. »

Le timbre retentit.

— « Ici la Banque des Cerveaux, B 45 à votre service, monsieur. »

— « Plus fort, » dit le technicien.

— « Ici la Banque des Cerveaux, B 45 à votre service, monsieur, » hurla Sturm.

Le technicien, satisfait, se cala dans son fauteuil et regarda Sturm. « Ne croyez pas que vous avez des droits dans cette maison, B 45. Vous n'en avez pas. Vous êtes la propriété de l'Etat, maintenant, et vous ferez exactement ce qu'on vous dira. Nous vous faisons une faveur en vous maintenant en vie, ne l'oubliez pas. Vous pouvez être débranché sur un simple mot de ma part. Et si jamais j'apprenais que vous aviez manqué de respect à qui

que ce soit, je vous ferais subir un traitement en comparaison duquel la petite séance de tout à l'heure vous apparaîtrait comme une véritable bénédiction. Nous savons ce qu'il faut faire pour vous apprendre à garder vos distances, à vous et à vos pareils ; et ne croyez pas que nous sommes trop bons pour ne pas le faire. Si je veux, je peux vous faire regretter d'avoir jamais été en vie. Compris ? »

— « Oui, monsieur, » dit Sturm.

L'écran tremblota et devint noir.

Comme un chien, se dit Sturm. Comme un chien dans le laboratoire de Pavlov. La seule pensée de la sonnerie le faisait ramper. Peut-être le suicide n'était-il pas une mauvaise solution, après tout.

A plusieurs reprises ce jour-là le technicien apparut sur l'écran et la sonnerie retentit, acérée comme une lame de rasoir. Chaque fois, Sturm se souvint de ce qu'on lui avait appris et débita la formule.

La quatrième fois, le technicien lui dit : « Très bien, B 45. Vous avez appris votre leçon. Il y a une autre chose que vous devez bien comprendre. Lorsque quelqu'un vous appelle pour vous poser une question, tout ce que vous avez à faire c'est donner la réponse. Que je ne vous attrape pas à vous lancer dans une conversation avec qui que ce soit. Je contrôle d'ici toute la Banque, et j'aurai l'œil sur vous. Cette sonnerie n'est rien à côté de ce qui vous attend si vous désobéissez. »

— « Oui, monsieur, » répondit Sturm en réprimant l'explosion de son amour-propre. Se rebeller ne servirait à rien. Mais, plus que par l'irritante sonnerie, il était affecté par le fait que désormais il allait être traité comme la plus méprisable des créatures humaines.

— « Demain, » lui dit abruptement le technicien, « vous serez affecté à la seconde équipe de travail. L'ordinateur vous branchera automatiquement sur le circuit. Chaque soir, avant de commencer à répondre, vous serez mis en liaison pendant deux heures avec le centre spécial de perfectionnement de la Bibliothèque de Mathématiques. Nous attendons de vous que vous appreniez le plus de choses possible. Et souvenez-vous... pas de fraternisation entre les Banquiers et le public. »

— « Oui, monsieur, » répondit Sturm en réprimant sa colère.

Son irritation ne l'avait pas quitté le lendemain matin lorsque, après avoir été branché sur une émission qui faisait le point des

nouvelles connaissances en matière de calcul différentiel, il entendit à nouveau la sonnerie. Mais cette fois-ci, elle était plus douce et ne lui causa aucune douleur.

L'homme qui apparut sur l'écran — son premier client — n'était visiblement pas un étudiant. Il portait un costume de ville foncé, un col raide et une cravate noire et arborait un œillet blanc à la boutonnière. Il était si soûl qu'il tenait à peine debout et s'exprimait avec difficulté.

— « J'ai fait un pari, » grommela-t-il de sa voix d'ivrogne. Il était dans un bar et Sturm apercevait les clients attablés au fond de la salle. « J'ai fait un pari avec Charlie, mon copain. Sur les triangles. »

Une deuxième tête d'ivrogne apparut dans le champ de la caméra, lui fit un sourire grimaçant et disparut.

« Celui qui perd paie une tournée à l'autre. Montre-nous un peu de quoi tu es capable, Cerveau de mon cœur. »

Le problème était simple. N'importe quel étudiant de première année l'aurait résolu aisément. Sturm trouva la réponse en quelques secondes. Il l'exposa gravement, comme s'il faisait un cours.

— « J'm'en fous des explications, Cerveau, » dit l'ivrogne. « Dis-moi juste si j'ai tort ou si j'ai raison... J'ai fait un pari, tu comprends ? »

Lorsque l'écran s'éteignit, Sturm donna libre cours à sa colère. C'était donc là ce qui l'attendait. Passer son temps à répondre à des questions inconsistantes posées par n'importe quel abruti capable de tourner un bouton.

Il ne lui fallut pas longtemps, cependant, pour s'apercevoir que sa première impression avait été fausse. Pendant tout le reste de la matinée, il eut tellement à faire qu'il ne trouva guère le temps de réfléchir à autre chose qu'aux mathématiques. Une demi-douzaine d'écoliers paresseux, des garçons pour la plupart, lui demandèrent des explications sur des problèmes qu'ils ne se sentaient pas de taille à affronter tout seuls. Puis une lycéenne lui demanda une leçon de calcul élémentaire. Elle devait garder le lit pendant plusieurs semaines et se verrait obligée d'avoir régulièrement recours à ses bons offices. Elle souriait timidement en disant cela. Son front était large et pâle et un ruban blanc était noué dans sa chevelure noire. Elle refusa de se laisser mâcher la besogne et s'obstina à résoudre par elle-même les équations les plus compliquées.

A la fin de cet appel, Sturm était réconcilié avec l'humanité tout entière. Il était encore professeur ! La vie n'était pas aussi sombre qu'il l'avait cru. Son sort aurait pu être pire. Et cette idée de suicide était ridicule.

3

Il était toujours perdu dans la contemplation de la lithographie lorsque la secrétaire de Ludgin entra dans le bureau. C'était une blonde ravissante, à la peau satinée, aux joues délicates et aux yeux bruns. Elle portait un sweater vert qui révélait les admirables proportions de son corps. Sturm remercia sa bonne étoile de ce que le niveau de testostérone de son régulateur hormonal eût été récemment vérifié.

Il allait prendre le risque de lui adresser la parole — il avait découvert depuis longtemps que le moniteur ne vérifiait jamais les appels pendant son tour de service — lorsqu'elle se mit à fredonner.

— « Yeh-deh-deh, Yeh-deh-deh, » chantonnait-elle joyeusement sur l'air vibrant de quelque pathétique chanson populaire. Elle ne se savait pas observée. Elle prit dans son sac un paquet de chewing-gum et décortiqua une tablette qu'elle fourra entre ses lèvres humides. Sans cesser de chantonner, elle se mit à mastiquer allégrement. Au bout d'un moment, elle fit une énorme bulle qui creva aussitôt, et se remit à mastiquer de plus belle.

« I love you, Baby, Yeh-deh-deh, Yeh-deh-deh, » reprit-elle à tue-tête.

Sturm était atterré. Quelle honte, se dit-il, quelle terrible honte de gâcher un si beau corps par de tels glapissements. Quel dommage que Ludgin n'ait pas pensé à couper le son ! Il aurait ainsi pu conserver ses illusions.

La secrétaire mit de l'ordre dans les papiers de Ludgin sans lever une seule fois la tête vers l'écran. Elle vida un cendrier, remit quelques attaches métalliques et un lourd coupe-papier en bronze à leur place dans un tiroir, changea un crayon dans la boîte à crayons. Après avoir épousseté le dessus du bureau, elle se dirigea vers la lithographie, examina son reflet sur la vitre qui la protégeait et toucha vivement ses cheveux de sa main gauche.



Puis elle recula doucement vers la porte en balayant la pièce du regard, visiblement pour s'assurer qu'elle n'oubliait rien.

Elle fut presque renversée par un jeune homme vêtu d'un complet de flanelle grise et porteur d'une serviette en cuir qui pénétra dans le bureau en coup de vent.

« Oh-h-h-h-h-h ! » s'écria Miss Durant en luttant pour conserver son équilibre.

— « Excusez-moi. Le professeur Ludgin est-il ici ? » demanda le jeune homme d'un ton quelque peu agressif. Il était porteur de grosses lunettes à monture noire qui, combinées à son teint cireux, lui donnaient un air un peu ahuri. Il regarda autour de lui. Ses cheveux, peut-être un peu trop plaqués sur le devant, lui donnaient une apparence soignée mais passablement suffisante. « Il faut que je le voie tout de suite. »

— « Mr. Schiecke ! » s'exclama la secrétaire. « Vous m'avez fait peur. Où diable étiez-vous donc passé ? Le docteur Ludgin s'est beaucoup inquiété à votre sujet. Voilà quinze jours qu'il vous cherche partout. » Et comme pour souligner ses questions, elle fit sortir de sa bouche une énorme bulle de chewing-gum, la fit éclater et reprit sa mastication.

— « Je n'en doute pas, » répondit Schiecke d'une voix vibrante de mépris. « Et où se trouve-t-il en ce moment, ce vieux vampire ? A la pause-café ? »

— « Mr. Schiecke ! Voyons ! S'il vous entendait, il vous mettrait tout de suite à la porte. »

Schiecke renversa la tête en arrière et éclata de rire : « Vous ne croyez pas vraiment ce que vous dites, non ? Pas après tout ce que j'ai fait pour lui. Ne vous inquiétez donc pas pour moi. Je suis assez grand pour veiller à mes intérêts. Où est-il ? »

— « Je ne sais pas. Il n'a pas voulu me dire où il allait. Mais il doit rentrer d'un instant à l'autre maintenant. »

— « Ça ne m'étonne pas, » répondit Schiecke. Et comme Miss Durant lui lançait un regard étonné, il ajouta : « Oui, il doit consacrer une grande partie de son temps à monter des combines avec ses amis politiciens, n'est-ce pas ? »

Elle haussa les épaules. Le mouvement la mettait en valeur.

« Enfin, » dit Schiecke. « Puisqu'il ne va pas tarder, je vais l'attendre en faisant comme chez moi. » Il se laissa tomber dans le fauteuil du professeur et mit même les pieds sur le bureau.

Miss Durant hésita, incertaine : « Vous ne croyez pas qu'il serait préférable de l'attendre dehors ? Il pourrait... »



Schiecke écarta la suggestion d'un revers de main : « Ne vous en faites pas. Il ne dira rien. Il sera tellement content de me revoir qu'il ne pensera même pas à se plaindre. »

— « Je ne sais si... » commença Miss Durant ; puis, comme Schiecke, qui venait d'ouvrir un livre, ne faisait plus cas de sa présence, elle sortit en refermant la porte derrière elle.

Quel blanc-bec que cet étudiant, se dit Sturm. Quel individu insolent et prétentieux. Ludgin avait-il changé à ce point, durant toutes ces années, qu'il permît au premier venu de lui marcher ainsi sur les pieds ? Dans ce cas, c'était bien la dernière chose à laquelle Sturm se serait attendu.

Il est vrai que le talon d'Achille de Ludgin, son insuffisance notable en tant que mathématicien, pouvait placer les choses sous un jour différent. Il était évident que pour arriver il avait dû se mettre sous la dépendance de quelqu'un. Malgré toute l'excellence de ses rapports sociaux, l'intelligence vive, intuitive, des mathématiques lui avait tout simplement fait défaut. Assurément, il avait su parfois se montrer brillant, mais jamais original. Il n'avait jamais été rien de plus qu'un bûcheur, muni de capacités de résistance supérieures à la moyenne. Mais jamais il n'avait eu le feu sacré, l'inspiration, le génie — appelez cela comme vous voudrez — des grands. Et dans un système universitaire où prévalait la loi de la jungle, lui et ses pareils devaient faire la preuve, s'ils voulaient subsister longtemps, de qualités d'un autre genre. Lui avait-on, malgré son insuffisance, accordé une chaire ? Si oui, c'était sans aucun doute en récompense de son incroyable habileté à passer la main dans le dos des gens, habileté qui faisait qu'on se demandait pourquoi il n'avait pas plutôt suivi sa vocation naturelle et embrassé une carrière d'administrateur.

La petite voix fluette de Miss Durant parvint de l'extérieur : « Oui... Il est ici. Il vous attend dans votre bureau, docteur. »

Schiecke interrompit sa lecture, les pieds toujours posés sur le bureau. Une étincelle malveillante animait son regard.

— « Carl ! Où diable étiez-vous donc passé ? » s'écria Ludgin en pénétrant dans la pièce. « J'étais horriblement inquiet à votre sujet. Voilà des semaines que j'essaie de vous appeler à votre appartement, mais ça ne répond jamais. » Il arborait un large sourire. Il posa sa mallette sur un petit meuble à côté de son bureau.



Schiecke ne lui rendit pas son sourire. « Vous avez dû passer quelques nuits blanches lorsque vous avez vu que je ne vous apportais pas ce chapitre de votre livre, n'est-ce pas ? »

Sur le visage du professeur, le sourire fit place à une pâleur glaciale. Il ôta son veston, l'accrocha à la patère, se dirigea vers la porte, l'ouvrit et cria : « Ce sera tout pour aujourd'hui, Miss Durant, vous pouvez partir maintenant. » Puis il referma vivement la porte et se tourna vers l'étudiant.

« Je ne vois pas pourquoi vous éprouvez le besoin d'en faire un drame, Carl. C'est exact, vous m'aidez, mais je suis votre conseiller, et je vous aide également. Mais vous faites une drôle de tête aujourd'hui. Où étiez-vous pendant tout ce temps ? Quelque chose ne va pas ? » Il affecta un sourire engageant qui révéla l'éclat de ses dents en or.

— « Il n'y a rien, » laissa tomber Schiecke d'une voix neutre. « Pas pour l'instant, du moins. »

Ludgin lui lança un étrange regard où se lisait l'incompréhension. « Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? »

— « Simplement que j'ai beaucoup réfléchi et que je viens d'entreprendre d'importantes recherches. »

— « Et ça avance ? » Le professeur semblait quelque peu soulagé.

— « Oh ! oui. J'ai déjà fait la découverte capitale. »

— « Je ne comprends pas. »

— « Voyez-vous, professeur, » dit l'étudiant en se levant de sa chaise et en faisant quelques pas pour aller examiner de plus près la lithographie, « je me demande comment j'ai pu me montrer aussi stupide. Vous ne cessiez de me répéter que j'étais un élève brillant — ce que je savais déjà, soit dit en passant — mais je ne comprenais pas pourquoi. Ce ne sont pas des choses qu'un professeur dit à ses étudiants. Il dit : « Vous faites des progrès, Untel ! » ou bien : « C'est du bon travail »; mais vous êtes le premier professeur qui m'ait jamais déclaré crûment : « Schiecke, vous êtes l'un des étudiants les plus brillants qu'il m'ait jamais été donné de connaître. » De toute évidence, vous faisiez cela pour gagner ma sympathie. »

Schiecke fit face au professeur. Une haine contenue brillait dans son regard. « Après avoir passé avec succès mes différents oraux, lorsque j'eus entrepris la préparation de ma thèse, je me mis à réfléchir à tout ça. Je voulais bien vous aider à publier votre livre, même si cela équivalait à faire à votre place la moitié



du travail ; mais là où je me suis mis vraiment en colère, c'est lorsque je vous ai remis ma thèse et que vous l'avez gardée pendant plus de trois mois, en prétextant je ne sais quelles vérifications que vous aviez à y faire. Et lorsque vous m'avez déclaré, un peu plus tard, que vous n'aviez pas le temps, avec toutes vos occupations, etc., ça ne tenait tout simplement pas debout. »

Ludgin ne disait rien. Il continuait à regarder Schiecke sans comprendre.

« Et lorsque vous me l'avez enfin restituée, accompagnée de ces annotations ridicules, c'est à peine si j'ai pu me retenir de vous pouffer de rire à la face. Mettez-vous à ma place : le grand professeur, incapable d'écrire son propre livre, se mêlait de faire remarquer à l'étudiant qui lui faisait le travail qu'il y avait des fautes dans sa thèse. »

— « Ecoutez, Schiecke, » aboya le professeur. « Vous êtes peut-être brillant, mais je n'ai jamais permis à personne de me parler sur ce ton. Que croyez-vous donc être en train de faire ? »

— « Inutile d'essayer de m'entortiller, Ludgin. »

En s'entendant apostropher ainsi, le professeur blêmit de rage. Sa respiration se fit sifflante.

« Je suis au courant de ce que vous faites. J'ai découvert comment ma thèse avait pu être publiée par un autre, également. »

— « Que voulez-vous dire ? » s'écria le professeur. « Vous êtes fou, Carl. Vous êtes complètement fou. Karsky travaillait sur la même chose que vous, voilà tout. C'est un amateur. Ce n'est pas parce que quelqu'un a publié ses travaux avant vous qu'il faut crier au vol ! »

— « Gardez vos salades. Je sais de quoi je parle. Tout concorde. Votre Karsky n'existe pas, même si l'article portait son nom. Quelqu'un fait tout pour m'empêcher de quitter l'Université, et le meilleur moyen pour cela est d'invalider mes recherches et de m'obliger à tout recommencer. »

— « Vous travaillez trop, Carl. Vous vous surmenez. Votre délire frôle la paranoïa. Il faut vous calmer. Ecoutez, il est très regrettable que le comité n'ait pu accepter votre thèse après la publication de l'article de Karsky. Vous n'avez pas eu de veine. Mais dans la vie il faut savoir encaisser, c'est tout. Et d'ailleurs, qui aurait pu vous faire une chose pareille ? »

L'étudiant eut un sourire : « Vous-même, vous ne le feriez pas ? »

Ludgin parut bouleversé. Il s'effondra dans son fauteuil en remuant tristement la tête : « Qu'est-ce que vous allez penser là ? »

— « Ne mentez pas ! » hurla Schiecke. « Vous aimeriez bien me garder avec vous quelque temps, hein ? Vous avez cru pouvoir vous en tirer en envoyant l'article sous un faux nom. Naturellement, les équations étaient légèrement différentes, pour que ça ait l'air plus naturel. Mais c'est vous qui les avez changées ! »

— « Sortez d'ici ! Sortez d'ici immédiatement ! » aboya Ludgin. « Sortez de mon bureau, et n'y remettez plus jamais les pieds. Je n'ai jamais été aussi insulté de ma vie. Vous êtes malade, Carl. Sincèrement, vous devriez vous faire soigner. » Ludgin bondit hors de son fauteuil, marcha vers la porte à grands pas, l'ouvrit en grand et attendit, le visage convulsé de fureur, que l'étudiant s'en aille.

— « Je ne partirai pas, » dit Schiecke tout doucement. « Je n'ai pas terminé ce que j'avais à vous dire et je veux que vous m'écoutiez. Voyez-vous, professeur, vous êtes pris à votre propre jeu. Je ne vous aurais pas accusé de cette façon si je ne détenais pas une preuve. »

Les mâchoires de Ludgin s'affaissèrent. Il le contempla, comme frappé de stupeur.

« Veuillez fermer la porte, professeur, et parlons raisonnablement, » dit Schiecke. Il ouvrit sa serviette et en sortit un appareil de photo. Puis il se tourna vers Ludgin et expliqua : « Vous vous êtes montré très malin en faisant ouvrir une boîte postale au nom de Karsky. Vous pensiez brouiller aisément les pistes de cette façon, n'est-ce pas ? Mais j'ai écrit à la *Mathematical Review*, et ils m'ont répondu que Karsky leur était totalement inconnu mais qu'il disait être employé de bureau et qu'il passait ses loisirs à faire des mathématiques. Et ils m'ont donné son adresse : B. P. 5730, précisément dans cette ville. Vous m'avez sous-estimé, professeur. Vous ne saviez pas jusqu'où j'étais capable d'aller. »

Ludgin referma doucement la porte.

« Si je suis resté absent quinze jours, c'est qu'il fallait absolument que je vous prenne sur le fait. Tandis que vous essayiez vainement de me téléphoner chez moi, j'avais pris une chambre à la Y.M.C.A. (1) qui se trouve juste en face de la poste et j'attendais que vous veniez ouvrir votre casier. Cette « thèse » que je vous

(1) YMCA : Young Men's Christian Association, Union chrétienne de jeunes gens.

ai confiée il y a plusieurs mois n'était pas un original. Je l'ai copiée dans un livre à la bibliothèque. Je n'avais pas l'impression que vous en auriez entendu parler, et je ne me trompais pas. Quoi qu'il en soit, j'ai pris une assez jolie série de photographies à travers la devanture de la poste où l'on vous voit en train d'ouvrir le casier et de lire la réponse de la *Mathematical Review*. C'est étonnant tout ce qu'on peut prendre avec un téléobjectif de 600 mm. »

Ludgin fit un pas vers Schiecke, la main tendue vers l'appareil de photo, mais Schiecke le retira promptement : « Ça ne servirait à rien, j'en ai bien peur. J'ai pris la précaution de laisser la pellicule chez un photographe avant de venir ici. »

— « Vous êtes malin, » grogna Ludgin. « Très malin. »

— « Je ne suis pas mécontent de moi-même, en effet. Bon. Par où commençons-nous ? »

— « Pourquoi ne prenez-vous pas un siège ? Nous serions plus à l'aise pour causer. »

— « Je préfère rester debout. »

Les deux hommes restèrent un long moment sans rien dire. Schiecke sortit de sa poche une pipe et du tabac. Il bourra la pipe, l'alluma posément, secoua une ou deux fois l'allumette, puis la jeta encore enflammée dans un cendrier.

« Voilà donc la situation, » dit enfin l'étudiant d'une voix nette et assurée. « Je vous tiens bel et bien, ça ne fait aucun doute. Si je voulais, je pourrais aller trouver le doyen, tout lui raconter et lui fournir mes preuves. »

— « Il ne vous croirait pas ! » aboya Ludgin.

— « N'essayez pas de m'entortiller, je vous l'ai déjà dit. Aucun bluff ne pourra vous sortir de là, cette fois-ci. »

Ludgin commença à se ronger les ongles nerveusement.

« Depuis le jour où j'ai compris que vous aviez l'intention de me garder le plus longtemps possible dans cette usine à diplômes, » poursuivit l'étudiant, « je n'ai cessé de me demander ce que je pourrais vous faire. Aller trouver le doyen serait trop facile. Non pas que cela me déplairait de vous voir mettre à la porte. Mais d'un autre côté, la seule chose que je déteste vraiment dans l'état d'étudiant, c'est d'être sans le sou. Je ne pense pas que vous ayez connu cela longtemps, vous... Si donc vous pouviez faire un geste... à titre de dédommagement... »

Ludgin ne fit pas de réponse. Il continuait à regarder devant lui. Ses yeux agrandis lui donnaient une expression de confusion hébétée. Puis il se mit à lancer autour de lui des regards rapides, comme s'il cherchait quelque chose qui n'était pas là. Son visage se durcit, prit une expression de résolution nouvelle.

« Vous comprenez ce que je veux dire, naturellement, » reprit prudemment l'étudiant.

— « Oui, » dit Ludgin en regagnant lentement son bureau et en s'asseyant d'un air accablé. « C'est tout simplement du chantage. Je refuse ce chantage, Carl. C'est un procédé immonde, méprisable. Vous me croyez donc riche ? Où voulez-vous que je trouve cet argent ? »

Tournant le dos à l'étudiant, il ouvrit imperceptiblement le tiroir de son bureau. Le coupe-papier étincela à la lumière du jour. Il referma le tiroir et pivota sur sa chaise.

Schiecke était en colère : « Je vous ai dit de ne pas essayer de m'entortiller. Je sais très bien ce que vous gagnez. Vous gagnez vingt mille dollars par an. Vous avez une belle maison. Pour un célibataire, qui n'a ni femme ni enfants à nourrir, c'est deux fois trop. Mais je serai bon prince. Je me contenterai de six mille dollars par an seulement. »

— « Et combien de temps cela durera-t-il ? » demanda Ludgin. « Un an ? Cinq ans ? Dix ans ? Toute ma vie ? Mettons que j'accepte votre proposition. Je n'en reste pas moins entièrement à découvert, n'est-ce pas ? »

— « Je crois que vous n'avez guère le choix, professeur. Et ne prenez pas cette voix de martyr. N'oubliez pas que c'est vous qui êtes à l'origine de tout. Vous m'avez volé mon travail et vous l'avez fait publier sous un autre nom. Vous n'avez que ce que vous méritez. »

— « Je le regrette, Carl... Je vous assure... Je suis... » Sa voix se brisa.

Sturm le croyait. Monstre ou pas, Ludgin lui faisait pitié maintenant qu'il se trouvait humilié, pris au piège. Il trouvait presque obscène de voir son vieil ennemi réduit à l'état de loque. L'espace d'un instant, Sturm faiblit, voulut oublier toutes les anciennes querelles.

« Je n'ai pas encore obtenu ma chaire, Carl, » se lamenta le professeur. « Il ne me reste plus beaucoup de temps. Tous les sept ans... il faut que je sorte un livre. Tous les trois mois... un article. Cette fois-ci, je voulais un bon livre, un ouvrage qui

fasse du bruit et m'assure enfin cette chaire. J'ai essayé. Vous ne pouvez pas savoir comme j'ai essayé. Mais ce fut peine perdue. C'est alors que vous avez fait votre apparition et que j'ai compris qu'avec votre aide je pouvais avoir le livre et la chaire. Mais vous étiez trop brillant. Trop rapide. Je ne pouvais pas vous laisser partir si vite. »

— « Vous me fendez le cœur, professeur, » répondit Schiecke avec une certaine cruauté. « Comment donc vous en sortiez-vous avant ma venue ? En plagiant les autres ? En les forçant à faire pour vous ce que vous étiez incapable d'accomplir ? »

Ludgin eut un imperceptible hochement de tête.

« C'est un système pourri, » poursuivit Schiecke en se rapprochant du professeur, « que celui qui permet aux gens de votre espèce d'obtenir de l'avancement alors que les professeurs qui comprennent réellement les étudiants sont chassés de l'Université pour n'avoir pas su confectionner les belles phrases qui plaisent à l'administration. » Il secoua tristement la tête. « Mais ce n'est pas moi qui vais le changer. Bien au contraire, j'ai l'intention de profiter de la situation. »

— « Mon livre... »

— « Ne vous en faites pas pour votre livre. Je vous ai fait marcher presque autant que vous m'avez fait marcher. Il est pratiquement terminé — du moins en ce qui concerne les idées. C'est exprès que je ne vous en ai livré que quelques passages au compte-gouttes. Je voulais ménager votre faveur le plus longtemps possible, exactement comme vous vouliez ménager la mienne. »

— « Où est-il ? »

— « La plus grande partie est ici, dans ma serviette. Mais vous ne l'aurez pas tout de suite. Je tiens à me prémunir contre un éventuel mauvais coup de votre part. »

Ludgin eut un petit rire contraint : « Je ne vous savais pas si malin. »

— « Je suis tellement malin, professeur, qu'à partir de maintenant je vais toucher six mille dollars par an et cinquante pour cent de tout ce que vous rapportera votre livre. Vous allez veiller également à ce qu'on m'attribue une bourse de recherche pour les deux ou trois années à venir. Utilisez les moyens que vous voudrez, cela m'est complètement égal. Dans ces conditions, je veux bien rester « étudiant » encore un peu. Puisque j'ai déjà passé tous les examens requis, cette somme me permettra de subsister très confortablement. Je pourrai alors me consacrer à des

recherches personnelles, sans avoir à me plier aux exigences imbéciles de l'Université ou de qui que ce soit. Plus tard, lorsque j'en aurai assez, vous et moi rédigerons tranquillement ensemble une nouvelle thèse et vous ferez en sorte que j'obtienne aisément mon doctorat. »

— « Je crois que je n'ai guère le choix, n'est-ce pas ? » dit Ludgin en se tournant vers son bureau dont il ouvrit légèrement le tiroir. « Mais malgré toute votre habileté, il y a un point que vous avez négligé. J'ai ici un document qui pourrait être de nature à vous faire changer d'avis et dont vous feriez mieux de prendre connaissance. » De sa main droite, il fit glisser sur le bureau un feuillet imprimé tout en faisant signe à l'étudiant d'y jeter un coup d'œil. Mais sa main gauche resta dans le tiroir.

— « Qu'est-ce que c'est ? » demanda Schiecke en s'approchant, intrigué.

Ludgin esquissa un sourire triomphant, fit pivoter son fauteuil, le coupe-papier à la main, et lança hargneusement : « Quelque chose que je t'avais réservé ! » tout en plongeant l'arme en plein dans la poitrine de Schiecke.

L'étudiant, les yeux agrandis d'horreur, cherchant à comprendre ce qui lui était arrivé, chancela.

— « Mon Dieu, Ludgin, qu'est-ce que... » hoqueta-t-il péniblement. Ses mains pendaient, inertes, à ses côtés, et il continuait à fixer stupidement le coupe-papier comme s'il émergeait de la poitrine de quelqu'un d'autre.

Ludgin se mit debout. Une grimace de dégoût lui retroussa les lèvres. Il posa une main sur l'épaule de l'étudiant puis d'un geste vif, comme s'il débrochait un gigot, retira le coupe-papier qu'il lui planta à nouveau dans le cœur.

L'œil vitreux, Schiecke fit un pas en avant et s'écroula en travers du bureau. Sous le choc, le coupe-papier s'enfonça plus avant et une pointe luisante émergea délicatement du dos de la veste.

Et Ludgin qui, l'espace d'un instant, était resté figé, comme s'il assistait, avec une espèce de curiosité détachée, à un événement extérieur, se ressaisit brusquement en s'apercevant de ce qu'il venait de faire. Son visage se tordit en une grimace horrifiée. Il se précipita vers la porte, tourna la clef dans la serrure et revint, pantelant d'excitation. Puis il s'empara de la serviette de Schiecke, lutta un instant avec la serrure, réussit enfin à l'ouvrir et en inspecta avidement le contenu. Il en retira finalement une

importante liasse de papiers qu'il rangea dans un tiroir de son bureau.

Mais il fallait également s'occuper du corps. Il le saisit aux aisselles en jetant un regard écœuré au coupe-papier et à la veste maintenant baignée de sang, le fit glisser péniblement sur le sol et souleva une paupière inerte. Cela ne faisait aucun doute : Schiecke était mort.

Ce n'est qu'après avoir sorti un mouchoir de sa poche, essuyé avec soin les taches de sang sur le bureau et fait disparaître toutes les traces de son crime qu'il s'avisa de se retourner, les yeux toujours baissés vers le sol. Mais il se raidit soudain, comme si une pensée imprévue venait de le frapper.

Il leva les yeux vers l'écran de télévision et poussa une exclamation étouffée.

Soudain oppressé, Sturm vit grandir sur l'écran le visage de Ludgin dont les yeux, comme collés à une paroi de verre, le fixaient avidement. Les deux adversaires s'épiaient en silence.

Mais avant que l'un ou l'autre ait pu réagir, l'écran s'éteignit sans prévenir, coupé automatiquement par l'ordinateur chargé de répartir le travail entre les différentes équipes de la Banque.

4

PITIÉ pour Ludgin ? Pitié pour un homme qui venait d'en tuer un autre ? Bien que l'écran fût maintenant muet, l'image de Ludgin avec sa face rougeaude, son nez strié de veinules, ses lèvres épaisses, sa verrue ornée d'une touffe de poils, ses yeux bleus larmoyants où couvaient la suspicion et la haine et, surtout, ce rapide mouvement de tête qu'il avait eu juste au moment où l'écran s'éteignait, ce rictus perplexe qui avait déformé son visage tandis que l'air s'engouffrait en sifflant entre ses dents serrées, persistait dans l'esprit de Sturm.

Ludgin n'avait pu penser qu'à une chose : le témoin devait être supprimé.

Sturm eut l'impression qu'un picotement lui parcourait le cuir chevelu. Il allait entamer le processus mental qui lui permettrait d'alerter les autorités de la Banque lorsqu'il se rappela, soudain horrifié, que les équipes venaient d'être changées. Il n'y avait

aucun moyen de contacter qui que ce fût. Il était isolé jusqu'au lendemain matin.

Il se hérissa de terreur.

Que faisait Ludgin en ce moment ?

Le cadavre ! Il y avait d'abord le cadavre. Il fallait le faire disparaître discrètement. Mais le bâtiment des Mathématiques devait encore grouiller d'étudiants et de professeurs. Et les employés avaient probablement commencé à balayer les couloirs, ce qui déjà lui rendrait la tâche incroyablement difficile. D'un instant à l'autre ils pouvaient surgir, grâce à leur passe, dans le bureau de Ludgin pour vider les corbeilles et faire le ménage.

En ce moment même, Ludgin devait être en train de chercher comme un fou un endroit où il pourrait dissimuler le corps jusqu'à ce qu'il puisse s'en débarrasser. De toute évidence, s'il réussissait à conserver ses esprits, il penserait aux armoires de rangement. Il pourrait faire entrer Schiecke dans l'une d'elles, fermer la porte à clef et s'assurer qu'aucune trace suspecte n'attirerait l'attention des employés. Plus tard, vers le milieu de la nuit, à deux ou trois heures du matin par exemple, il pourrait revenir et se débarrasser du corps en toute sécurité.

Entre-temps, il était inévitable qu'il rendît visite à la Banque des Cerveaux. Avec la clef dont tous les professeurs de l'Université disposaient, il n'aurait aucun problème pour entrer. Si quelqu'un l'arrêtait, il n'aurait qu'à déclarer qu'il poursuivait des recherches en collaboration avec un des Cerveaux et préférait se déplacer plutôt que de travailler par l'intermédiaire du vidéophone. C'était légèrement inhabituel, mais cela se faisait quelquefois.

Ludgin saurait exactement où se rendre puisque chacun des compartiments qui abritaient un cerveau portait son numéro. Il n'aurait qu'à chercher la porte B 45, entrer, fracasser la cuve et sortir sans jamais se faire prendre.

Sturm agita son bras mécanique. Il régla le volume de son haut-parleur individuel à son niveau maximum et cria de toutes ses forces, bien certain cependant qu'il n'aurait aucune réponse. Les compartiments étaient entièrement insonorisés pour empêcher les Cerveaux de communiquer entre eux, probablement dans le but de prévenir tout risque de grève ou de rébellion concertée de la part de ces esclaves d'un nouveau genre.

Il hurla de nouveau. Dans son désarroi, il cogna le sol à plusieurs reprises de son bras mécanique. Naturellement, il n'eut aucune réponse. On n'entendait que le bruit de la solution saline

qui tombait goutte à goutte dans son bac et la pulsation rythmée de la pompe qui alimentait le diaphragme à oxygène.

Etait-ce de cette façon que Ludgin allait essayer de le tuer ? En coupant simplement l'arrivée du liquide et en laissant mourir sa seconde victime de suffocation ? A cette pensée, Sturm se remémora le jour où, alors qu'il n'était qu'un petit garçon sur la plage, il avait regardé avec envie son frère qui nageait. Il avait voulu l'imiter, s'était élancé dans l'eau et avait trébuché. Il se rappela comment soudain l'eau s'était refermée sur lui tandis qu'il se débattait, agitant ses bras et ses jambes en une série de mouvements convulsifs, perdant toute notion du haut et du bas, ne sachant plus de quel côté se tourner pour respirer, s'abandonnant peu à peu à la tranquillité rassurante des ténèbres, reprenant enfin connaissance sur la plage au milieu d'un cercle de curieux.

Même si Ludgin choisissait de fracasser la cuve, la mort viendrait pour lui comme une seconde noyade.

Réfléchir, se dit Sturm ; réfléchir avant tout. Ne pas céder à la panique. Il devait forcément exister un moyen, une arme quelconque à utiliser contre Ludgin. Il ne pouvait pas abandonner comme cela.

Il fit pivoter son œil prismatique et examina le local. Face à lui était l'écran. Tout de suite à droite, la porte par laquelle Ludgin entrerait.

Il fit à nouveau pivoter son œil, pour s'examiner lui-même cette fois-ci. Juste au-dessus de lui étaient les deux robinets qui alimentaient continuellement sa cuve en solution saline et en eau distillée. A sa droite — il ne devait pas oublier qu'il se regardait à partir du côté opposé de la pièce — se trouvait un tableau vert en matière plastique réservé aux rares occasions où le partenaire humain du Cerveau décidait de venir discuter en personne.

S'il pouvait fracasser ce tableau et utiliser un éclat de plastique en guise de couteau, il pourrait au moins opposer à Ludgin une défense honorable. Décidé à tout essayer, il ramena son crochet en arrière et l'abattit de toutes ses forces sur le tableau en plastique.

Ce fut peine perdue. Le mécanisme du crochet n'était pas assez fort. Le crochet rebondit sur le tableau sans y laisser même la moindre marque.

Où se trouvait Ludgin en ce moment ? Etait-il encore en train de dissimuler le cadavre ? Ou bien en train de bavarder nerveu-

sement avec une femme de ménage, essayant de ne pas penser à ce qui se trouvait à quelques mètres d'eux ? Peut-être encore s'était-il déjà mis en route vers la Banque, auquel cas il ne restait plus longtemps à attendre.

Sturm essaya de racler le mur. Il n'obtint aucun autre résultat que de se fatiguer encore plus. Il se reposa un instant, réfléchissant avec l'énergie du désespoir, prêt à saisir au vol la moindre idée capable de le sauver.

La lumière l'éblouissait. Il l'éteignit. Jamais il n'avait été si conscient du silence qui régnait ici, et que rompaient seulement la pulsation régulière de la pompe à oxygène et le liquide qui tombait goutte à goutte dans la cuve.

Ressaisis-toi, se dit-il. Dans un moment, tu devras te battre pour sauver ta vie, et tu n'es même pas capable de te concentrer.

Il ralluma. S'il restait dans le noir, est-ce que la brusque apparition de la lumière pourrait momentanément aveugler Ludgin ? Il en doutait fort. Et d'ailleurs, le couloir devait être éclairé.

Mais si ce n'était pas la lumière, peut-être l'électricité l'aiderait-elle. Peut-être allait-il pouvoir se défendre... et même tuer son ennemi.

Il actionna de nouveau l'interrupteur et se mit en devoir de dévisser délicatement l'ampoule. C'était un travail difficile. Il avait peur de la casser mais se demanda ensuite pourquoi il tenait tant à la garder intacte. Qu'est-ce que cela pouvait faire ? Il la laissa tomber par terre. Elle éclata avec un bruit mat. Il pouvait maintenant retirer le culot de la douille sans craindre de s'électrocuter. Il tira avec force sur le fil électrique et découvrit à sa grande satisfaction qu'une longueur de plus de trois mètres pouvait être dégagée.

Pour pouvoir le retrouver plus tard, il suspendit le fil électrique au tableau. Il avait par chance un sens kinesthésique suffisamment développé pour pouvoir travailler dans le noir. Il ouvrit tout grand le robinet de solution saline et entendit le flot de liquide se déverser dans la cuve. Combien de temps, se demanda-t-il, avant qu'elle déborde ? Est-ce qu'il restait encore assez de temps ?

Il n'avait pas la notion exacte du temps qui s'était écoulé, mais cela ne devait pas dépasser cinq ou six heures. Plusieurs

fois, il avait senti qu'il était sur le point de s'endormir. L'effort nécessité par la préparation de la réception réservée à Ludgin, la surexcitation nerveuse suscitée par la situation, tout cela était à la limite de ses capacités d'endurance.

Heureusement, il avait été sauvé par son corps, même si celui-ci n'existait plus. Jamais il n'avait pu s'habituer à l'idée d'être seulement un cerveau. Il y avait de cela bien longtemps, alors qu'il était encore étudiant, il se souvenait d'avoir appris au cours de psychologie que les amputés d'un bras ou d'une jambe ne veulent pas croire, juste après leur opération, à la disparition du membre tant qu'ils ne l'ont pas constatée par eux-mêmes. C'est ainsi que Sturm était persuadé d'avoir des bras et des jambes — même sous une forme atrophiée — et de pouvoir les remuer. Et il avait aussi une tête. S'il refusait de regarder la masse informe qui était dans la cuve, si au lieu de cela il fermait l'œil, alors la sensation d'avoir une tête était indéniable.

Et ce soir-là, alors qu'il attendait l'arrivée de Ludgin, il sentit qu'il sombrait peu à peu dans le sommeil. Il éprouva la même sensation que dans sa jeunesse, lorsqu'il conduisait tard la nuit. C'est en ayant l'impression que sa tête basculait subitement en avant, que sa nuque se tendait, qu'il se ressaisit brusquement.

Encore un instant d'inattention comme celui-là et il ne se réveillerait plus jamais.

Pour rester en état d'alerte, il commença à se réciter des bribes de Shakespeare qu'il avait apprises par cœur au lycée. Quel était donc le nom de ce professeur en classe de quatrième, cette vieille fille toute décharnée qui ne pouvait pas passer quelque part sans laisser derrière elle une persistante odeur de jasmin ? Un jour qu'il n'avait pas appris sa leçon, il s'était fait donner sur les doigts. Il se rappelait comment il avait bredouillé les premiers vers face aux visages roses et indifférents de ses camarades :

— « C'est cette... cause, c'est... cette cause que mon âme... »

Il frissonna en voyant apparaître un rai de lumière sous la porte qui commença à s'ouvrir lentement. Il attendit, prêt à régler le diaphragme de son œil lorsque la lumière deviendrait plus intense. Pendant environ cinq secondes, rien ne se passa. Lentement, il abaissa son crochet de quelques centimètres en le plaquant contre le mur pour que Ludgin ne le voie pas en entrant. Il prit bien soin de ne pas effleurer la solution saline répandue

sur le sol. Le fil électrique était prêt. Il en avait dépouillé l'extrémité et le tenait fermement dans son crochet. Le moindre contact avec le mur, le sol ou le tableau, risquait de produire une gerbe d'étincelles car le métal entrait pour une très grande part dans la structure de l'immeuble.

A nouveau, la porte grinça et s'ouvrit lentement. Il entendit le bruit d'une respiration haletante et vit se découper une silhouette dans la clarté venue du couloir. La porte se referma et la pièce fut à nouveau plongée dans l'obscurité pendant l'espace d'une fraction de seconde, car aussitôt après un pinceau de lumière vint éclairer violemment le bac où se trouvait Sturm.

Il reconnut la voix de Ludgin : « Je suppose que vous vous attendiez à mon arrivée, B 45. Vous ne pouviez pas l'ignorer, n'est-ce pas ? »

Sturm avait au moins une chose en sa faveur. Ludgin devait croire qu'en dirigeant le jet de lumière vers la cuve il éblouissait le Cerveau qui s'y trouvait. En réalité, Sturm avait pris la précaution d'orienter son œil mobile vers un coin de la pièce, à la droite de Ludgin.

La source de lumière se rapprocha mais s'immobilisa, comme pour le narguer, juste à la limite de portée du crochet.

— « A quoi sert toute cette eau ? » demanda Ludgin d'un ton acide. « Ne me dites pas que vous avez peur à ce point. »

— « Vous avez toujours le mot pour rire, » répliqua Sturm en espérant que le son de sa voix ébranlerait l'adversaire.

— « Votre exécution peut tout aussi bien se passer dans la joie. Quel dommage que vous en ayez trop vu. La prochaine fois — j'espère qu'il n'y en aura pas — je serai plus prudent. C'est vraiment stupide de ma part d'avoir oublié de tourner le bouton. »

Si seulement Ludgin voulait bien s'approcher un tout petit peu...

Il fallait d'abord faire en sorte qu'il fût convenablement mouillé. Inutile d'essayer de l'électrocuter s'il ne s'assurait pas d'abord d'un bon contact. Peut-être les chaussures mouillées étaient-elles suffisantes, mais mieux valait ne pas prendre de risques. S'il réussissait à le faire s'étaler de tout son long, le succès serait pratiquement assuré.

— « Croyez-moi, » dit Ludgin, « votre disparition me causera beaucoup moins de tristesse que celle de Schiecke. C'était un brillant garçon, voyez-vous. Et qui m'a été d'un grand secours.

Jusqu'à sa venue, je ne savais vraiment pas comment faire pour obtenir ma chaire dans cette jungle où il faut publier ou périr. Je regrette beaucoup qu'il m'ait forcé la main. Heureusement, je possède maintenant la plus grande partie du manuscrit. »

— « Combien de personnes avez-vous assassinées jusqu'à présent ? » demanda Sturm en s'efforçant de prendre un ton persifleur.

— « Allons donc, » gloussa Ludgin. « Voilà que vous me prenez pour un criminel endurci, maintenant ? En réalité, je ne suis qu'un amateur. Schiecke était le premier, vous serez le second. Quoique je ne sois pas tout à fait certain de commettre un meurtre en vous éliminant. Après tout, d'un point de vue légal, personne ne vous considère comme des êtres humains. Vous avez vécu votre vie. Maintenant, vous n'êtes plus que des objets. Certes, je détruis un bien public en vous tuant, mais je n'assassine personne. Et bien que la sanction prévue contre ceux qui portent atteinte à la propriété de l'Etat ne dépasse pas une amende dont il me serait facile de m'acquitter, ou à la rigueur quelques mois de prison, j'aime autant que la raison pour laquelle je suis contraint de me débarrasser de vous ne soit pas évoquée. Je suis obligé de me protéger. »

Ludgin fit un nouveau pas en avant.

Encore deux ou trois. Disons trois pour être plus sûr.

— « J'imagine que pour vous cela pourrait même être un bien, » poursuivit Ludgin que la nervosité rendait enclin au verbiage. « J'ai entendu dire que des Cerveaux s'étaient suicidés pour éviter de mener pendant plus d'un siècle une vie purement végétative. Je serai très heureux de vous épargner cette peine. »

— « Vous allez me faire mourir de reconnaissance, » dit Sturm d'un ton sarcastique. « Avez-vous toujours été aussi prévenant ? Avez-vous usé des mêmes ménagements lorsque vous avez fait chasser Moore de l'Université ? »

L'effet de ces paroles fut instantané. « Comment savez-vous ça ? » aboya Ludgin. La méchanceté résonna une fois de plus dans sa voix.

Sturm éclata de rire, espérant que le bruit déconcerterait Ludgin. « Vous ne le savez pas, Professeur, mais vous et moi sommes de vieux amis. Ou plutôt devrais-je dire « de vieilles connaissances ». La distinction peut vous sembler académique, mais à mon avis elle a une grande importance. »

— « De vieux amis ? Que voulez-vous dire par là ? »

— « Je vous ai connu à l'Université, lorsque vous étiez maître-assistant. J'avais alors une grande admiration pour votre culot, je l'admets. »

— « Vous n'êtes pas Moore. Vous ne pouvez pas être Moore. C'est impossible. Il est mort, je le sais, mais il n'est jamais entré à la Banque. Il n'aurait pas pu. Il n'avait pas l'intelligence nécessaire. »

— « Vous non plus, Ludgin, vous n'avez pas à vous en faire sur ce point. Non. J'étais maître-assistant en même temps que vous. Vous me connaissiez très bien. »

— « Ce n'est pas possible. Aucun des maîtres-assistants que je connaissais n'est décédé. »

— « Je n'étais plus maître-assistant lorsque je suis mort. J'étais chargé de cours. Vous étiez en congé de recherches en Angleterre lorsque cela s'est produit. »

— « Vous mentez, » dit Ludgin, furieux. « Il est inutile d'essayer de sauver votre peau en me faisant avaler je ne sais quelles histoires invraisemblables. Ça ne marche pas. Vous en avez trop vu. Je tuerais mon propre frère, s'il savait ce que vous savez. »

— « Nous nous querellions tout le temps, » reprit Sturm dont les nerfs étaient tendus à se rompre. Il attendait que Ludgin fasse encore un ou deux pas en avant. Il lui faudrait alors agir vite, et au bon moment. « Nous avons même eu une sérieuse altercation au sujet de Moore. »

— « Vous n'êtes pas Sturm ! Ce type naïf qui était toujours en train de faire de la morale comme un prédicateur de quatre sous. Sturm ! Je me souviens, maintenant. »

— « C'est bien moi. »

— « Dans ce cas, cela ne fait qu'ajouter un peu de piquant à votre exécution, » dit Ludgin d'un ton réjoui, comme s'il était prêt à se frotter les mains de satisfaction. « Je n'ai jamais pu vous sentir. J'ai toujours trouvé insupportable votre façon de vouloir à tout prix que le monde fût ce que vous vouliez qu'il fût au lieu d'être ce qu'il était. Je vous ai toujours considéré comme un Pharisien, et s'il y a une chose que je déteste c'est bien le pharisaïsme. Vous devez prendre les gens comme ils sont, Sturm, au lieu de pleurnicher comme vous le faites. Je crois que je vais aimer ce petit travail. »

— « Qu'avez-vous fait du cadavre de Schiecke ? » demanda vivement Sturm.

— « Je ne vois pas en quoi cela peut vous intéresser, mais puisque vous posez la question autant vous le dire. A l'heure qu'il est, Schiecke se trouve bien au chaud à l'intérieur de l'ordinateur de mon bureau, où personne ne penserait à aller le chercher. Naturellement, si je devais l'y laisser séjourner deux ou trois jours, il finirait par s'en dégager une odeur de boîte de conserve avariée. Mais rassurez-vous, je n'ai pas l'intention de lui donner le temps de se décomposer. Cette nuit, sitôt le bâtiment vide, j'irai le récupérer et je l'emmènerai faire un petit tour à la campagne. Il ne me sera pas difficile de trouver un endroit où le déposer. Mais avant, mon cher Sturm, il me faut terminer cette petite corvée. D'autres tâches urgentes m'attendent, notamment une de ces sempiternelles réunions de travail à huit heures du matin, et si je veux avoir le temps de piquer un roupillon avant j'ai intérêt à me dépêcher. »

Ayant dit cela, il s'avança en murmurant : « Je me demande comment je vais... »

De toutes ses forces, Sturm lui lança son crochet en travers du tibia.

Ludgin proféra une série de jurons tout en se pliant en deux pour saisir son tibia à pleines mains. Ce faisant, la torche électrique lui échappa des mains et alla rouler sur le sol. La lumière s'éteignit.

Sturm continua de frapper à coups redoublés. Il essayait, mais en vain, de faire trébucher Ludgin. Comme il s'accrochait une nouvelle fois à sa jambe, il sentit son bras mécanique repoussé par une force à laquelle il ne pouvait pas résister et comprit que Ludgin le tenait fermement.

— « Je ne te lâcherai plus maintenant, salaud, » souffla ce dernier d'une voix rauque.

Il se rapprocha du bac en pataugeant dans la solution saline. « Où est donc passée cette fichue lampe ? » grommela-t-il. Sans lâcher le crochet qu'il repoussait peu à peu devant lui, il poursuivit sa progression vers Sturm. « Tant pis. Un bon coup de pied dans la cuve suffira. »

Mais soudain il trébucha sur quelque chose et sous son pied la lumière vacilla. Il s'étala de tout son long en jurant, relâchant par la même occasion son étreinte sur le crochet de Sturm.

Ce dernier ne perdit pas de temps. Faisant pivoter le crochet sur son axe, il dirigea le fil vers le bas en priant le ciel pour

que son estimation fût correcte et l'abaissa de toutes ses forces.

Un éclair jaillit. Ludgin émit une espèce de gargouillement prolongé en se prenant les tempes à deux mains. Des étincelles crépitèrent et retombèrent comme un feu d'artifice en une cascade éblouissante. Il poussa un gémissement plaintif, agita convulsivement les bras et se mit à trembler, soit sous l'effet du courant qui se déversait en lui soit pour essayer de se dégager. Sans cesser de se tordre, il retomba lentement en arrière.

Les gémissements cessèrent enfin. L'obscurité était totale.

Sturm maintenait le contact. C'était Ludgin ou lui. Pour un végétal, se disait-il, il s'accrochait drôlement à la vie.

Une partie de la chevelure de Ludgin s'enflamma.

Heureusement que les Banquiers ne possèdent pas de système olfactif, se prit-il à penser. La puanteur devait être quelque chose d'horrible.

Lorsque enfin il fut certain de ne plus rien risquer, il coupa le contact. Aussitôt, son esprit se mit à tourbillonner. Il ne savait plus s'il dormait ou s'il était tout à fait éveillé. Il s'imaginait que Ludgin se relevait, s'avançait vers la cuve qu'il renversait dans un bris de verre. Il éprouvait la vertigineuse sensation de basculer vers le sol dans un jaillissement de liquide. Il voyait la figure grimaçante de Ludgin sur l'écran et entendait son rire venu de l'obscurité. Le monde était un tourbillon. Il avait l'impression d'être attaché à un morceau de bois invinciblement attiré en cercles de plus en plus étroits vers le centre d'un formidable tourbillon. Les ténèbres tournoyantes le happèrent.

Il fut tiré de cet état de stupeur par une sonnerie aiguë qu'il enregistrait à peine. Il dut faire un gros effort sur lui-même pour lutter contre la torpeur persistante.

Etait-ce un rêve ? Il régla son œil. Non. Sur le sol, baignant dans une mare de solution saline, gisait le corps de Ludgin, défiguré et recroquevillé, les lèvres disjointes en un rictus macabre, le double alignement des dents rompu par l'éclat d'une molaire en or.

Sturm retira son crochet, remit son œil en position normale, soucieux de ne pas faire attendre la personne qui appelait. Lorsqu'il accommoda enfin sur l'écran tremblotant, il vit le visage stupéfait d'une femme. Elle portait des bigoudis et tenait en l'air une tasse de café.

— « Qu'est-ce que... Qu'est-ce que c'est que cette mélasse ? » demanda-t-elle.

— « Ici la Banque des Cerveaux, B 45 à votre service... » Il s'interrompit pour vérifier qu'elle avait bien une alliance à la main gauche et ajouta : « ... madame. Nous avons eu un léger accident hier soir. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je crois qu'il serait préférable d'appeler le Central pour leur demander d'envoyer quelqu'un. En attendant, madame, si je puis vous être d'une quelconque utilité, veuillez me le faire savoir. » Il était redevenu un modèle de courtoisie.

Traduit par Guy Abadia.
Titre original : Brain Bank.

SERGE

NIGON

Azote

Revoici dans nos pages Serge Nigon, cet auteur dans la lignée de Hara-Kiri, *superbement ignorant du bon goût et des bonnes manières, qui fit dans* Fiction *des débuts assez fracassants avec deux nouvelles contestataires :* Incandescence *et* L'hosite *(numéros 179 et 192). L'univers de Nigon reste pareil à lui-même : une sorte de caricature outrée de la société de consommation, où la satire tire fortement en direction de l'humour noir (et du tragique sous-jacent). Certains devant Nigon se boucheront le nez ; d'autres le trouveront très hygiénique. A chacun ses goûts...*

P. H.

C'EST l'été. L'air stagne, jaune, lourd et épais. Vu du sol, le soleil est une lune pâle suspendue dans une mer de brume. L'usine de phosphate qui donna naissance à la ville vomit nuit et jour des tonnes de poussière. Elle reste dans l'air et filtre la lumière du jour, puis elle se dépose lentement et étouffe la ville.

Dans la rue principale les snack-bars grouillent de corps assoiffés. Les voitures couvertes de poussière vont pare-chocs contre pare-chocs dans un mouvement continu, uniforme, irréversible. Un bruit sourd de houle monte de la ville. La nuit, la circulation est aussi intense et la ville est une masse ronde de lumière orange. Souvent, dans la journée, quand la poussière s'accumule en nappes denses sur la ville, il est nécessaire d'éclairer les rues.

Tout autour de la cité les plaines de chaux à perte de vue galopent sous le silence d'un ciel de couleur de soufre.

A cinq kilomètres de la ville, l'usine monologue nuit et jour dans le paysage lunaire. Depuis trois années, mystérieusement, elle s'est emballée et le rendement s'est accru. Les équipes ont été doublées, puis triplées. Sans arrêt les bouches de ciment des puits rejettent des masses d'hommes : les équipes de fond. Blocs de poussière avec des yeux dilatés sur la lumière violette des néons, ils traînent la fatigue des jours obscurs du fond et leurs pas raclent le sol. Ils sortent de l'usine ; ils absorbent des pilules énergétiques et euphorisantes ; ils partent vers la ville. Là, après avoir mangé, ils avalent un somnifère et sombrent immédiatement dans un sommeil vide. « *Gagnez du temps en confiant votre sommeil à Thanatosol, le somnifère de l'homme orbital.* » Puis ils se réveillent quatre heures plus tard, la tête pesante, un goût âcre dans la bouche. Ils absorbent à la hâte un comprimé d'amphétamine et le cœur augmente ses pulsations, la pression artérielle s'élève, l'hypophyse est excitée, un bien-être passager coule dans les veines des hommes : ils sont éveillés. En supprimant le petit déjeuner, ils ont économisé un temps précieux. Dans les rues, des cars attendent nuit et jour, moteur tournant. Les équipes s'entassent précipitamment ; au loin l'usine les réclame. Le car s'ébranle ; il s'enfonce dans le brouillard jaune. Arrivés à l'usine, les hommes ne peuvent contenir leur terreur. Le bruit est effrayant. Tous absorbent des euphorisants. Puis ils s'élancent au pas de course dans les tourbillons de poussière jaune qui s'échappent des puits.

Près des bouches de fond on entend les trépidations des

foreuses. Elles mugissent quarante mètres sous terre. Les gardes sont obligés de frapper les hommes avec des chaînes de bicyclette. Ces derniers reculent, effrayés par les perspectives d'une nouvelle journée passée au fond des puits. Ils s'agglutinent comme des animaux frileux sur les plateaux des monte-charges. Un claquement sec : le plateau est déverrouillé ; la cage de métal tombe en chute libre. A cinq mètres du niveau moins quarante, une came touchera au passage la cage de métal ; des rétrofusées seront allumées et freineront la lourde masse. Souvent, mouillées par l'humidité du fond, les fusées ne fonctionnent pas ; le monte-charge s'écrase avec son poids de chair. Une équipe spécialisée dans le nettoiement des morts se précipite. Une machine prend dans ses pinces les corps vivants ou morts et les broie. Dans le bruit de houle des foreuses, on entend parfois les hurlements des blessés que les pinces de la machine écrasent. Puis l'équipe réexpédie le monte-charge en haut et, de nouveau, une trentaine d'hommes s'entassent, et c'est la descente vertigineuse dans la nuit hurlante du puits. En bas les hommes courent, se mettent devant les foreuses ; ils les conseillent, leur parlent : un peu à gauche, à droite, plus profond, c'est mieux. En haut les salles insonorisées, tièdes, propres, abritent les ordinateurs. Ils interprètent les paroles venant du fond et transmettent les ordres aux foreuses. Il arrive qu'un conseiller tombe mort de fatigue. La foreuse n'ayant plus de guide continue droit devant elle, détruisant tout : ventilation, installation électrique, autres foreuses. Les hommes devenus fous fuient dans un désordre de bruits stridents et de lumière voilée de nuages jaunes. Ils fuient et les foreuses, une à une, continuent droit devant elles. En haut les ordres qui devraient agir n'interviennent pas, et un gaz mortel est soufflé dans les galeries par des conduits prévus à cet effet. Les hommes meurent, guéris de leur folie. Les foreuses s'arrêtent : c'est le silence noir, avec au loin l'écho d'une autre galerie en plein travail.

A trente kilomètres de la ville, là où la végétation affleure de nouveau sous la poussière, un hôpital construit en même temps que la ville traite les silicoses et les cancers des bronches. A côté se dresse la haute cheminée du Centre d'Incinération et d'Engrais.

Il est midi. Monsieur Toxi, employé au Centre d'Incinération et d'Engrais, vient de terminer son travail de la journée. Il rentre chez lui. Sa femme et ses deux enfants sont déjà à table. Il fait

frais dans la pièce. Le climatiseur ronronne doucement. La télévision donne les dernières nouvelles.

« ... Un DS 1507 s'est écrasé au sol avec deux mille passagers à bord. Il n'y a pas de survivant. La compagnie avait mis récemment en service des appareils du type 1507, ne présentant pas la sécurité nécessaire. Un accord international autorise les trajets *no-secure* à tarif réduit. Nous rappelons que chaque automobiliste est tenu d'écraser cinq personnes par mois. Toute dérogation sera sévèrement punie ... »

— « Quelle époque, » dit Monsieur Toxi en s'asseyant. « Incroyable ! »

A cet instant la sonnerie de la porte d'entrée retentit et quatre hommes de la brigade du Centre d'Incinération et d'Engrais entrent. Ils sont vêtus de pourpre et portent à la boutonnière un œillet blanc. « Voilà, signez ici et perforez là. Nous venons chercher le mort. Il vous sera remis le dixième des cendres additionnées de matière azotées pour vos fleurs. »

— « Mais il n'y a pas de mort ici, » répond monsieur Toxi.

— « Hum ! Je comprends vos sentiments. Vous voulez le garder pour vous... Mais soyez raisonnable... avec cette chaleur, il ne durera pas longtemps... Où est-il ? »

— « Mais enfin il n'y a pas de mort, » répète monsieur Toxi, légèrement excédé.

— « Hum ! Allez regarder. » Les trois hommes inspectent les pièces. Dans l'entrée, un cercueil de couleur crème est posé sur le tapis. « Hum ! Quel est votre nom ? »

— « Toxi. »

— « Nous devons ramener un mort. C'est inscrit là : monsieur Toxi, c'est bien ça, quarante ans, mort d'une silicose à son domicile... Alors vous prétendez encore qu'il n'y a pas de mort ? Le mort, c'est vous ! »

— « Vous êtes fou ! »

— « Non, pourquoi ? Ah ! je comprends, vous supposez être vivant... Ça nous arrive souvent... Mais en réalité vous êtes mort. Bien mort. Et de toute façon, si vous ne l'êtes pas, vous n'avez rien à craindre. Les cercueils sont aménagés pour une éventuelle erreur. Allez ! Nous sommes en retard sur l'horaire de la collecte des morts. »

Les hommes sont allés chercher le cercueil ; ils le déposent sur la table. Le couvercle est tiré. « Tenez, vous voyez là un sachet en

plastique contenant des sandwiches. Vous pouvez tenir une semaine ; ils sont calculés pour ça. Là, des petits trous d'aération et un mécanisme d'horlogerie. Si vous avez menti, au bout d'une semaine le mécanisme d'horlogerie ferme les trous, une sonnerie retentit et le four dans lequel vous serez transporté se mettra immédiatement à fonctionner. Une merveille de technique, croyez-moi... Vous avez une lampe de chevet pour lire si vous vous ennuyez... Non, il n'y a pas lieu de craindre le pire... Allez, à présent l'heure avance. »

Monsieur Toxi se débat comme un diable, pousse des cris de fou, écume, bave, insulte, rien n'y fait. Les hommes l'ont maîtrisé. Deux fois il est ressorti, trois fois ils l'ont remis dans la caisse. A présent on entend des cris furieux et des coups sourds. Les hommes emportent le cercueil sous les yeux dilatés de terreur de la femme et des deux enfants.

Les hommes transpirent. Ils avancent péniblement dans la poussière de l'air et tanguent comme un navire. Ils déposent la caisse dans un camion sur lequel sont entassés trente-trois cercueils. Le camion démarre dans un bruit de ferraille et se perd au milieu de la coulée de voitures. Dans les cercueils des bruits retentissent.

Depuis deux jours monsieur Krang est étendu sur le lit. La chaleur est suffocante dans la pièce et une odeur molle commence à se répandre. Souvent une vieille femme vient le regarder et s'en va. « Il est toujours étendu, calme sur son lit. Il ne dit rien. Crois-tu qu'il vive encore ? »

— « Je ne sais pas, maman, » répond une jeune fille.

— « Pourtant tout se fait automatiquement, d'ordinaire, non ? »

— « Oui, maman, tu le sais. Il n'est pas nécessaire de transmettre les résultats du diagnostic. »

— « Alors comment expliques-tu ça ? »

— « Je ne sais pas. Il se passe tellement de choses sur cette terre ! »

— « On ne peut pas continuer comme ça ! Il commence à sentir. Donc il doit être mort ! »

— « Peut-être... Nul ne peut le savoir ; tant qu'ils ne viendront

pas le chercher, nous ne saurons jamais si réellement il est bien mort. Ça dépend d'eux. »

Au quatrième jour, monsieur Krang est toujours étendu sur son lit et l'odeur est devenue une puanteur nauséeuse. Chaque heure la vieille femme vient ; elle vaporise une substance parfumée dans la pièce afin de chasser la puanteur, puis elle ressort et attend la venue des équipes du Centre d'Incinération et d'Engrais. Un liquide huileux tombe du corps et forme une tache sur le parquet de la chambre.

Au quatrième jour, monsieur Toxi est toujours enfermé dans son cercueil. Il macère dans la puanteur de ses excréments et de son urine. Quand il a faim, il avale un sandwich. Dans la journée, pour se distraire, il lit. A l'extérieur, c'est le silence total. Ils s'apercevront bien de l'erreur, dit-il à haute voix, et il continue de lire.

Au cinquième jour, la nappe huileuse prend des proportions inquiétantes. La puanteur est devenue intolérable. La vieille femme et la fille passent leur temps à éponger et courent acheter des produits désinfectants.

— « Que font-ils ? »

— « Je ne sais pas. Peut-être le médecin a-t-il oublié... »

— « Déjà son visage est crénelé, les fissures suintent... C'est répugnant ! Il va pourrir devant nous, comme ça ? »

— « Oui, sans doute. »

— « Ah ! »

— « Il faut attendre... C'est vrai, ça sent partout à présent. » Elle vomit.

— « Non, je t'en prie ! Ne vomis pas ce que tu manges, nous ne sommes pas assez riches pour nous permettre un tel gaspillage... »

— « Oui, maman, tu as raison. » Elle récupère le vomi dans une assiette et le mange à la petite cuillère. « Quand même, il pue, papa. Il y a à peine une semaine, il était là, riant... A présent il pue... Et sa chair coule de partout... Que c'est drôle ! Tu ne trouves pas ? Quelle odeur ! »

— « Ce matin nous avons reçu une carte lui demandant la signification de son absence à son travail... Donc il n'est pas mort. »

— « Oui, peut-être vit-il encore. Peut-être son odeur est-elle naturelle. »

— « Mais la flaque par terre ? Non, je te dis qu'il est mort. »

— « Ils seraient venus le chercher, tu ne crois pas ? »

Au septième jour, monsieur Toxi devient fou. Depuis le matin il s'est mis à hurler et frappe son cercueil à grands coups, puis, épuisé, il pleure. La puanteur est inhumaine. Il est baigné d'excréments. Le sang gicle en ondées douloureuses. Le cœur fou défonce la poitrine. Les yeux s'exorbitent. Il supplie, hurle, quémande, appelle sa mère. « Laissez-moi sortir ! Je ne suis pas mort ! Vivant ! vivant ! Je veux vivre ! Vivre ! »

Puis une sonnerie retentit au loin. Le cœur de monsieur Toxi s'arrête et il perçoit le chuintement acide des brûleurs qui s'allument. Le cercueil est léché par les flammes et, dans des hurlements de folie, monsieur Toxi meurt brûlé vif.

Au matin du neuvième jour, la vieille femme et sa fille ont déplacé le corps de monsieur Krang. Des lambeaux de peau restent dans leurs mains. La chaleur est épuisante et les pestilences provoquent d'incessants vomissements chez les deux femmes. Elles suent et tremblent de fatigue et de peur.

A présent la nuit tombe sur la poussière blanche qui couvre la ville. Les deux femmes sont exténuées. Immobiles, elles regardent le corps tassé au fond du placard.

— « Ils ne viendront plus ? » demande la mère, le souffle court.

— « S'ils viennent à présent, nous aurons une amende à payer : on ne doit pas toucher à un corps mort... Quelle odeur ! »

— « Regarde, ça coule encore de ses jambes. Ça ne s'arrêtera jamais ! Va chercher l'éponge. »

La jeune fille revient.

« Tu crois qu'il mangera un peu aujourd'hui ? Nous avons oublié de... »

— « Mais maman, tu ne sens pas ? Il est mort ! »

— « Peut-être... Mais il faudra le nourrir. C'est obligatoire. Nous ne l'avons pas fait. Quelle erreur ! »

— « Maman, cette odeur ! Il ne vit plus. »

— « Pourtant ils ne sont pas venus. Debout, dans le placard, ce sera plus facile... Des bouillies, des liquides. Beaucoup le font. J'ai entendu dire que.. Son odeur, c'est peut-être ça. Il n'a plus rien avalé depuis longtemps... »

— « Tu as entendu dire quoi ? J'ai mal à la tête, si tu savais ! Nous n'avons plus de comprimés. »

— « Que c'est une nouvelle forme de vie. Des gens restent étendus comme ça. Personne ne vient les chercher. Ils vivent en pourrissant. Il faut attendre... parce que personne ne vient les chercher, c'est un signe, ça. Donne-moi l'éponge. »

Elle s'agenouille face au corps, vomit, puis fredonne un air ancien dans l'obscurité naissante.

EDWARD

WELLEN

L'avènement des miracles

LA voiture n'avait pas cessé de vibrer de façon alarmante depuis le départ de Phœnix, mais elle atteignit néanmoins Los Angeles sans encombre. Et lorsque j'aperçus les lumières de la ville, colliers de perles enserrant la gorge de cette cité de perdition, je dis : « Ça ira. »

Jan Sobotka arrêta la voiture, laissant le moteur tourner au ralenti. Sa femme demanda : « Pourquoi ne nous permettez-vous pas de vous amener jusqu'à la ville ? »

Je répondis : « Je dois marcher, car il faut que je me livre à la méditation. » Et je mis le pied sur le sol.

— « Je ne comprends pas tout ce que vous dites, » fit-elle, « mais je sais que vous apportez la bonne parole. Oh ! que ne sommes-nous riches afin de pouvoir vous aider ! »

Je lui dis : « Vous avez déjà fait beaucoup pour moi. »

— « Mais êtes-vous sûr de pouvoir vous en tirer ? Vous êtes tellement désarmé. Comme l'agneau qui vient de naître. » Ses yeux se remplirent de larmes.

— « J'ai foi dans le Seigneur, » répondis-je.

Elle ne put en dire davantage ; elle pressa ma main entre ses mains rudes et laissa dans ma paume un papier plié, en lequel je reconnus plus tard un billet de dix dollars. Jan Sobotka se racla la gorge mais ne proféra pas une parole.

Je les bénis en levant la main, le pouce et les deux premiers doigts dressés, les autres repliés.

Puis l'automobile s'éloigna dans un grand bruit d'engrenages.

La femme agita la main, mais Jan Sobotka ne détourna pas la tête et augmenta la vitesse.

J'éprouvai de la douleur en constatant que mon message n'avait pas transpercé la carapace de son âme, et j'en reportai le blâme non sur lui mais sur moi-même. Et, tandis que je marchais, je me souvins d'un incident. Au cours de l'une des haltes qui nous amenaient devant une tasse de café, pour rompre la monotonie des routes pendant le jour et l'obsession des phares pendant la nuit, j'étais sorti de la chambre de repos pour trouver la voiture partie. Comme j'attendais les bras croisés, elle était revenue et s'était arrêtée ; j'y étais monté et elle avait repris sa course. Et Jan Sobotka avait dit : « Je croyais que vous étiez allongé à l'arrière pour vous reposer. » Mais la femme, assise à l'écart, lui avait lancé un regard puis elle m'avait souri, les yeux brillants.

Tout en marchant, je me souvins d'une autre fois où, tandis que son index s'agitait dans son porte-monnaie fatigué, à la recherche des piécettes pour payer notre café et nos croissants, j'avais vu ses lèvres bouger silencieusement. Faisant tourner ma tasse pour remuer le bourbeux breuvage, je le contemplais avec tristesse. Car les hommes m'ont souvent insulté et je devinais ce qui se passait en son âme. Mes paroles lui semblaient folles et bizarres et il avait décidé de se débarrasser de moi. Je ne fus donc pas surpris lorsque, revenant de voir, en compagnie de la femme, un coyote en cage, tapi le museau sur les pattes de devant, les yeux brillants et fiévreux, je m'assis dans l'automobile et qu'elle se mit à faire un tintamarre, à croire qu'elle allait se disloquer sur place. Jan Sobotka dit : « On dirait que c'est tout le pont arrière. » Et la femme demanda : « Comment ferons-nous pour payer la réparation ? » Il arrêta la voiture à un carrefour et me dit : « Je crois

que vous feriez bien de demander une place dans une autre voiture. Moi et ma bourgeoise, il faut que nous trouvions un garage et que nous attendions que la réparation soit terminée. Je suis désolé de vous voir partir. » Mais j'attendis les bras croisés, et je l'observais et je souffrais pour lui. Et au bout d'une minute, il fit le tour de l'automobile, donnant un coup de pied par-ci, une tape par-là, et finalement il démonta un enjoliveur de roue d'où il retira trois vieux boulons qui étaient à l'origine du tintamarre. Et il dit : « Vous voyez, c'est un mauvais plaisant qui nous a fait une farce. » Il évita mon regard et ramassa un morceau de boue séchée qui était tombée lorsqu'il avait botté le pare-chocs, en examina l'intérieur et l'écrasa lentement. Il paraissait tout triste.

Mais il n'était pas aussi triste que moi, qui le voyais en pensée s'évanouissant dans la cité sans être sauvé. Et je marchais la mort dans l'âme et, tandis que je marchais, l'obscurité se leva et je vis les paupières du jour.

Et je regardai autour de moi et je vis que je me trouvais auprès d'une station d'essence. A proximité se trouvait un stand de voitures d'occasion surmonté d'une grande pancarte avec une Jézabel qui folâtrait, et de sa bouche s'échappaient ces paroles écrites sur un nuage : « Faites une bonne affaire ! » Je détournai les yeux de la pancarte, et je vis sur le flanc de la station d'essence un robinet, et il fuyait. Et je m'approchai et je plaçai une main sur le robinet.

Mais un homme en uniforme gris dit : « Eh, vous, que faites-vous là ? »

Alors je lui dis : « Je suis altéré. »

Le visage de l'homme devint rouge et il dit : « Bientôt vous me demanderez un prospectus. Tous ces sacripants s'imaginent qu'ici, c'est la terre promise, et qu'il leur suffit de demander pour que les cailles leur tombent du ciel toutes rôties, et sur un plateau d'argent, par-dessus le marché ! Moi, j'ai dû travailler dur pour obtenir ce que j'ai. »

Je dis : « Je suis altéré. »

Mais le visage de l'homme n'en devint que plus rouge et il dit : « Passez votre chemin. »

Juste à ce moment, un camion-citerne se rangea devant moi, et le conducteur passa la tête par la portière et demanda : « Qu'est-ce qui se passe ? »

Et l'homme en gris dit : « C'est monsieur qui n'est pas content du service ! »

Alors je retirai ma main du robinet et m'éloignai, n'ayant qu'une envie : secouer de mes souliers la poussière de cet endroit inhospitalier.

Mais ce cœur de pierre dit : « Et ne venez plus rôder par ici, sinon je lance les taureaux à vos trousses pour vous faire un brin de conduite jusqu'à la terre promise. »

Et le chauffeur, branchant son tuyau sur la conduite de remplissage de la cuve, se mit à rire.

Je me retournai, levai la main et ouvris la bouche pour parler.

Mais une Fiat rutilante pénétra sur la piste d'accès, s'arrêta devant une pompe, et le conducteur actionna son avertisseur et s'écria : « Alors, on sert les clients ici ? »

L'homme en gris, debout en compagnie du chauffeur du camion, près du tuyau de remplissage, aurait bien obéi à son appel, mais je haussai la voix et m'écriai : « Vous m'avez fait boire l'eau amère des sarcasmes. Et ainsi vous avez amassé des tisons ardents sur votre propre tête. Le Seigneur rasera cet établissement à fleur de terre. »

Ce disant, je me dirigeai vers les deux hommes et je tendis vers eux un index vengeur. Et une étincelle jaillit de mon doigt et le ciel se remplit de flammes.

La déflagration me projeta au loin, mais j'étais indemne. Elle renversa aussi le panneau et coucha la Jézabel sur le carreau. Sur sa tête, un pneu usagé lui faisait une auréole noire. Et je regardai et je vis qu'il ne restait plus des deux hommes qu'un petit tas de cendres. Et je poussai un gémissement, car je ne me réjouis point de la destruction de ceux qui m'ont accablé de leur haine.

Et je cherchai le conducteur de la Fiat et une voix, derrière mon épaule, dit : « Mon vieux, vous m'avez fait la plus grande peur de ma vie. » Et je me retournai et je vis un jeune homme aux cheveux bouclés et à la prunelle fuyante. Et il dit : « Il s'en est fallu de l'épaisseur d'un cheveu que nous y laissions notre peau ! »

Je dis : « Rendons grâces au Seigneur Dieu Tout-Puissant ! »

Il dit : « Mon vieux, regardez un peu mon tacot ! »

La chaleur cuisante nous fit battre en retraite. Les gens commençaient à s'assembler et alors s'éleva un son qui ressemblait à une plainte et le jeune homme se tourna vers moi et dit : « Vite, quel est votre nom ? »

Alors je lui dis : « Gillian Ebon. »

— « Où habitez-vous ? »

Je dis : « J'arrive seulement à la ville, et je n'ai pas un endroit où reposer ma tête. »

Alors il dit : « Ah ? Si je vous demande ça, c'est parce que les policiers vont s'apercevoir que vous êtes un vagabond. Ils vous mettront en taule. Alors, vous êtes un vieux copain à moi, Gillian, et vous êtes descendu chez moi. Je me charge de leur faire la conversation. »

La fumée de l'essence s'épaissit encore, les flammes devinrent à peu près invisibles et l'air était plein de puanteur. Un agent de police nous prit à part. Des hommes emportaient les formes enveloppées d'un suaire et je murmurais des prières pour le repos de leurs âmes.

Alors je vis que le policier me parlait, mais le jeune homme s'interposa et dit : « Ne voyez-vous pas qu'il est traumatisé ? C'est Gillian Ebon, un ami à moi. »

Et le policier dit : « Et vous ? Qui êtes-vous ? »

Le jeune homme dit : « Casey Knapp. »

Le policier dit : « Le présentateur de disques à la radio ? »

Et Casey Knapp dit : « En personne. » Il sourit, puis il dit : « Miséricorde ! » Et il regarda sa montre-bracelet et la secoua et des fragments de verre tombèrent et il dit : « Quelle heure est-il, lieutenant ? »

Le policier dit : « Sergent. Six heures dix-sept. »

Et Casey Knapp dit : « Bon sang, c'est l'heure de mon émission. Et si vous attendiez que j'aie fini mon travail pour nous interroger, sergent ? »

Le policier passa un bout de crayon sur sa langue, écrivit quelques mots et nous laissa partir.

Casey Knapp dit : « C'est à quelques pas, Gillian. » Et nous marchâmes. Il me regarda pendant un moment du coin de l'œil et puis il dit : « Vous croyez vraiment à ces bobards religieux, n'est-ce pas ? Je m'explique : vous êtes profondément dévot. »

Alors je dis : « Je professe la Tradition Biblique et mon père m'enseigna la Bible et la Tradition. » Et je revis mon père, patriarcal, arpentant le tapis rouge, les yeux et la voix pleins de flamme, et ma mère qui se perdait dans l'ombre.

Puis Casey Knapp dit : « Quel est votre travail ? »

Je dis : « J'ai travaillé à la machine à égrener le coton et à

la batteuse, j'ai peiné au fond de la mine et en usine. Mais à présent je vais et je viens sur la surface de la Terre et, là où se fait sentir le besoin du Verbe, où des blessures attendent d'être pansées, je m'attarde un instant. »

Et Casey Knapp dit : « Et pour l'argent, que faites-vous ? »

Et alors je dis : « Je ne m'inquiète jamais du lendemain : j'ai connu l'abondance et j'ai connu le jeûne. »

Nous passions devant la devanture d'une entreprise de pompes funèbres. « Maintenant, à propos de cette... cette histoire de malédiction. Vous est-il déjà arrivé quelque chose de semblable ? »

Je dis : « A chaque fois que j'ai travaillé, il s'est produit des explosions et des incendies. »

Il dit : « Ah ? » Puis il sourit et dit : « Savez-vous pourquoi vous êtes un oiseau de malheur ? »

Il aurait continué, mais je dis : « Il y eut une fois un incendie dans une manufacture de papier et un homme prit le voltage des ouvriers. Alors il dit au contremaître de me laisser partir. Car il disait que j'avais la peau excessivement sèche et une transpiration extraordinairement réduite, c'est pourquoi... il se formait dans mon corps un potentiel de... trente mille volts. » Casey me jeta un regard de biais et fit la moue. Et je dis : « Alors je suis rentré chez moi, je me suis jeté à genoux et j'ai dit : « Délivre-moi, je t'en prie, de ce bec de vautour dont tu m'as fait présent, » et je priai longtemps, et la lumière s'éteignit et je plongeai dans le désespoir. Mais alors, comme le passage d'un souffle d'air froid au-dessus des eaux noires, l'esprit de la réflexion déploya ses noires ailes et frôla mon visage. Et les poils de ma peau se hérissèrent et dans un éclair je vis l'âme des choses. Et je vis que le monde est chargé. »

Casey Knapp dit : « Chargé ? »

Et je dis : « N'est-il pas écrit qu'au Commencement était le Verbe et que le Verbe était Dieu ? Est-ce que tout être vivant n'a pas pris naissance dans un éclair ? Il frappa l'océan et l'océan conçut. Tout est chargé. Les mots qui parlent de charge sont eux-mêmes chargés. L'ampère est une intensité produite par un watt traversant un ohm et il est égal à un coulomb par seconde et son signe est Je. Et Je-Ampère est par interprétation Dieu le Père, et Watt signifie « Ce qui est Ineffable », et coulomb est par interprétation la colombe, qui représente le Saint-Esprit, et l'ohm se prononce comme *Homme*. En bref je déclare que Dieu et l'Elec-

tricité ne sont qu'une seule et même entité. Et je dis en pleurant : « Pourquoi moi, ô Seigneur, pourquoi moi ? » Mais je me soumettrai à sa volonté. J'ai été, ô terreur ! ô merveille ! désigné pour accomplir le Verbe. » Puis, après un silence, je dis à Casey Knapp : « Et vous-même ? »

Il dit : « Comment ? Oh ! rien de bien important. J'ai vu le jour à Toledo, puis j'ai vécu au Caire et puis ici. J'ai tâté de la boxe, mais je n'avais rien dans le ventre. Je suis devenu présentateur de radio. »

Je dis : « Vous paraissez avoir remporté un succès matériel. »

Il sourit et dit : « Je suis précoce, en effet. Comme Job ; il maudit le jour qui l'avait vu naître. Mais parler de succès ? Présentateur dans une station de second ordre ? » Il sourit de nouveau et me prit par le coude. « Nous voici rendus, » dit-il.

Nous franchîmes une porte tournante et il me conduisit dans un studio. Derrière une vitre, un homme faisait les cent pas, le front barré par un pli soucieux. Il s'arrêta lorsqu'il nous vit et désigna de la main une pendule.

Casey Knapp sourit, me dit de m'asseoir et se rendit derrière la vitre pour s'entretenir avec l'homme. Celui-ci se pinça le nez, et le pli qui barrait son front s'accentua encore, mais il haussa les épaules et inclina la tête. Et Casey Knapp revint, retira son veston et s'assit près de moi devant une table sur laquelle se trouvait un microphone. Ensuite, il prit une feuille de papier, y jeta un coup d'œil, se mit à rire et la déchira en deux. Mais il tenait toujours les morceaux et me fit voir le texte.

Il dit : « Le programme. Ça me donne l'horaire des émissions. Ma spécialité, c'est de choisir des disques et de leur faire raconter une histoire. Comme ceci. »

Je suivis son doigt et je lus : « *Mets-toi derrière moi, Satan,* (Will Bradley), *Gratte-moi le dos* (Variety Seven), *Ça fait du bien* (John Kirby). »

Puis il dit : « Je ne me servirai pas de ces disques aujourd'hui. Vous verrez pourquoi. » Puis il leva la tête et attendit. Alors l'homme pointa un doigt vers lui et il parla : « Mes chers auditeurs, ici Casey Knapp qui apporte à cette génération-ci, à cette génération-là, à toutes les générations, le rythme. Pas d'émission publicitaire aujourd'hui, car je viens de vivre une expérience mémorable que je veux partager avec vous. » Et sa voix tremblait en racontant

comment il m'avait vu proférer une malédiction qui s'était immédiatement vérifiée par un holocauste. Il leur raconta qu'il m'avait parlé et que je m'étais entretenu avec l'Eternel au milieu des éclairs. Et il dit : « Ne serait-il pas merveilleux, mes amis, si nous pouvions amener Gillian à se servir de ses merveilleux pouvoirs pour guérir, pour bénir ? J'attends vos réponses. »

Il regarda l'homme derrière la vitre et j'entendis débuter un morceau de musique.

Casey actionna un commutateur sur son microphone et me parla.

— « Gillian, voici l'occasion de diffuser le Verbe devant plus de gens que vous n'en avez jamais atteints dans toutes vos pérégrinations. Quelle est votre réponse ? »

Alors je dis : « Ainsi soit-il ! » tout plein d'un orgueil triste, d'une humble joie.

Et Casey Knapp dit : « Vous avez rédigé un sermon, un texte ? »

Mais je dis : « Lorsque l'esprit m'habite, je ne sais jamais ce que je vais faire avant de le faire effectivement. »

Casey Knapp approuva du chef et dit : « C'est ce qu'il faut. Electrisez-les, simplement. » Il brancha son microphone et regarda l'homme en faisant le geste de se couper la gorge. La musique s'évanouit progressivement et il dit : « Et maintenant, mes chers auditeurs, c'est avec la plus grande révérence que je vous présente... Gillian Ebon, le Messager de l'Electricité ! » Et il dirigea son doigt vers moi.

Une voix bizarre résonnait dans le studio et je vis que c'était l'homme derrière la vitre qui parlait. Il dit : « Vous êtes bon pour un savon, Casey, je vous l'avais dit. » Et il désigna le plafond. « Là-haut, immédiatement ! »

Mais Casey Knapp sourit, sa chaise craqua et il mit les pieds sur la table et les mains derrière la nuque.

L'homme derrière la vitre secoua la tête, eut une grimace amère et fit le geste de s'épousseter les mains. Il me jeta un coup d'œil bizarre et s'en fut.

Alors Casey ramena ses mains à une position normale, reposa les pieds par terre et dit : « Marché conclu ? »

Je tendis la main et nous scellâmes le pacte.

Et Casey Knapp dit : « Le patron est Gjelbert Kreshmet. Il va vouloir se mêler de ça, mais je m'en occupe. »

Nous fumâmes pendant quelque temps et ensuite Casey Knapp me conduisit à l'étage au-dessus et s'arrêta devant une porte.

Il dit : « Marchez sur des œufs lorsque vous traverserez la pièce pour lui serrer la main. »

Mais je dis : « Non pas. Je ne veux pas de faux-semblants entre nous. »

Et il approuva et dit : « Ainsi soit-il ! »

Et nous entrâmes. Une jeune femme assise devant un panneau scintillant vit Casey, leva les yeux vers le plafond et nous fit signe d'avancer. Elle mit la main sur son récepteur et dit : « C'est ça votre Messager de l'Electricité ? »

Et Casey dit : « En personne. »

Elle garda la main sur le combiné et nous suivit des yeux jusqu'au moment où nous eûmes pénétré dans l'autre pièce.

Casey Knapp s'approcha d'un homme lourd assis devant une table, se pencha et lui souffla dans la figure. L'homme recula mais renifla l'air de ses narines délicatement palpitantes. Et l'homme dit : « Très bien, vous n'êtes pas ivre. Mais je croyais avoir engagé un présentateur et non un délinquant juvénile. »

Casey Knapp dit : « Gjelbert Kreshmet, je vous présente Gillian Ebon. »

Et je m'avançai légèrement sur le tapis et je serrai la main de Gjelbert Kreshmet.

Il me jaugea du regard comme si j'étais une marchandise. Alors un béryl scintilla au moment où il agita le doigt. Et il dit : « Maintenant, pas de boniments, Casey. Ce que vous avez dit est-il vrai ? »

Casey fit le signe de la croix sur son cœur.

Gjelbert Kreshmet dit : « Vous savez combien d'émissions commerciales sont restées pour compte à la station ? »

Casey Knapp ferma les yeux avec lassitude.

Gjelbert Kreshmet dit : « Eh bien, vous avez joué et vous avez gagné. Les résultats sont étonnants. Même un commanditaire a mordu à l'appât. »

Mais Casey Knapp dit : « Pas de commanditaires ! »

La bouche de Gjelbert Kreshmet s'ouvrit toute grande.

Casey Knapp dit : « Les Croyants vont participer à une souscription pour l'érection du Temple de l'Electricité. »

Gjelbert Kreshmet sourit en hochant la tête et dit : « Je vous ai sous-estimé, Casey. » Et il tira un formulaire de l'un de ses tiroirs et dit : « Maintenant, pour faire les choses dans les formes légales... »

Mais Casey Knapp dit : « Gillian ne se soucie pas de contrats. Son Verbe lui tient lieu d'engagement. »

Et Gjelbert Kreshmet leva ses lourdes paupières et dit : « Je vous ai réellement sous-estimé ! »

Bientôt, Casey Knapp et moi quittâmes les lieux. Et il regarda mes vêtements et dit : « Ce sont vos habits du dimanche ? »

Alors je lui dis : « Je porte toute ma fortune sur moi. »

Et il dit : « Nous allons vous mettre une nouvelle pelure. » Et il me conduisit dans un magasin, où il choisit un costume bleu électrique, puis il me conduisit à son appartement où il me quitta pour me permettre de prendre un bain et de me changer en disant : « Lorsque notre affaire aura pris le départ, vous aurez votre propre appartement et une véritable garde-robe. »

Mais je pensai : « Comment ? Vais-je donc sacrifier à la frivolité en m'occupant de pareilles vétilles ? Il n'y a que le Verbe, encore le Verbe, toujours le Verbe ! »

Au bout d'une heure, Casey Knapp m'appela au téléphone et me dit où le rejoindre. C'était une mansarde qu'il avait louée pour servir de salle de réunion. Nous foulions un plancher vermoulu et nos pas se répercutaient en écho, mais il dit : « Je vois déjà notre affaire bondir ! »

Une femme dit : « C'est la foule. »

Et je me retournai et vis qu'elle était belle à regarder. Mais lorsqu'elle se rapprocha, sa démarche était provocante et ses yeux charmeurs ; elle les avait dessinés en amande.

Alors Casey Knapp dit : « Milly Henry, je vous présente Gillian Ebon. Milly se chargera du courrier. »

Et elle me regarda en souriant et je pensai : « Si seulement le Bien avait l'attrait du Mal ! » Elle devina rapidement ma pensée, car elle rougit sous son fard. Alors je l'accueillis gentiment, car toute âme vaut d'être sauvée.

Casey Knapp s'empara de son bras et dit : « Vous ne vous en douteriez pas, Gillian, mais Milly est une fille vraiment pieuse. »

Et elle dit : « C'est un mens... » Mais elle se reprit et une expression de souffrance parut sur son visage.

Et Casey Knapp dit : « Elle vient elle-même de la Tradition Biblique. »

Elle se pencha vers moi et dit : « Il raconte des blagues. »

Il dit en fronçant les sourcils : « Faites quelque chose pour moi. »

Et elle dit : « Vous êtes si gentil lorsque vous demandez quelque chose. »

Il dit : « Allez nous chercher de quoi manger. Gillian, que désirez-vous ? »

Alors je dis : « Un jus de citron et du pain complet. »

Elle me considéra gravement et se tourna vivement vers Casey Knapp.

Il dit : « Oh ! n'importe quoi. »

Et elle cligna de l'œil à mon adresse et sortit en ondulant les hanches. Alors Casey Knapp et moi nous nous entretînmes de l'endroit où nous disposerions les chaises et de la date de la réunion. Alors Milly Henry revint avec les provisions et me tendit ma commande en disant : « Ce n'est pas du jus de citron, c'est de la tangerine, » et elle tendit à Casey Knapp un piteux sandwich aux œufs et du café noir et prit pour elle-même un sandwich à la laitue et aux tomates, une tranche de tarte aux pommes et un verre de lait. Et nous mangeâmes sur des caisses vides.

Casey Knapp dit : « Laissons nos bedaines opérer la transubstantiation de ces aliments et faisons des plans. »

Et nous parlâmes. Et je dis que je dispenserais mes pouvoirs gratuitement. Et Casey Knapp dit que nous ne devrions positivement pas exiger d'argent en échange, mais que nous permettrions aux gens de verser leur obole pour la diffusion du Verbe et la guérison des corps.

Alors il se perdit dans une profonde songerie d'où il émergea pour dire que les anciens Egyptiens avaient dans leurs temples des machines à sous pour vendre de l'eau bénite. Il parla ensuite des moulins à prières tibétains qui tournaient au fil des cours d'eau et produisaient de la prière. Et il dit que ces inventions avaient joué le rôle de précurseurs en mettant la science au service de la religion. Et il dit : « Nous produirons la foi en série. Il s'agit de faire de la publicité, vous serez le vendeur ! »

Mais je soupirai et dis : « Mon Père ne se soucie ni d'acheter ni de vendre. »

Il sourit et dit : « Parfait ! » Puis, avec des mots choisis et un parler suave, il nous fit la description des bonnes œuvres que nous accomplirions.

Et je dis : « Ainsi soit-il ! »

Il fit voler ma renommée sur les ondes et, la nuit suivante, la mansarde tremblait sous les pas d'une multitude. Mais à la veille de cet événement, il s'était livré à une manœuvre détestable.

Je le trouvai en train de suspendre de vieilles béquilles, pilons, cannes d'infirmes sur les murs en témoignage des nombreuses guérisons accomplies par mes soins. Une sainte fureur me transporta et il chercha à se justifier, disant : « Vous savez de quelle façon on commence une quête ? » Et il se tourna vers Milly Henry qui peignait sa chevelure ambrée qui crépitait et dit : « N'ai-je pas raison ? »

Mais elle dit : « Vous n'avez pas raison... mais c'est la vérité. »

Néanmoins, je tins ferme sur mes positions et il finit par ramasser ses résidus de cour des miracles. Et je cherchai à le consoler en lui disant que nous les remplacerions par des accessoires authentiques.

Et c'est ce qui se produisit. Ils vinrent par légions. Les boiteux et les bancals. Et mon cœur vola vers eux, mais plein d'amour et non pas de pitié, car la pitié est au mépris ce que le sommeil est à la mort. Et la foi eut raison de la souffrance, mettant fin aux crises, restaurant la vue, l'ouïe et le toucher. Et l'Electricité porta mon message et mon image à travers le pays. Et les réunions se firent de plus en plus imposantes.

Et je gagnai des fidèles, tels que Alec Tryon, qui demeura après la première réunion, vint vers moi, retira son chapeau, révélant une calvitie avancée, et pleura de joie et implora qu'on lui permît de servir. Il était électricien et nous lui confiâmes la responsabilité des câblages et le reste. Et Casey Knapp lui fit installer l'air conditionné, disant que l'absence de fumée favoriserait la naissance de la foi.

Et je prêchai le Verbe, et je montrai à quel point chaque mot est chargé. Parfois je débutais en citant un texte : « Par six fois, nous apprend l'Ecriture, pendant la Genèse du Monde, *Dieu vit que tout était bien*. Mais la septième fois, toujours selon l'Ecri-

ture, *Dieu vit tout ce qu'il avait créé, et c'était* très *bien.* Que signifie ce *très*, sinon que le tout est plus grand que la somme des parties ? » Et parfois l'esprit s'emparait de moi immédiatement.

Nous organisions trois réunions quotidiennes et notre puissance ne cessait de croître. Casey Knapp me pressait de contacter en privé ceux qu'il appelait des relations utiles, car il disait qu'elles étaient ce qu'il y avait de plus important. Mais je lui dis que nous étions tous faits de la même argile et que nous ne ferions pas de distinction entre les personnes. Mais elles venaient quand même à leur tour.

Mais la guérison des âmes consumait mon être. Parfois la voix me manquait. Et le troisième soir, je sortis de derrière le rideau complètement épuisé.

Milly Henry retira son fichu et me le passa sur le front, mais c'est à peine s'il retint quelque humidité.

Casey Knapp dit : « Veronica a balayé. »

Milly Henry tourna sur lui des yeux lustrés et son sourire s'éteignit. Et une fois de plus elle passa son fichu sur mon front avec une grande douceur.

Un bruit semblable au mugissement d'un torrent déchaîné remplit mes oreilles. Et alors je recouvrai mes forces.

Casey Knapp disait : « Vous êtes à plat, Gillian. Vous savez vous-même que le corps humain est un condensateur. Vous avez besoin d'être rechargé. Je vais dire à Alec de vous arranger quelque chose. »

Et mon esprit était dans un brouillard et je me laissai persuader.

Mais lorsque vint le moment, Milly Henry éleva une protestation véhémente, disant : « Cet appareil développe trente mille volts. Je me suis renseignée ; on n'emploie que vingt mille volts pour la chaise électrique. »

Cependant j'avais la foi, je croyais en un pouvoir plus puissant, et lorsque se leva le rideau et que l'aiguille du voltmètre parcourut une grande partie du cadran tandis que l'assemblée retenait sa respiration, je saisis les fils dénudés.

Et la haute tension chargeait mes veines, mon sang prenait feu, et ce jour-là je guéris beaucoup d'âmes. Et il en fut de même le lendemain et le surlendemain.

Mais je vis également que les manières d'Alec Tryon étaient

devenues étranges, et je réfléchis : d'un contact ancien naît le sentiment de la possession, et d'une apparente indifférence, le dépit. C'est pourquoi je m'arrangeai pour le rencontrer et m'efforçai de l'encourager et de le raffermir par mes paroles. Mais il sourit sans comprendre et garda les yeux baissés sur son ouvrage, et cela me troubla. Car il dédoublait des fils pendant que je parlais et, plus je parlais, plus mes pensées devenaient tristes. En quoi consiste la compréhension si ce n'est à découvrir les connexions cachées ?

Et Milly Henry changea à son tour. Dès le début, tout ce qu'elle disait et faisait et tout ce qu'elle ne disait pas et ne faisait pas me prenait à rebrousse-poil, comme si son propos était de me repousser. Mais récemment, même dans ses moqueries, elle semblait se débattre avec ses remords de conscience.

Casey Knapp dit : « Votre influence est néfaste, Gillian. Récemment elle s'est mise à venir de bonne heure. Mais ce n'est pas le pire. Elle m'a prié de surveiller mon langage. » Il avait l'air choqué.

Peu de temps après, elle me vit l'observer pendant qu'elle se grattait le bras et elle sourit et dit : « J'ai un amour déraisonnable pour les fraises. » Puis sa main se calma et elle dit : « La démangeaison cesserait-elle si je devenais croyante ? »

Et je hochai la tête, trop ému pour parler.

Elle fut sur le point d'ajouter quelque chose, mais au lieu de cela elle se plongea dans la lecture d'un journal et au bout d'un moment le jeta de côté, disant : « Et c'est pour cela que l'on sacrifie les forêts. »

Le lendemain j'arrivai de bonne heure, et je la trouvai déjà là et je lui dis : « Bonjour ! »

Mais elle dit : « Oh ! 'jour, » en avalant la première syllabe, « je ne vois pas ce que le jour a de bon ! »

Et je vis que son cœur était lourd. Mais je ne savais point ce qu'il fallait dire pour la réconforter. Et je me rendis à notre réunion.

Alors l'orgue de location fit entendre son mugissement et je saisis les fils dénudés et l'esprit descendit en moi et un fluide électrique passa entre l'assistance et moi-même et je prêchai le Verbe comme jamais je ne l'avais encore fait.

A la fin de la séance, parmi les retardataires, j'aperçus Jan Sobotka derrière sa femme. Elle dit : « Vous souvenez-vous de nous ? »

Je leur souris et levai la main en signe de bénédiction. Et Jan Sobotka montra par sa manière de se réjouir à quel point il avait craint cette rencontre.

Et lorsque tous les assistants furent partis, je m'en fus le cœur épanoui voir Casey Knapp. Et je lui dis : « Milly Henry est-elle à vous ? »

Il leva les yeux de sa page de chiffres et me regarda. Enfin il dit : « Les contraires s'attirent. C'est bon, vous voulez l'électriser ? Allez-y ! »

Et je m'en fus voir Milly Henry. Elle courut à ma rencontre. Le bruit de ses pas était comme un tambourin dans mon cœur.

Ses yeux brillaient et elle dit en m'étreignant : « Vous avez été merveilleux ! »

Je me sentais transfiguré. Je dis : « Ai-je donc obtenu faveur à vos yeux ? » Et je murmurai bien d'autres choses dans ses tresses.

Puis, comme frappée par un brusque souvenir, elle s'écarta de moi et dit : « Gillian, vous m'avez fait voir la lumière. Je serai désormais pure d'esprit, de cœur et de corps. » Son visage était inondé de larmes, mais elle ne paraissait pas se rendre compte qu'elle pleurait et souriait en même temps.

Le sang chantait à mes oreilles et mes tempes battaient follement et je savais que ma bouche béait.

Elle dit : « Vous m'avez donné une conception entièrement nouvelle de la vie, » et comme je ne répondais pas, elle dit : « N'êtes-vous pas fier de m'avoir régénérée ? Alors, pourquoi ne me donnez-vous pas votre bénédiction ? »

Et je sentis la colère naître en moi. Elle ne pouvait pas comprendre pourquoi, et je devenais de plus en plus irrité, en regardant ses yeux en amandes et ses lèvres carminées.

Elle plongea son visage dans ses mains et dit : « Naturellement. Il faut que je me nettoie. Pas de poudre, pas de fards. » Et elle sortit, cou penché, yeux baissés, et droite était sa démarche.

Et son visage devint pâle et émacié, ses lèvres exsangues marmottaient des prières, et elle était scrupuleuse et troublée de mille façons.

Au septième jour de mon arrivée dans la cité, il m'apparut que je voyais peu Casey Knapp. Souvent il oubliait l'heure des réunions et arrivait en retard, disant que les affaires accaparaient ses instants. Aussi lui rendis-je visite à sa chambre, à l'extrémité de la mansarde. Le tapis étouffait le bruit de mes pas. J'attendais.

Alors il leva les yeux des feuilles de papier qui encombraient sa table, comme si un fantôme venait d'apparaître devant lui. Et sa bouche s'élargit comme la fente d'une machine à sous et il dit : « Tiens, salut ! » Il frappa les papiers du plat de la main et dit : « Mon vieux, vous ne vous rendez pas compte de votre potentiel. Le monde entier est votre domaine. »

Un ange de service qui passait par là inspecta la chambre avec un sourire curieux. Casey Knapp se leva et ferma la porte d'un coup de pied. Il alluma une cigarette brune.

Alors il dit : « Vous allez devenir une puissance, une force véritable, dans l'Etat, dans la nation, dans le monde. Avez-vous remarqué à quel point les politiciens locaux sont à vos basques, avec les bulletins de vote que vous représentez ? Pas de questions à propos de l'explosion, hein ? »

Je frissonnai. La voix du tentateur, la voix de l'orgueil. Par ce péché churent les anges. Je dis : « Pourquoi vous ai-je vu si peu ? »

Il dit : « Mon vieux, je suis plongé dans les affaires jusqu'aux oreilles. » Il indiqua les classeurs et dit : « Suis-je un bon ange classeur ? Bientôt il me faudra un ordinateur et des cartes perforées. » Il me montra une page de chiffres et dit : « Le salaire du salut. Bientôt nos rentrées seront plus... » Il s'arrêta et me regarda. Puis il dit : « De quoi s'agit-il ? »

Je répétai : « Pourquoi vous ai-je vu si peu ? »

Il aspira une bouffée de fumée, puis il dit : « Je vous laisse le travail sacré. Entre nous, je me sens toujours mal à l'aise lorsque j'entends des paroles de réconfort. »

Je secouai la tête tristement.

Il tira une autre bouffée et dit : « Vous voulez que je vous dise la vérité ? Parfait. Pourquoi devrais-je moi aussi me faire le ministre de vos autels ? Mon vieux, vous aurez rudement besoin de moi lorsque ces histoires de guérison commenceront à ruer dans les brancards. Supposons qu'un enfant meure parce que les parents seront venus vous trouver au lieu d'aller consulter un docteur. Qui couvrira l'opération ? Occupez-vous de vos oignons, je m'occuperai des miens. » Ses mains fouillèrent parmi les papiers.

Je dis : « Lorsque retentira la Trompette... »

Il dit : « Taratata... »

Je dis : « Lorsque retentira la Trompette du Jugement Dernier, il n'y aura plus que deux camps, celui des moutons et celui des chèvres. »

Il dit : « Abusez-vous à votre aise, mais ne cherchez pas à m'abuser. Mon vieux, ouvrez les yeux. Le monde est en piteux état. Il est rond et tordu à la fois. L'Homme de Là-Haut n'est pas tout à fait à sa place au dernier étage. Si toutefois, il existe un Homme Là-Haut. »

L'horreur se repaissait de l'horreur. Et pourtant je me dominais. Je dis : « Il est des choses que l'on ne peut traduire en mots. A la fin nous revenons toujours à l'Ineffable. »

Il dit : « Zéro pour l'Ineffable. »

Et pourtant je me dominais. J'essayais de ne pas parler. Je devais garder le silence. Mais le Verbe était dans mon cœur comme un buisson ardent et je ne pouvais m'abstenir. Je dis : « Vous avez vendu votre âme au Diable. »

Il dit : « Je plaide coupable. » Puis il se mit à rire et dit : « Ne faites pas attention. Je dis toujours des choses pour choquer les gens, ce qui ne veut pas dire que je les pense. »

Je dis une fois de plus : « Pourquoi vous ai-je si peu vu ? »

Il écrasa sa cigarette et dit : « Vous vouliez Milly, je vous l'ai laissée. Mais, par tous les diables, ne me demandez pas, en plus, d'aller vous voir batifoler en compagnie de cette hétaïre d'outre-tombe. »

Je dis : « Vous l'aimez et vous n'avez rien fait pour la retenir ? »

Il dit : « Ecoutez-moi bien, marchand de patenôtres à la sauvette, j'aurais pu vous faire griller plutôt cent fois qu'une, en laissant Alec envoyer du *vrai* jus dans ces fils. Mais les dernières affaires seront les premières. Je pense à ce que nous allons récolter. Mon vieux ! Il y a de plus en plus de bonnes femmes, mais aussi de plus en plus de types dans votre genre, mais j'ai misé sur vous et j'ai l'intention de faire suer le capital. »

Je dis : « Du *vrai* jus ? »

Il dit : « Mon vieux, ce ne sont pas les volts qui tuent, ce sont les ampères. Alec n'a fait que vous chatouiller. » Il sortit et dit : « Si les fidèles savaient ça, ils vous chasseraient de la ville à coups de pieds au c... ! »

Devant mon visage, la lumière se transforma en épaisses ténèbres. Et je penchais la tête, écoutant une petite voix qui devenait plus faible encore. Le fer entra dans mon âme. Je m'avançai sur le tapis d'un pas traînant et je tendis un doigt vengeur vers Casey Knapp.

Il dit : « Ne me touchez pas ! » Il était malade de terreur.

Et il tomba raide mort à mes pieds.

Je regardai par la fenêtre. Le soleil semblait fixe comme la tête brillante d'un clou. Je descendis au sous-sol.

Alec Tryon me vit et dit : « Oui, Messager ? »

Je jetai un coup d'œil circulaire sur les machines de toutes sortes.

Il dit : « Nous sommes loin des antiques bouteilles de Leyde. »

Je dis : « Vous croyez que je n'ai pas la foi ? J'ai la foi. Ne retenez pas les ampères. Ce sera facile ? »

Il parut galvanisé, les yeux brillants. Il ne posa pas de question. Et il dit : « Oui, Messager. »

Bientôt le moment viendra.

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : Seven day's wonder.

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse.) (3 lignes gratuites pour tous nos abonnés.)

VENDS - ECHANGE matériel cinématographique. Alain SCHLOCKOFF, 9 rue du Midi, 92 NEUILLY.

RECHERCHONS manuscrits, romans et nouvelles science-fiction et fantastique. Ecrire à : Ed. GEITNER, 12 quai des Pêcheurs, 67 STRASBOURG, Tél. : (88) 36.45.15.

RECHERCHE C.L.A. 2, 3, 4, 5, 7, 8. Jacques STEPHAN, CMM BP 19 à FORT DAUPHIN (Madagascar).

RECHERCHE, VENDS, ACHETE *Harry Dickson*. Recherche bibliographie Jean Ray. Echange idées et n° en double, sauf J. ROLLIN. M. TERTRAIS, 11 rue Balkis el Menzah, TUNIS.

L'AUBE ENCLAVEE n° 2 est paru. Au sommaire, nouvelles de E.C. Tubb, A Zaraté, E. Bertin, J.C. de Repper, R. Schreiner ; contes ; poèmes ; articles de P. Ségalen, W. Gillings, J.P. Andrevon, M. Leicht, A. Panshin, Modz ; illustrations de Finlay, Eddie Jones, Cartier, Bersani, Jeff Jones, Krenkel. Le n° : 5 F. Abonnement (4 n°s) : 16 F. Aux prochains sommaires, des nouvelles de Robert Silverberg, Larry Niven, J.G. Ballard, James Sallis et d'autres. Rédaction : Henry-Luc Planchat, 11 rue Bel-Air, 57 METZ. Règlement à Lucien Planchat . C.C.P. n° 10.219.52, Paris, ou par chèque bancaire.

VENDS *Fondation* C.L.A. Faire offre à Georges LE DEVEHAT, 85 cité Kennedy, 56 HENNEBONT.

VENDS au plus offrant Fleuve Noir *Anticipation* 200 premiers n°s (manquent 2, 3, 9, 12, 13, 14, 77, 78, 87, 96, 121, 125, 128, 132, 141, 157, 161, 184 et 187) + 20 n°s entre 200 et 271. Ecrire à M. BOUQUET, 3 bis rue Brossolette, 92 CHATILLON-s-BAGNEUX.

RECHERCHE les volumes 1, 2, 3, 4, 7, 8, 15 et 16 du C.L.A. et H.S. 1. Faire offre à G. BONNASSE, Bât. A 3, Résidence Pont-de-l'Arc, 13 AIX-EN-PROVENCE.

LYON : « Cadence », 6 rue du Palais de Justice, 69 VIEUX LYON. Librairie, disques, rayon SF, fantastique, B.D., neuf et occasion. Achat disques : pop, jazz, musique contemporaine.

Chronique cinématographique

Le fœtus astral ou du nouveau sur 2001

par Jacques Chambon

Le fœtus astral... Tel est le titre — fort beau — d'une étude que deux cinéphiles enthousiastes viennent de consacrer au chef-d'œuvre de Stanley Kubrick : **2001, l'odyssée de l'espace.** Que le film ait déjà fait couler beaucoup d'encre et user beaucoup de salive — que d'interviews, que d'articles plus ou moins embarrassés, que d'exégèses aussi savantes que contradictoires ! — ne fait rien à l'affaire : le livre qu'il a inspiré peut être considéré comme un événement. D'abord parce que l'analyse d'un film n'avait encore jamais fait l'objet d'un ouvrage aussi important — ce qui devrait inquiéter les récalcitrants et les fines bouches et remplir d'aise ceux qui n'ont pas peur d'affirmer que **2001** est non seulement le meilleur film de SF jamais réalisé, mais aussi un des plus extraordinaires monuments de toute l'histoire du cinéma. Ensuite parce que c'est la première fois que la méthode structurale sert l'approche d'une œuvre cinématographique — **Le fœtus astral** ne risque donc pas de faire double emploi avec **The making of Kubrick's 2001**, œuvre d'historien et de compilateur de plus de 350 pages, parue aux Etats-Unis au milieu de l'année 70, qui nous fait pénétrer dans les coulisses du film et rassemble presque tout ce qui s'est dit et écrit en langue anglaise à son propos.

On pourrait être tenté d'attribuer à la mode les raisons qui ont poussé les auteurs — Jean-Paul Dumont et Jean Monod — à s'inspirer du structuralisme pour conduire leur analyse de **2001**, mais ce serait bien méconnaître et le caractère du film et les avatars du structuralisme. Claude Lévi-Strauss lui-même déclarait récemment, à l'Institut Français de Londres, que le structuralisme avait cessé depuis assez longtemps d'alimenter la conversation des salons chic. Quant au film, **« il nous semble »**, écrivent les auteurs du **Fœtus astral**, **« qu'il est construit selon des règles qui s'apparentent plus aux règles de composition des mythes qu'à celles du roman filmé. »** Et ils ajoutent, bien conscients d'utiliser les vieux « trucs » (1) d'un vieil anthropologue : **« L'analyse structurale ayant déjà fait ses preuves dans l'étude des mythologies,**

---

(1) C'est ainsi que Lévi-Strauss se plaît à définir sa méthode.

l'ambition de notre projet ne saurait en dissimuler la modestie. » On se contentera donc d'ironiser sur le **« il nous semble »** qui tend à faire passer pour le résultat d'une puissante intuition personnelle une idée que le scénariste et le metteur en scène ont semée à tous vents. Arthur Clarke : **« Nous sommes partis avec l'intention délibérée de créer un mythe »** (cité dans **The making of Kubrick's 2001**) ; Stanley Kubrick : **« 2001, c'est en quelque sorte un mythe moderne »** (interview recueillie par Yvette Romi dans **Le Nouvel Observateur**).

Après les justifications, les principes. On n'en voudra pas à Jean-Pierre Dumont et Jean Monod d'avoir refusé de rappeler les principes de l'analyse structurale pour s'attacher plutôt aux problèmes d'adaptation que pose la spécificité du langage cinématographique : un livre entier aurait été nécessaire pour cela et il en existe déjà un certain nombre sur la question (1). Le rôle du critique consistant entre autres à préparer une éventuelle lecture et le lecteur de **Fiction** n'étant pas forcément familiarisé avec cette méthode, j'en signalerai pourtant — très grossièrement — deux aspects susceptibles d'éclairer la façon dont se présente le livre ou, si l'on veut, son parti pris.

1) L'analyse structurale a pour objet le discours et rien que le discours. Attentive à en respecter les termes, elle se propose d'en dégager les règles d'écriture et de composition ainsi que le ou les systèmes qui commandent les relations sémantiques en jeu, afin d'aboutir à la saisie de sa cohérence interne. Qu'on ne s'attende donc pas à voir **Le fœtus astral** « expliquer » le film par recours au livre de Clarke — aucune mention n'est faite de mystérieux extraterrestres — et aux déclarations, intentions ou précédents de Kubrick. Dans la mesure où ils avaient **« affaire à un langage spécifique tel que la référence à des signifiés extérieurs au film ne saurait épuiser le sens des signes qu'il met en œuvre »**, les auteurs se sont contentés d' **« accommoder (leur) regard sur la texture du langage de** 2001 **»**. Surtout quand il s'agit d'un mythe, l'objet fait comprendre le sujet, le produit le champ d'où il est issu, l'intérieur l'extérieur, et non l'inverse, mais encore faut-il que cet objet, ce produit ou cet intérieur d'une œuvre soit clairement et fidèlement défini.

2) Placé à l'intérieur de l'œuvre, le structuraliste considère que la partie n'acquiert un sens que par rapport au tout avec lequel elle entretient un système de relations organisées ; il va donc faire un large usage de la comparaison. C'est ainsi que Lévi-Strauss a décodé des mythes fort complexes en comparant leurs unités constitutives à différents niveaux et en mettant en regard certaines de leurs variantes, comme il a pu, dans une analyse célèbre menée en collaboration avec le linguiste Jakobson, mieux faire pénétrer l'harmonie d'un poème de Baudelaire par la mise en parallèle de plusieurs couches de lecture. Aussi comprendra-t-on que Jean-Pierre Dumont et Jean Monod se soient sentis requis d'établir nettement les données de la bande-son et de visionner le film plan par plan, séquence par séquence, afin de mettre au point une trentaine de tableaux de correspondances — entre les séquences d'une même partie, entre les parties elles-mêmes, entre le son et l'image, entre les angles de prise de vue, entre les éléments thématiques, etc. —, fondements et référents de chaque étape de la réflexion.

C'est dire que **Le fœtus astral** nous met en présence d'un véritable travail de fourmi qu'il est tout à l'honneur de **2001** d'avoir suscité, et que ses auteurs ont assez dominé pour n'en point rendre l'exploration trop labo-

(1) Voir par exemple **Qu'est-ce que le structuralisme ?**, ouvrage d'initiation dû à la collaboration de plusieurs spécialistes et paru au Seuil.

rieuse. En effet, si l'un des reproches les plus communément adressés au structuralisme se fonde sur la lourde technicité de son vocabulaire et les coquetteries de sa syntaxe, il ne saurait concerner Dumont et Monod. Exception faite de quelques concessions à une certaine forme de préciosité, ils ont eu à cœur de faire essentiellement œuvre descriptive et de passer leur écriture au filtre de la simplicité. La lecture du livre n'en est pas moins difficile, mais il s'agit d'une difficulté conceptuelle et non de celle qu'entraîne une vaine complaisance dans l'hermétisme de l'expression.

Passons enfin aux objectifs. Le premier est d'ordre très général : il s'agit de « **rafraîchir** » la méthode structurale en l'étendant à un domaine où elle n'avait pas encore été utilisée et de tenter, du même coup, de « **sortir la critique cinématographique de ses ornières subjectives : l'ésotérisme incontinent et l'introspection simulatoire ont fait leur temps** (1) ». Le second rejoint l'un des projets de l'anthropologie structurale et du structuralisme appliqué à la littérature : découvrir à travers un mythe ou un texte certaines des caractéristiques de la société qui, pour une part plus ou moins grande, a produit ce mythe ou ce texte. Jean-Pierre Dumont et Jean Monod le formulent ainsi : « **En deçà du langage cinématographique fait d'images mouvantes et en deçà du sens, mouvant lui aussi, de ce langage, c'est le visage de la société qui le profère aujourd'hui dont il nous importe de cerner les traits.** » Le troisième objectif est si important qu'il occupe la presque totalité du livre : il s'agit, en quatre chapitres correspondant aux quatre parties de **2001** (2), de replacer chaque détail dans le sous-ensemble ou l'ensemble dont il fait partie, de lui donner sa valeur et son rôle sémantique en fonction des rapports d'opposition ou de concordance qu'il entretient avec son contexte, d'étudier ses transformations, d'atteindre au sens propre du discours cinématographique, le tout visant à mieux faire ressortir la beauté du film. Car si l'on en croit nos vaillants structuralistes, « **la rigueur de son langage fait de** 2001 **un événement aussi beau dans l'histoire du cinéma que le seraient, dans l'histoire de la technologie, les faits dont il projette devant nous l'imaginaire avenir** ».

La démarche qui inspire **Le fœtus astral** met donc le livre à l'abri d'un autre reproche souvent adressé au structuralisme : celui de réduire son objet à de froids schémas intellectuels. En étudiant essentiellement les formes, les couleurs, les objets, les mouvements, et les rapports qui les unissent, Dumont et Monod ont eu pour ambition première de nous faire **revoir** le film en sa splendeur stylistique, et de le libérer des entreprises récupératrices — psychologiques, sociologiques, métaphysiques —, donc mutilantes, dont il n'a pas manqué d'être la victime. Autre-

(1) Il va sans dire que cette affirmation très exagérée — qu'on relise le bel article que Jacques Goimard a consacré à **2001** dans le n° 179 de **Fiction** — ne vise qu'à animer ce livre plutôt austère d'un petit souffle polémique.

(2) Si l'on en croit les sous-titres, **2001** contient seulement trois parties, mais Dumont et Monod voient une deuxième partie entre le moment où paraît le premier vaisseau spatial, « métamorphose » de l'os lancé en l'air par le chef des singes, et celui où le monolithe découvert sur la Lune émet son « sifflement ». Pour eux, cette seconde partie « **tranche de façon trop évidente avec la première pour qu'il ait été nécessaire de la sous-titrer ; on passe du commencement de la préhistoire à une ère spatiale à venir** ». Il n'est pourtant pas indifférent que l' **aube de l'humanité** » s'étende jusqu'à une époque où les prodigieux résultats de la science pourraient faire croire à l'homme qu'il en est sorti. En effet, entre les singes qui veulent s'assurer l'exclusivité d'une mare et les Américains qui s'efforcent de tenir les Soviétiques à l'écart du monolithe lunaire, la différence n'est pas si grande. C'est d'ailleurs ce que Dumont et Monod font ressortir d'une comparaison entre leur première et leur deuxième partie.

ment dit — et l'entreprise n'est pas sans ironie — ils lui restituent sa « naïveté », sa qualité de poème polysémique, retrouvant ainsi l'état d'esprit le plus propre, selon Kubrick lui-même, à le recevoir. Ecoutons en effet le réalisateur : **« Je n'aime pas parler de** 2001 **parce que c'est essentiellement une expérience non verbale. Plus de la moitié du film est dépourvue de dialogue. C'est un essai pour atteindre le subconscient et les sentiments plutôt que l'intellect. Je suis persuadé qu'il y a un problème fondamental avec les gens dont le regard n'est pas attentif. Ils écoutent. Et ils ne retirent pas grand-chose de ce film en écoutant. Ceux qui n'en croiront pas leurs yeux ne seront pas capables d'apprécier ce film. »** En croire nos yeux, c'est-à-dire croire qu'ils enregistrent d'abord un discours organisé, voilà à quoi nous invite **Le fœtus astral**. C'est pourquoi il n'est plus question de trouver dans **2001** des éléments platement pittoresques, indifférents et sujets au conflit des subjectivités. Pour ne prendre que quelques exemples, le choix d'un os plutôt que d'une pierre comme premier outil conquis par l'humanité, le stylo qui flotte à côté du professeur Floyd dans l'avion-fusée en route vers le relais spatial, les diamants géants qui dépassent Dave pendant sa chute **« par-delà l'Infini »**, le verre qu'il brise dans la chambre Louis XVI avant de se découvrir en vieillard moribond, chaque détail, aussi mince qu'il puisse paraître, est restauré dans son « travail » à l'intérieur de la symphonie visuelle ; il est intégré à une structure et accède par là même à une signification objective et obligée.

Ce point de vue présente un autre avantage : contrairement à ce que l'on aurait pu penser, il permet de rendre compte de ce qui n'est pas explicité dans l'ordre du récit. Car il faut bien s'entendre. S'il est difficile de donner une signification ultime au film ou à certains de ses passages, à moins de recourir à des hypothèses ou à des données qui lui sont extérieures — ce que Dumont et Monod jugent, de toute façon, complètement vain —, le langage filmique, surtout lorsqu'il est aussi maîtrisé que celui de Kubrick, obéit à une logique interne ou, si l'on veut, à une rhétorique, qui motive chacun de ses constituants. Dès lors, il suffit de se placer dans le courant de cette logique pour voir s'éclairer un certain nombre de problèmes.

Prenons comme exemple la première apparition du monolithe et ses effets — je choisis à dessein de résumer un développement qui se trouve au début du **Fœtus astral** car, tout se tenant dans l'analyse qui nous est proposée, un exemple situé plus en aval du film nous entraînerait dans de trop longs préliminaires. On nous fait remarquer que les premières images nous font assister à une série de transformations dans les formes (rondeur des éléments de l'ensemble Terre-Lune-Soleil, puis Terre plate à l'occasion de la descente à sa surface), les couleurs (blancheur des astres dans la noirceur du ciel, rose de l'aube sur la Terre, blancheur du désert et des ossements qui le jonchent, masses noires — rochers puis singes — dans cet espace blanc, ce qui permet de rejoindre, en l'inversant, le plan d'ouverture), les directions (lumière du soleil oblique puis droite). Il est aussi à noter que les éléments visuels sont en relation de contenu à contenant (astres dans le ciel, singes dans le désert). Enfin, nous progressons de l'ordre de l'inerte (masse des astres) à celui du vivant (singes). D'où cette idée qu' **« il s'agit d'un évolutionnisme non par référence à des théories pseudo-scientifiques, mais par le traitement syntaxique qui permet de contraster des plans successifs conservant tous l'un de l'autre un élément de vocabulaire commun »**. La suite va mettre en place deux situations opposées : les singes plongés dans l'angoisse de l'insécurité puis dominant peu à peu l'hostilité du milieu naturel. C'est entre ces

deux situations que s'insère l'apparition du monolithe. Elle est rigoureusement inexplicable dans l'ordre des faits. Par contre, si on la considère dans l'ordre du langage qui s'élabore sous les yeux du spectateur, on s'aperçoit que le monolithe complète la série de transformations opérées jusque-là et en constitue comme une synthèse. Il est de forme géométrique comme les astres et plat comme la Terre vue de près ; il est noir comme le ciel et les singes ; il est vertical comme le sont parfois les singes ; il semble inerte comme les astres mais son apparition même nie cette inertie : en fait, opposé et semblable aux astres comme il est opposé et semblable aux singes, il occupe une position intermédiaire, sert de médiateur entre l'inerte et le vivant. Conclusion : **« Le monolithe est à la fois l'inverse (noir, parallélépipède) et l'identique (inanimé, géométrique) d'un astre. Dans la mesure où cette identité l'emporte (ce sont les termes les plus marqués, communs aux astres, au ciel et à la Terre), elle permet de rendre compte de cette « inversion ». Le monolithe est noir et plat parce que c'est un corps céleste qui n'est pas à sa place. Nous avions observé la même transformation lors du passage de la Terre astrale à la Terre terrestre qui de contenu devenait contenant. Le monolithe, astre rond et blanc dans le ciel noir, se retrouve donc noir et plat sur la Terre blanche. C'est pourquoi il n'aurait pu apparaître la nuit ; ce qui ne veut pas dire qu'il n'a pas surgi de la nuit : il en a gardé la couleur. Ainsi le monolithe est un contenu (astre inversé) qui est à lui-même son propre contenant, autrement dit un être sans limite : il est donc inutile de chercher à diviniser, c'est-à-dire à humaniser, son apparition : c'est lui-même qui s'est fait apparaître. »**

En ce qui concerne l'effet du monolithe sur les singes — l'irruption de l'intelligence —, il faut, pour en comprendre le processus, prêter attention au plan-flash qui surgit au moment où le chef des singes considère les ossements où il puisera le premier outil de l'humanité. Déjà présenté à l'issue de la séquence sur l'apparition du monolithe, celui-ci nous offre une contre-plongée de l'objet, profilé sur un ciel où le Soleil et la Lune semblent couronner son faîte. Comme le monolithe a désormais disparu du campement des singes, il ne peut s'agir que d'une image mentale. D'autre part, la musique qui accompagne ce plan n'est plus celle des « voix célestes » — **Requiem** de György Ligeti — mais celle qui était associée à la gravitation des astres au tout début du film — **Ainsi parlait Zarathoustra** de Richard Strauss. Qu'est-ce à dire sinon que **« le singe a les astres dans la tête par monolithe interposé »**, idée que préparait le reflet des astres dans les yeux des singes au cours de leur nuit d'angoisse, ainsi que la nature du monolithe, intermédiaire entre l'inerte — mais l'inerte astral n'est-il pas animé d'un mouvement secret ? — et le vivant ? Conclusion : **« L'image mentale du monolithe est une assimilation non pas des astres eux-mêmes qu'il représente, mais du principe de leur mouvement (à cet égard, l'immobilité du monolithe est une inversion aussi explicable que celles qu'il opère sur la forme et la couleur des astres). De la sorte, l'image mentale du mouvement des astres introduite au moyen de leur négation (image réelle de leur inverse, le monolithe) permet la transformation d'un os réel, inerte, en os réel, animé. Cette animation de l'inerte extérieur au singe est non seulement corrélative mais résultante de l' « astralisation » de l'animé, c'est-à-dire l'émergence de l'intelligence chez le singe »** (1).

(1) Rappelons à ce propos que Jacques Goimard, dans l'article déjà cité, rapprochait les gestes du singe frappant sur ses os de ceux d'un musicien. Cette idée pourrait corroborer celle de Jean-Pierre Dumont et Jean Monod qui font dériver l'apparition de l'intelligence chez le singe d'une internalisation du mouvement ordonné — c'est-à-dire musi-

Il est facile de voir en quoi consiste l'originalité de ces explications. Elles sont poétiques au double sens de l'expression : elles n'aspirent qu'à s'inscrire dans la création du discours cinématographique et conservent au récit tout son mystère. Est-ce que cela revient à dire qu'elles laissent la voie libre à toutes les spéculations ? Jean-Pierre Dumont et Jean Monod reconnaissent qu'il est difficile de se « **défaire de l'impression que le monolithe est surgi du néant : une musique de « voix célestes » souligne le caractère « miraculeux » de son apparition. Celle-ci suggérerait une transcendance capable, non pas tant de jeter le doute sur le caractère impersonnel de l'inerte que de résoudre le trouble né de ce doute, et de remplacer l'arrière-fond de l'inerte par une « présence ». D'où vient ce monolithe qui inspire moins de frayeur que de curiosité, voire d'adoration ? « Quelqu'un », qui se tiendrait derrière, l'a-t-il chargé d'une mystérieuse révélation ? »** Mais, ajoutent-ils, « **un pareil miracle abolirait tout le système d'intelligibilité de ce début de film** », puisqu'il impliquerait un refus de considérer l'œuvre selon les termes qui lui sont propres.

Il serait intéressant de raconter de quelle façon Dumont et Monod décèlent dans le film des « **variations sur un os** », des « **jeux de mains** » ou un thème de l' « **enclochement** », et étudient des éléments clé comme Hal, la chambre Louis XVI ou le vieillissement de Dave au cours de cette curieuse série de contre-champs renvoyant à des champs modifiés. On glane au fil de ces recherches des réponses à des problèmes que l'on aurait cru secondaires ou insolubles — pourquoi la chambre Louis XVI est-elle vert pâle ? — et des trouvailles assez remarquables — ainsi la troisième partie du film, la seule, semble-t-il, à ne pas nous mettre en présence du monolithe, le contiendrait sous les espèces de Hal, métaphore inversée de ce monolithe, puisque son intérieur « **a la forme d'un parallélépipède aplati, c'est-à-dire d'un monolithe qui serait couché et vide au lieu d'être vertical et plein** » (1). Il faut pourtant renoncer à une telle entreprise. L'analyse où nous entraîne **Le fœtus astral** est si serrée, chaque étape de l'étude est si étroitement liée à ce qui précède et à ce qui suit, que les prélèvements à opérer m'obligeraient à recopier presque tout le livre. Je me bornerai donc à en dégager l'idée générale et à conseiller au lecteur d'aller faire lui-même son bouquet d'aperçus astucieux.

Selon Dumont et Monod, **2001** formerait un ensemble mythologique dont chaque partie serait une variante des autres. Impuissantes à livrer individuellement la totalité de leurs signifiés, elles n'autoriseraient la mise à jour du système qui organise leurs éléments qu'à condition d'être repliées l'une sur l'autre. Les différences, moins grandes qu'on pourrait le penser, auraient alors pour rôle de superposer un mouvement progressif au mouvement régressif suggéré par les répétitions. Car, en même temps qu'elle reprend la précédente, chaque partie en constitue un dépassement, la dernière — et c'est pour cela qu'elle paraît si énigmatique — rassemblant toutes les autres et opérant le dernier bond du film dans une inversion de la première.

Quel est ce mouvement ? Sans entrer dans le détail d'une démonstration qui

calisé — des astres. On remarque en effet que les gestes du singe — manifestation extérieure d'une a u b e d'intelligence —, d'abord gauches et inachevés, acquièrent une sûreté de plus en plus grande, à l'image d'un orchestre qui se met à l'unisson.

(1) Jean-Pierre Dumont et Jean Monod précisent que la position horizontale du monolithe flottant dans l'espace confirme que Hal en était la préfiguration. Ajoutons que la plongée de Dave « **par-delà l'infini** », grâce à la « porte » que lui ouvre le monolithe, était préparée de même par le spectacle de Dave flottant à l'intérieur de Hal dans un jeu de lumière rouge.

emprunte des voies assez complexes, on peut dire que c'est celui des relations qui unissent l'inerte, le vivant et l'intelligence. La première partie montrerait comment la perpétuation de la vie repose sur la conquête de l'intelligence : en effet, grâce à la pensée — comme internalisation du mouvement des astres —, l'os, « pro-mu » au rôle d'arme, devient générateur de mort (os) mais aussi de vie (chair consommable). Cette perpétuation se poursuit dans la deuxième partie, mais d'une façon toute différente de celle qui conduisait au Préhominien puis à l'Homme. L'os — inanimé mis en mouvement — s'est perfectionné ; il s'est transformé en véhicules spatiaux, en cloches à air, qui permettent l'expansion de quelques individus ; comme l'écrivent Dumont et Monod, l'intelligence « **s'est incorporée à l'outil lui-même ; à la différence de l'os, l'avion-fusée est auto-propulsé. Le relais n'est ni propulsé ni auto-propulsé, mais l'intelligence qui l'a produit permet aux hommes qui l'habitent de participer par leurs propres moyens à la gravitation universelle. La musique (1) qui accompagne sa rotation sur elle-même, par contraste avec la musique qui accompagnait la gravitation des astres naturels au début du film, pourrait suggérer que c'est un astre bien trivial et que l'intelligence n'a pas tenu toutes ses promesses.** » L'anti-barbarellisme des hôtesses — alors que le relais est pénétré et fécondé par l'avion —, la naïve internalisation du monolithe lunaire, en compagnie de quelques astronautes en rang d'oignons, dans l'image inerte d'une photographie : autant de détails qui indiquent que nous assistons aux ébats un peu dérisoires d'une espèce figée dans son évolution biologique. La troisième partie consacre le divorce de la vie et de l'intelligence : désincarnée, objectivée dans un superordinateur, celle-ci tend à l'autonomie. Mais si Hal est capable d'expansion — il a été conçu pour assurer celle des hommes —, il n'est pas capable de reproduction. D'où la revanche de la vie, désormais mise en demeure de se perpétuer dans un au-delà de l'espèce humaine. L'engendrement de cette survie fait l'objet de la quatrième et dernière partie. Plongé, par-delà l'infini spatial et temporel, au cœur des gestations cosmiques, l'homme en renaîtrait selon « **une courbe enveloppante, non pas ramenant l'intelligence à la vie mais la faisant passer, dans son retour apparent, du domaine de la loi qui constate et imite à celui d'un pouvoir créateur capable d'ordonner à la vie** ». Avec l'image du fœtus dérivant dans l'espace, « **un astre transparent, vivant et doué d'un regard, prend place parmi les astres opaques, inertes et aveugles qui marquaient au tout début le pôle inatteignable (sinon par métaphore) auxquels s'opposaient le regard et la vie** ». En d'autres termes, « **l'homme accède à un niveau d'existence qui nous était présenté, au tout début du film, comme le pôle inerte d'une succession menant par une série de médiations à l'intelligence dans la vie, puis à la conquête de l'espace, et enfin au dépassement de l'infini. La synthèse de la vie intelligente dans un astre nous ramène donc au point de départ, mais avec cette différence fondamentale que le caractère vivant et intelligent de l'astre en question ne peut plus être mis en doute** ». Seul semblable à lui-même tout au long de ce mouvement transformatoire, le monolithe aurait pour fonction d'en révéler les niveaux d'articulation tout en sauvegardant la permanence de la structure fondamentale sur laquelle joue le film. L'impression qu'il donne d'être la cause des développements narratifs — d'où les lectures de **2001** qui font du monolithe le véhicule d'une intentionnalité — tiendrait à l'ironie de Kubrick équivoquant sur ce qui n'est qu'un signe

---

(1) Il s'agit, rappelons-le, du **Beau Danube bleu** de Johann Strauss.

structural, un opérateur logique, pour mettre à l'épreuve l'héritage idéaliste du spectateur.

Jusque-là et compte tenu de quelques divergences importantes relevant de l'attitude méthodologique des auteurs, **Le fœtus astral** n'apporte qu'un peu plus de rigueur et de précision à des idées déjà émises sur le film (1) ici et là. Mais il y a plus. Alors que nous croyions que **2001** était essentiellement un film sur la naissance et les avatars de l'intelligence, la première phrase du livre nous lance cette curieuse affirmation : **« Le thème de l'origine des astres occupe une place privilégiée dans les plus vieilles mythologies du monde. La mythologie contemporaine vient de nous donner une nouvelle version de ce mythe. Il s'agit du film** 2001 : l'odyssée de l'espace **de Stanley Kubrick. » 2001**, mythe sur l'origine des astres ? Il y a là de quoi froncer le sourcil. Nous en avons pourtant la démonstration dans un renversement progressif de la donnée que j'ai prise comme exemple de la façon dont Dumont et Monod menaient leur analyse et selon laquelle ce sont les astres qui sont à l'origine de l'intelligence. Et en effet, qu'est-ce qui est à l'origine des astres sinon l'intelligence puisque, propulsés par elle, un os d'abord, son lanceur ensuite, se métamorphosent en astres à l'issue d'une longue histoire ? En écrivant que **« c'est comme astre que l'intelligence fécondatrice s'épanouit »**, ou mieux que **« l'intelligence, après sa naissance « astrale » dans une espèce vivante, retourne (...) vers son lieu d'origine : blanche au creux noir du ciel »**, nos décrypteurs structuralistes finissent par nous inviter implicitement à reconsidérer le titre du film. En anglais comme en français, cette « Odyssée de l'espace » serait non seulement celle des hommes qui se jettent à l'assaut des astres mais aussi celle qu'accomplit l'espace lui-même en ses gestations. Et sans doute l'idée est-elle un peu bizarroïde, mais il faut avouer qu'elle est bien belle et que Dumont et Monod l'illustrent de façon assez convaincante.

L' **« essai d'interprétation »** qui fait l'objet du cinquième et dernier chapitre présente moins d'intérêt. Si le talent des auteurs s'épanouit pleinement dans les patientes analyses, il semble moins à l'aise lorsqu'il s'agit de livrer de grandes synthèses. Le propos est double : situer **2001** dans l'histoire du cinéma et, plus largement, dans les recherches de l'art contemporain ; cerner la cosmologie et l'anthropologie du film pour toucher à ce qu'elles révèlent des inquiétudes de la conscience occidentale. En ce qui concerne le premier point, des digressions oiseuses — conduites à grand renfort de références à Lévi-Strauss — sur les rapports de la mythologie avec la musique et la peinture, l'intervention de problèmes méthodologiques et quelques développements d'ordre polémique n'ont pas découragé ma bonne volonté au point de m'empêcher de comprendre comment, aux yeux de Dumont et de Monod, **2001** peut être considéré comme une œuvre exemplaire des tendances de l'art contemporain. En effet, loin de se faire le véhicule d'une idéologie et de se rattacher **« à quelque système préexistant de référence que ce soit »**, le film s'efforce de purger ses éléments des significations qui lui ont été assignées par la culture ambiante. Combinés selon des règles spécifiques, ceux-ci accèdent au seul sens dont les investissent leurs rapports à l'intérieur de l'œuvre. Dès lors, irréductible à des signifiés dont elle veut précisément nous déposséder, **« l'histoire racontée dans cette œuvre cinématographique n'est rien d'autres que l'histoire de l'élaboration de son langage »** — ce que l'on pour-

(1) Voir, à côté de l'article de Jacques Goimard, celui de Gérard Klein (**Fiction** n° 185) qui, rendant compte du livre de Clarke, s'était surtout attaché à le comparer avec le film.

rait d'ailleurs discuter ou nuancer en remplaçant **« n'est rien d'autre que »** par **« pourrait figurer »** ; Stanley Kubrick n'est tout de même pas Nathalie Sarraute ! La deuxième partie du propos — que justifieraient les résurgences de la mémoire de Kubrick — s'embarrasse dans des considérations générales sur la genèse des mythes et fait intervenir pêle-mêle, outre Lévi-Strauss, Teilhard de Chardin et son point Oméga, Marx, Bergson et Marcuse. Je n'ai rien contre des penseurs qui nous ouvrent les yeux sur bien des problèmes, mais leur conjonction ne favorise guère la mise au point d'une idée nette, c'est-à-dire résumable dans le cadre d'un article. Tout au plus apprend-on que **2001** révélerait l'angoisse d'une espèce qui, consciente de l'imminence de sa mort, chercherait à la faire coïncider avec un dépassement ; dans cette optique, le dialogue entre le connu et l'inconnu instauré par le mythe aurait pour but sous-jacent de préparer la société à une **« transformation finale où l'humanité, à la fois sublimée et originelle, épurée au terme d'un mouvement progressivo-régressif (...) se fondrait à l'énergie cosmique elle-même. Mais non sans l'espoir secret (...) d'y retrouver quand même une existence à son image, fût-elle embryonnaire »**. On se doutait déjà un peu de tout cela, comme on se doutait que **2001** suggérait **« l'inépuisable richesse du monde physique, auprès duquel les « pouvoirs » de l'homme sont voués à demeurer minuscules »**. Autant dire que ce qui est moissonnable au sujet de la portée du film reste plutôt maigre !

Ces considérations nous amènent à envisager les défauts du livre d'un point de vue plus général. Soucieux de se garder de tout esprit de système, Jean-Pierre Dumont et Jean Monod s'avouent **« conscients de ne pas avoir opéré toutes les mises en relation possibles »**, y compris celles qui concernaient leur propos. Aussi n'est-ce pas sur des lacunes franchement reconnues qu'il convient de les chicaner, mais sur le choix de certains éléments mis en relation. Exemple : n'est-ce pas ouvrir de fausses fenêtres, ou faire preuve de myopie, que d'établir un parallèle entre les « mains » de la capsule de Dave essayant de rentrer dans Discovery et celles qui applaudissent Floyd à l'issue de sa communication aux Américains de Clavius ? D'autre part — mais sans doute la faute en incombe-t-elle à l'éditeur plutôt qu'aux auteurs — il est fort regrettable qu'une étude aussi attentive à la lettre du film ne comporte aucune iconographie. C'était pourtant là un bon moyen de rendre les tableaux de correspondances plus explicites — ceux qui concernent la chute de Dave par-delà l'infini sont quasi incompréhensibles —, de renforcer les démonstrations et, surtout, d'égayer 300 pages généralement assez ardues. Pour profiter pleinement de la lecture du **Fœtus astral**, il reste donc à voler quelques-unes des photographies affichées dans le hall des rares cinémas qui programment encore **2001**, ou mieux à se procurer **The making of Kubrick's 2001** : outre une foule de documents passionnants (1), on trouve dans ce volume plus de 90 pages de photographies — en noir et blanc, hélas ! — dont certaines semblent avoir été spécialement conçues pour l'illustration du **Fœtus astral**.

Quoi qu'il en soit, cet **« essai d'analyse structurale d'un mythe cinématographique »** est propice à l'hygiène des cellules grises et mérite d'être vivement recommandé à la catégorie des lecteurs courageux — mais que ne ferait-on pas pour **2001** ! En sa radicale nouveauté, en sa fraîcheur critique, il n'est pas loin de nous persuader que ses auteurs sont deux mutants super-intelligents — trop intelligents parfois — et qu'il dérive de quelque lointain

(1) Signalons en particulier le court essai d'une étudiante de 17 ans (Margaret Stackhouse), que Kubrick considère comme la chose la plus intelligente qui ait été écrite sur son film.

futur où **2001** serait devenu une pièce archéologique. Mêlant à des vues pénétrantes des interprétations complètement délirantes du fait même de la logique particulière à la démarche adoptée, il ressemble un peu à ces textes qui développent un point de vue étranger — extra-terrestre par exemple — sur un objet bien familier. De là à dire que **Le fœtus astral** se lit presque comme un livre de SF, il n'y a qu'un pas qu'il est très amusant de franchir. En effet, en affirmant quelque part qu'il ne faudrait pas réduire **2001** à n'être qu'un film de science-fiction, Jean-Pierre Dumont et Jean Monod montrent clairement qu'ils méconnaissent et, comme il se doit, méprisent ladite science-fiction — ce qui, du reste, n'a aucune incidence fâcheuse dans le cadre de leur propos. Mais si, messieurs ! **2001** relève pleinement de la science-fiction, et de la meilleure ! Et votre travail considérable ne peut, comble d'ironie, que contribuer à la servir !

Le fœtus astral par Jean-Paul Dumont et Jean Monod : Christian Bourgois.

Chronique T V

LES ASTRONAUTES AUX DOSSIERS DE L'ECRAN

Mercredi 2 juin, Armand Jammot présentait dans ses **Dossiers de l'écran** (deuxième chaîne) un dossier « Astronautes ». Prévu jusqu'au dernier moment, le film de John. Sturges, **Les naufragés de l'espace**, qui devait servir à illustrer le débat, était finalement remplacé par deux documents authentiques, l'un américain, sur le voyage lunaire d'Apollo XIV, l'autre soviétique, sur le vol orbital de dix-huit jours de Soyouz IX.

Est-ce de la science-fiction ? N'en est-ce pas ? Le débat a été ouvert avec le début des expériences spatiales, s'est vu relancé de manière spectaculaire au moment des premiers pas sur la Lune. Avec en général une conclusion hâtive et nettement tranchée (voir notamment les réactions de la critique au moment de la sortie du film de Sturges) : « ça » existe, donc ce n'est plus de la SF...

Je n'en suis pas si sûr. Le Nautilus de papa Verne reste de la SF, ce n'est pas l'existence d'un quelconque **Redoutable** ou autre **Foudroyant** qui — reposant ou non par le fond — y changera quelque chose. La conquête de la Lune peut être envisagée dans une même optique : l'expérience reste trop marquée par cent années de SF intensive pour que, passant dans la réalité des faits, elle en perde subitement son auréole de fiction. Ce n'est pas parce que les Américains ont mis le pied sur la Lune que notre satellite vient faire une entrée éclatante dans le champ de la matérialité historique et scientifique : il reste une terre de poésie, une surface ronde et plate suspendue au-dessus de notre tête par les belles nuits, il reste en somme un pur objet littéraire, un objet fictif, un objet que la science-fiction, si elle le veut, peut encore s'approprier. La Lune, c'est toujours du domaine culturel.

Je n'irai jamais sur la Lune, ni vous non plus, amis lecteurs, et la « colonisation » de la Lune qu'on a dans la tête après avoir lu d'innombrables livres et vu d'innombrables dessins n'aura jamais lieu, ou du moins n'aura jamais lieu ainsi : tout restera dans les livres, dans les images, dans la tête. Dans l'imagination.

Aussi, ce dossier de l'écran peut-il fort bien faire l'objet d'un compte rendu dans **Fiction** : il y est bien plus à sa place que dans **Science et Avenir**, ne serait-ce que pour mieux mesurer la distance qui existe entre l'imagination et la morne quotidienneté. Que la conquête de l'espace soit un rêve réalisé, c'est certain. Que la réalité soit à des années-lumière en dessous du rêve le plus banal (ou du plus mauvais livre, du plus mauvais film), c'est non moins certain.

Le document de la NASA comme le document soviétique se présentaient bien comme des « documentaires », genre pêche à la sardine ou fabrication des petites cuillers en zinc. Pas de souffle, pas le moindre sentiment

d'exaltation. Bref, aucun intérêt. On peut seulement noter que le document soviétique fonctionnait sur un exposé dialectique (mise au point au sol des trucs qu'on voit ensuite servir en vol), donc école Vertov ou Eisenstein — sans les atteindre à la cheville ; le document américain, lui, jouait sur le document brut (Flaherty), monté de façon à donner à l'ensemble un peu de suspense à la Hitchcock. (Le LEM va-t-il rejoindre le module ? Shepard va-t-il pouvoir pousser sa brouette jusqu'au cratère ?...)

Une seule belle image dans le document soviétique, celle où l'on voit, en plongée, l'ombre de la fusée sur le sol, pendant qu'elle monte lentement, traînant un sillage de vibrations lumineuses. Le reste n'est qu'ennui pesant et guindé, qui atteint son summum lors de l'inévitable réception finale au Kremlin, sous un lustre géant en forme d'étoile rouge. On y voit Brejnev qui lit un discours sans doute interminable sur fond de poitrines constellées de décorations et dans un coin, tout petit, tout triste, renfrogné, Kossyguine qui attend que ça se passe. Non loin de lui, se tient un géant bronzé qui sourit de toutes ses belles dents blanches. C'est le seul moment de vraie émotion. Ce géant, c'est Nasser, qui devait mourir quelques mois plus tard. Mais ça, le commentaire ne le dit pas, il n'est même pas nommé...

Le document de la NASA est évidemment un peu plus accrocheur ; on y voit même une vraie scène de science-fiction, au moment où, filmé du module en orbite, le LEM glisse en oblique au-dessus du sol lunaire en s'approchant de son porteur, dont le cercle du hublot forme le cadre de l'image. Un court (très court) instant, on croit revoir les séquences terminales des **Survivants de l'infini**. Il y avait aussi — mais j'ose à peine en parler parce que je ne suis pas sûr que ça n'ait pas été un pur effet de mon imagination brimée — une vision surprenante, comme un rêve minéral brusquement enfanté par le champ de la caméra. C'était au cours d'un panoramique circulaire sur des photos fixes de l'horizon lunaire. Tout à coup la caméra s'est immobilisée, et au centre de l'écran, au premier plan, on a vu (j'ai cru voir...) un bloc de rocher dessinant sur le ciel obscur un très beau visage de femme levé vers le ciel, très reconnaissable avec un œil, un nez droit, une bouche fière et, derrière, une cascade de cheveux en ondulations de pierre. Ce visage impossible est resté plusieurs secondes sur l'écran. J'ai peut-être tout inventé, je ne sais pas : en tout cas, ce fut pour moi le seul moment de poésie intense, un très beau moment de science-fiction comme je l'aime, celle qui crée le mystère par la seule évocation de la beauté.

Rideau... Après les films, les cosmonautes et les astronautes (on dit cosmonaute en URSS et astronaute aux USA) présents au studio ont répondu pendant deux heures aux questions d'Alain Jérôme et des téléspectateurs. Ils étaient cinq : trois Américains (l'équipe au complet d'Apollo XIV : Alan Shepard, Stuart Roosa et Edgar Mitchell), et deux Soviétiques (Vitali Sevastianov, de Soyouz IX, et Pavel Popovitch, du Vostok IV, en 1962), accompagnés d'un académicien père des premiers Spoutnik, le professeur Petrov. Question apparence, la surprise était plutôt agréable. J'ai toujours eu tendance à me figurer les astronautes comme des sortes de robots. Pas du tout : ils étaient pleins d'humour, décontractés, faisaient des plaisanteries. En somme de bons vivants (tous nantis d'une ribambelle de gosses), techniciens ou soldats déclarant faire un métier comme tant d'autres, un peu dangereux peut-être, et pas très bien payé. Rien donc qui fasse « conquérant de l'espace »... Shepard ressemble à un acteur — moitié James Coburn, moitié Lee Marvin ; Popovitch parvient presque, à force de bonne humeur, à faire oublier son uniforme et sa panoplie de décorations ; quant au professeur Petrov, il a tout à fait la tête d'un savant

de film de série B. Côté aspect, c'est donc gagné. Et tout ce petit monde est fort à l'aise, parle métier, confronte son expérience et ses sensations : on croirait les entendre raconter leur dernière promenade en barque ou leur dernière partie de pêche !

Eh oui : c'est cela, la conquête de l'espace... ou tout au moins l'image très personnalisée qu'on nous en donne. Car tout ce qui est derrière, ce qui l'a construite et permise, les milliards, l'infrastructure scientifique et technologique, les incidentes économiques, tout cela reste caché, hors de notre portée, interdit.

Une seule question SF — d'un téléspectateur facétieux ou illuminé : « Avez-vous rencontré des soucoupes volantes ? » Quintuple **non !** indigné, rires à l'unisson. Des soucoupes volantes ! Allons donc... Ce n'est pas sérieux, ça n'existe pas. « Du plasma en boule, » dit Popovitch. « Pure invention des citoyens désœuvrés depuis qu'on a avancé l'âge de la retraite, » énonce le professeur Pétrov. Belle réponse de savant (à la fois rigoureusement scientifique et éminemment socialiste) et en tout cas bien révélatrice du mépris profond pour tout ce qui est hors de la science officielle et de la raison raisonnante.

Et le plus triste, c'est que sur ce point-là (OVNIs et autres), ces sceptiques Soviétiques ont probablement raison...

Restait la question primordiale, fondamentale, qui est enfin arrivée tout à la fin de l'émission, comme honteuse et souterraine : la conquête de l'espace, à quoi ça sert ?... Bras au ciel. « On se posait la même question lors des débuts de l'aviation et de la télévision, et maintenant on ne peut plus s'en passer... » dit l'un. « Vous verrez tous les bienfaits qu'on en retirera dans vingt ans, » dit un autre. « Pensez aux satellites météorologiques et de communication, » fait un troisième. En quelque sorte, le néant — ou presque. Pas une amorce de réponse qui soit convaincante, qui vous laisse entrevoir le bout de quelque chose de vraiment indispensable, qui vous pousse à l'enthousiasme ou simplement à un début de compréhension. Il y a des milliards engloutis, des efforts qui mobilisent des centaines de milliers d'hommes... et tout cela pour rien, comme dit la chanson.

Je croyais bien avoir lu quelque part que du côté de la médecine, de la biologie... Mais alors pourquoi diable n'en ont-ils pas soufflé mot, ces hardis pionniers de l'inutile ? Ce qu'ils ont dit, au contraire, c'est qu'après un séjour de dix-huit jours en état d'apesanteur, une rééducation musculaire était nécessaire. Dix-huit jours seulement ! Ira-t-on dire après cela que l'espace est favorable à l'homme ? Et ne parlons pas de la Terre surpeuplée. Nous savons bien que ce n'est pas dans la Lune, ni sur Vénus, ni sur Mars, ni ailleurs dans le système solaire que nous irons loger notre surplus de population. Les étoiles, alors ?... Mais aller dans les étoiles, ce n'est pas une affaire de technologie améliorée ; c'est un tout autre problème, un problème gigantesque qui nécessiterait, pour être résolu, une découverte scientifique entièrement nouvelle, qui n'a pas plus de rapport avec les engins actuels que ceux-ci n'en ont avec une bicyclette.

Mais pardon... Ce n'est pas la chronique scientifique, ici. Ce n'est pas le coin du sceptique de service. (Et dans une revue de SF, en plus ! Vous n'avez pas honte ?) Il s'agissait seulement de rendre compte d'une émission qui concluait ainsi son discours : la conquête de l'espace se poursuit parce qu'on l'a commencée, et comme on l'a commencée il n'est pas question de s'arrêter.

Je crois que la vraie science-fiction, dans cette histoire, c'est bien cela, justement : la conquête de l'espace, c'est comme la construction d'une tour

de Babel qui aurait la prétention d'atteindre le ciel ; des pierres, des pierres et des pierres, de la matière grise et des roubles et des dollars, mais le ciel qui recule à mesure qu'on croit l'atteindre, et tout en bas les esclaves, qui ne voient pas leur condition s'améliorer pour autant. En somme une SF de l'absurde, plus près de Kafka que de Wells.

Et le vertige du vide, oh oui ! Mais ce vide n'est pas celui des espaces infinis : il tient tout entier dans la tête.

Jean-Pierre **ANDREVON**

Courrier des lecteurs

Voilà bien dix ans que je n'ai pas écrit à votre revue, et cela pour diverses raisons, la plus importante étant que je me suis remis à lire **Fiction** et **Galaxie** depuis un an à peine, après une interruption de plusieurs années. Ne croyez pas cependant que cette lettre vise à faire une sorte de bilan après un an de lecture ; elle a un but moins ambitieux et bien précis : la partie « Rubriques et Chroniques ». En effet, à moins d'analyser chaque nouvelle ou roman paraissant chaque mois dans **Fiction**, il est difficile de faire une synthèse de cet ensemble ; et puis de toute façon les textes qui paraissent sont ce qu'ils sont, bons ou mauvais, en proportions variables selon les livraisons, mais je pense que cela reflète surtout l'évolution des tendances et de la qualité des écrivains sélectionnés plutôt que l'évolution de la qualité de **Fiction**. La seule remarque que je ferai au sujet des nouvelles concerne leur nombre, et non leur qualité. Il est en effet frappant de voir combien les textes qui paraissent actuellement sont longs et par conséquent peu nombreux. Le changement date d'il y a quatre ou cinq ans ; jusque-là les sommaires présentaient de six à douze titres, alors qu'on arrive maintenant rarement à six. Ceci est-il dû à une volonté délibérée de votre part ou bien les auteurs actuels n'écrivent-ils plus d'histoires courtes ?

Mais venons-en à ce qui pour moi ne va pas très bien dans **Fiction**, c'est-à-dire la partie « Rubriques et Chroniques » et plus spécialement les critiques des livres et des films.

Les livres, tout d'abord. Je suppose que le but de cette rubrique n'est pas de permettre à monsieur Untel, critique appointé, de se mettre en valeur en disant ce qu'il pense d'un livre, mais bien de permettre au lecteur, soit de confronter son opinion avec celle de quelqu'un d'autre à propos d'un ouvrage déjà lu, soit encore — et surtout — d'avoir une base de départ solide pour orienter le choix de ses lectures. Il est en effet difficile aujourd'hui, aussi bien pour des raisons pécuniaires que par manque de temps, de lire tout ce qui se produit (ce serait d'ailleurs une perte de temps manifeste). Il faudrait donc :

- Que la rubrique des livres soit régulière, c'est-à-dire mensuelle, sans que cela implique un nombre de pages ou d'ouvrages imposé.
- Que les livres soient critiqués dès leur parution, et non trois ou quatre mois après (quand ce n'est pas plus).
- Que tous les ouvrages soient pris en compte, quelle que soit leur provenance d'édition.
- Qu'ils aient un rapport avec la SF, le fantastique et occasionnellement l'insolite.
- Enfin, que la longueur des critiques soit proportionnelle à l'intérêt des œuvres critiquées. En particulier, les navets ne devraient pas être cités, ou alors expédiés en deux lignes.

On est bien loin de cela, aussi bien dans **Fiction** que dans les derniers numéros de **Galaxie**. En effet :

— La rubrique des livres est irrégulière, parfois purement inexistante (197, 203, 205), parfois réduite à sa plus simple expression (204).

— La plupart des livres intéressants qui paraissent actuellement ne sont pas critiqués ; ceux qui le sont présentent un tel retard par rapport à leur date d'édition que leur critique perd 50 % de son intérêt.

Par exemple, ni les C.L.A. ni les Galaxie-bis n'apparaissent dans les rubriques de **Fiction** ou de **Galaxie**. Je loue votre sens de l'honnêteté, fondé sur le fait qu'on ne peut être à la fois juge et partie, mais j'ai la conviction qu'il doit être sérieusement renforcé par la crainte d'être en butte à des accusations inévitables de mercantilisme. En tout cas, cela nous prive d'opinions diverses sur les trois quarts de ce qui se produit actuellement d'intéressant dans le domaine de la SF, et c'est absolument déplorable.

— Par ailleurs, **Fiction**, qui se veut la revue de la SF, du fantastique, de l'insolite, comme **Galaxie**, qui est celle de la SF toute seule, font la part belle à l'insolite dans leur rubrique des livres. Ce terme d' « insolite » peut recouvrir n'importe quoi, du surréalisme au nouveau roman, à tel point qu'on pourrait parfois se croire, avec un peu de bonne volonté, en train de lire les suppléments hebdomadaires du **Monde** ou du **Figaro** le jour où ces journaux ne parlent pas de SF, ce qui, avouons-le, arrive souvent... Si vous voulez des exemples, je vous dirai que des livres comme **Poèmes-bulles** de Buzzati ou **La guerre au cochon** de Bioy Casarès n'ont pas à être critiqués dans **Fiction** et **a fortiori** dans **Galaxie**. Ce n'est pas parce que ces écrivains flirtent parfois avec le fantastique ou un genre de SF marginale, qu'il faut analyser systématiquement chacun de leurs nouveaux ouvrages.

— Enfin, certains critiques, avec la complicité de la rédaction, accumulent sans-gêne et incohérence. Monsieur Andrevon, à propos duquel je reviendrai tout à l'heure, disserte longuement sur **La terreur noire** de G. Taylor (**Fiction** 208), tout cela pour conclure que l'auteur « **... a parlé pour ne rien dire** ». Autant exprimer cette pensée d'abord, et s'arrêter là. Madame Martine Thomé, quant à elle, choisit des livres qui sont ce que l'on veut, sauf de la SF ou du fantastique, puis en tape un résumé en deux exemplaires, qu'elle envoie à **Fiction** et à **Galaxie** qui se font un devoir de les publier chacun de son côté. Je n'ai rien contre le fait de critiquer deux fois le même ouvrage dans deux revues d'une même maison, mais à condition que ces critiques soient de vraies critiques, qu'elles soient faites par deux personnes différentes, et qu'elles concernent des ouvrages qui en valent la peine.

Passons à la chronique cinématographique. Je m'étonne de son ampleur et de la longueur des articles qui sont consacrés à chaque film, étant donné la pauvreté quasi générale du cinéma de SF et, à un moindre degré, du cinéma fantastique. Ce ne sont que nouvelles moutures érotico-vampiriques, monstres en carton-pâte ou productions commerciales de bas niveau. Bien sûr, noyés dans la masse, il y a aussi de bons films, et là je conçois qu'on leur consacre une page ou deux, ou même plus. Mais, comme je l'ai déjà dit plus haut dans la rubrique des livres, pourquoi en faire autant pour les mauvais films, pour le 15ᵉ **Frankenstein** ou le 20ᵉ **Dracula**, surtout pour en arriver à dire une fois sur deux au moins, et au bout de deux pages, que ce sont des navets de la pire espèce ? Autant le dire dès le début ou ne rien dire du tout.

Ceci semble être d'ailleurs un défaut plus particulier à monsieur Andrevon, qui paraît atteint de logorrhée. C'est lui qui, dans le nº 206 de **Fiction**, nous

inflige un article de près de trois pages sur **Le dernier rivage**, ouvrage très connu bien que de qualité discutable, paru il y a longtemps, et dont la critique ne s'imposait pas à nouveau. C'est lui qui récidive dans la **Chronique TV** du n° 209, en nous parlant, en deux pages cette fois, du film issu du livre précédent. Enfin, et c'est le comble, c'est encore lui qui, après nous avoir entretenu, oh ! combien longuement, dans ce même numéro, de cette chose navrante qu'est **De la Terre à la Lune**, se permet de conclure cavalièrement — cela devient une habitude — son article par ces mots : **« Résultat : un début d'après-midi... complètement gâché, et deux pages de** Fiction **noircies en pure perte. »** Il ne faut tout de même pas dépasser les bornes ! Que diable, ce ne sont pourtant pas les sujets intéressants qui manquent, et monsieur Andrevon n'est pas obligé de nous parler de tout ce qu'il voit au cinéma ou à la télé et de tout ce qu'il lit, surtout quand il se trouve que c'est mauvais.

Puisque j'en suis à parler d'Andrevon, autant en finir tout de suite. J'ai remarqué avec intérêt la place sans cesse grandissante qu'il prenait dans **Fiction**, au fil des numéros. Contrairement à ce que l'on pourrait croire d'après ce qui précède, j'apprécie assez le ton de ses nouvelles, et ses critiques sont souvent bien documentées et intéressantes, malgré sa propension à en rajouter où il faudrait élaguer, et à parler de choses qui n'intéressent personne. C'est pourquoi j'apprécie la chance que vous lui offrez en lui ouvrant aussi largement vos colonnes : enfin un auteur français qui arrive (peut-être ?) à vivre de sa plume ! Toutefois, cette ouverture a trop tendance à se transformer en envahissement, et un numéro de **Fiction** en un monologue de monsieur Andrevon. Par exemple, dans le n° 207, on trouve de lui, pêle-mêle : une nouvelle, une chronique littéraire, trois critiques de livres (dont deux sur des ouvrages non-SF, d'ailleurs), une critique de film, une critique TV et en plus la critique (tout de même par quelqu'un d'autre) de son dernier recueil de nouvelles !

Voilà. Je vous ai dit à peu près tout ce que j'avais à vous dire, et j'espère que vous le prendrez en tout bien tout honneur, ainsi que monsieur Andrevon d'ailleurs.

J.J. VOLLMER
Toulon

Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan
Dépôt légal : 3e trimestre 1971